


Ex Libris
PROFESSOR J. S. WILL





NOUVEAU THEATRE FRANÇOIS,

OU

RECUEIL

DES PLUS NOUVELLES PIECES Repreſentées au Théatre François depuis quelques années.

TOME PREMIER.



A PARIS,
Chez PRAULT fils, Quay de Conty, vis-à-vis la deſcente du Pont-Neuf, à la Charité.

M. DCC. XL.
AVEC PRIVILEGE DU ROY.


LIBRARY
25 1961
UNIVERSITY OF TORONTO

TABLE
DES PIECES CONTENUES dans le Tome premier.



PRÉFACE.



E ſujet de cette Tragédie eſt tiré de Tacite (1), Plutarque (2), & Xiphilin (3). Voici ce qu'en ont écrit ces Auteurs.

Tandis que Vitellius & Veſpaſien ſe diſputoient l'Empire, il s'éleva divers troubles dans les Gaules. Claudius Civilis dans la Belgique fit révolter les Bataves avec une partie de la Germanie, & remporta pluſieurs avantages ſur les Romains. Le grand projet qu'il avoit formé d'affranchir les Gaules de la domination de ces Conquérans, fut ſecondé par trois Seigneurs Gaulois, Tutor, Claſſicus & Julius Sabinus. Ce dernier, qui

(1) Tac. Hiſt. Lib. 4.
(2) Plut. in erotico.
(3) Xiph. in veſp.

étoit de Langres, se disoit arriére petit-fils de Jules César. Il ne dégéneroit point, dit Plutarque, de la vertu de ses ancêtres, & surpassoit en gloire & en richesses tous les autres Gaulois. Les progrès de son parti lui enflérent tellement le courage, qu'il eut la hardiesse de prendre le titre d'Empereur dans la Celtique: mais ayant attaqué les Séquanois, qui tenoient encore pour les Romains, il fut mis en fuite. Sa défaite arrêta la révolte des Gaules; & peu de tems après Civilis fit sa paix avec Rome, dans une entrevûë qu'il eut avec Cérialis Lieutenant de Vespasien.

Sabinus après sa déroute auroit pû se sauver en Allemagne: mais n'y pouvant mener sa femme Eponine (1) qu'il aimoit éperduëment, l'amour l'arrêta, & lui fit imaginer une retraite extraordinaire. Il s'enfuit dans une de ses maisons de Campagne, congédia ses domestiques, sous prétexte de se dérober à la poursuite de ses ennemis par le poison: ensuite il mit le feu à sa maison, & descendit dans deux chambres souterraines connuës

(1) Tacite la nomme Eponine, Plut. Empone, Xiph. Péponile.

ſeulement de lui & de deux fidéles Affranchis, qu'il retint auprès de ſa perſonne. Cependant il en envoïa un vers Eponine lui annoncer qu'il s'étoit empoiſonné, afin que ſes pleurs appuyaſſent encore ſa feinte. La ſageſſe & la fidélité de cette femme égaloient ſes charmes : qualités qui empruntent l'une de l'autre un nouvel éclat, quand heureuſement elles ſe trouvent réünies. A cette nouvelle, Eponine fut inconſolable, & l'excès de ſa douleur la mit en peu de jours en danger de mourir. Sabinus, qui en fut averti, lui fit dire par le même Affranchi qu'il vivoit ; la priant de ſe conſoler, & cependant de feindre toûjours la même triſteſſe pour confirmer le bruit de ſa mort, ce qu'elle éxécuta parfaitement bien. Tout le jour on la voïoit en larmes, & la nuit elle ſe déroboit pour voir ſon mari dans les triſtes lieux où il s'étoit retiré. Pendant neuf ans que Sabinus fut ainſi caché, Eponine fit pluſieurs voïages à Rome, où elle viſitoit ſécrettement quelques Dames de ſes amies & de ſes parentes : & même aïant conçû l'eſpérance d'obtenir la grace de Sabinus, elle l'y conduiſit telle-

ment déguisé que personne ne le reconnut : mais les choses n'étant pas encore bien disposées, il retourna dans sa demeure souterraine.

Enfin cette retraite aïant été découverte, le mari & la femme avec deux enfans nés dans ces ténébres furent menés à Rome devant Vespasien. La généreuse Héroïne, se prosternant avec ses deux fils aux piés de l'Empereur, lui dit : « prens pitié, César, de » ces pauvres Enfans qui sont nés dans le tom» beau. Nous ne les avons mis au monde qu'a» fin qu'il y eût plus de Suplians qui implo» rassent ta clémence «. Un spectacle si touchant, attendrit tous ceux qui étoient présens: Vespasien même en parut émû : cependant ce Prince, quoique d'ailleurs enclin à pardonner, condamna le mari & la femme au dernier suplice. Eponine y alla avec une constance qui excita encore plus l'admiration que la pitié. Elle dit « qu'il lui avoit été plus doux » de vivre dans les ténèbres, que de joüir dé» formais de la lumière, qui lui feroit voir » Vespasien sur le Thrône «. Le Régne de cet Empereur, dit Plutarque, ne vit rien de

ſi déplorable, ni qui fit plus d'horreur aux Hommes & aux Dieux : & cet Hiſtorien Philoſophe attribuë le peu de durée de la poſtérité de Veſpaſien au couroux du Ciel, qui voulut le punir dans ſes Enfans d'avoir injuſtement confondu l'innocent avec le coupable.

On voit par cet extrait ce que j'ai pris de l'Hiſtoire & les changemens que j'y ai faits : liberté qu'on a toûjours accordée aux Poëtes, à condition toutesfois de conſerver les caractères & les principaux événemens, Ils ont été obligés même dans les Piéces les plus ſimples, d'imaginer des épiſodes, qui doivent être vrai-ſemblables & liés à l'action principale. C'eſt ce que j'ai tâché d'éxécuter dans cette Tragédie.

L'action principale eſt la révolte des Gaules contre l'Empire Romain, ſuivie de la défaite & de la condamnation de Sabinus. Mais il y a trop de diſtance entre ces deux derniers événemens pour les réduire à l'unité de jour où l'on eſt aſtreint dans le Poëme dramatique. J'ai donc feint que les Gaules n'étoient pas encore tranquiles & que Civilis n'avoit pas déſarmé pluſieurs années après

la déroute de Sabinus. J'amène Veſpaſien ſur les bords de la Moſelle proche du lieu où ce Gaulois étoit caché. Je le fais révolter de nouveau & lui donne des liaiſons avec Antonius Primus (1) ancien Général des Romains, homme féditieux, mécontent & ennemi ſécret de l'Empereur. Primus met dans ſon parti Cécinna & Marcellus que Suétone (2) & Dion (3) diſent avoir attenté à la vie de Veſpaſien. Je fais découvrir la conſpiration par Eponine, qui en aïant eu avis, & ignorant que Sabinus en étoit complice, révèle tout à Veſpaſien dans l'intention de ſe le rendre favorable & d'obtenir de lui la grace de ſon mari. Je rends Titus & Domitien amoureux d'Eponine dont l'état ne leur eſt pas connu. Cette paſſion produit des effets bien différens dans les deux Princes. Titus qui ſçait en triompher la fait ſervir à ſa gloire: au contraire la jalouſie & la fureur de Domitien excitées par l'amour cauſent la cataſtrophe ſanglante de cette Piéce. Mais afin de lui donner le tems de s'emparer de l'eſprit de

(1) Il étoit de Toulouſe.
(2) Suet. in Tito
(3) Dio. in veſp.

l'Empereur, j'éloigne Titus qui ſort du Camp pour conférer avec Civilis.

J'ai crû devoir mettre le lieu de la Scène dans les Gaules, plutôt qu'à Rome, pour deux raiſons. La prémière eſt, que l'action ſe paſſant à Rome & y faiſant conſpirer Sabinus contre l'Empereur, j'aurois dégradé mon Héros, & n'en aurois fait qu'un ſcélérat dont le projet eût fait horreur & dont la punition n'eût excité ni terreur ni pitié. Mais dans les Gaules ſon intelligence avec Primus pour ſurprendre le Camp des Romains, n'a rien qui ne ſoit permis entre ennemis déclarés. La ſeconde raiſon qui m'a déterminé à y placer le lieu de la Scène, c'eſt que pouvant y faire livrer un combat entre les Bataves & les Romains, j'ai illuſtré en même tems deux de mes principaux perſonnages, Sabinus & Titus, qui ont occaſion de donner des preuves de leur valeur.

Je n'ai pas eu un moindre motif pour introduire Titus ſur la Scène. On veut de l'amour dans les Tragédies, on aime à entendre ſoûpirer les Héros, & cette foibleſſe eſt du goût de la plus belle partie de la Nation:

mais l'amour conjugal n'eſt guére à la mode ſur le Théâtre, & par conſéquent difficile à traiter. Je n'aurois oſé l'entreprendre ſi je n'avois pas imaginé l'épiſode de Titus. Cela m'a diſpenſé de faire parler ſouvent enſemble le mari & la femme, qui peut-être auroient ennuïé s'ils s'étoient entretenus l'un avec l'autre plus d'une fois.

J'ai mis Domitien en contraſte avec Titus. On ſçait quel étoit le prémier. Ambitieux, cruel & jaloux de la gloire de ſon frére, ſans pouvoir l'imiter, il a été accuſé (1) d'avoir cauſé ou du moins avancé la mort de ce grand Prince. Je me ſuis donc perſuadé que l'opoſition de leurs caractères embéliroit mon ouvrage, ſi je réüſſiſſois à les bien exprimer, & que les vices de Domitien ſerviroient d'ombre aux vertus de Titus. D'ailleurs Domitien parle avec plus de dignité & de force que n'eût fait un confident ordinaire pour perſuader l'Empereur de condamner Sabinus. Domitien enfin a plus d'autorité pour hâter le ſupplice de ce Gaulois, dans l'inſtant même que Veſpaſien lui pardonne. Par-là j'ai con-

(1) Dio. in Tito.

ſervé le caractère de ces deux Princes. Domitien étoit d'un naturel féroce, lâche & impitoïable : Veſpaſien au contraire étoit affable, généreux & clément. L'on ne taxe pas celui-ci de cruauté pour avoir fait mourir Sabinus : La révolte de ce Gaulois, & le Titre d'Empereur qu'il avoit uſurpé, le rendoient aſſez coupable. On blâme ſeulement Veſpaſien d'avoir condamné la femme de ce Rebelle & de l'avoir punie pour le crime de ſon mari : Reproche que je lui ſauve dans cette Tragédie, dont la fiction a plus de vraiſemblance en ce point que l'Hiſtoire ; puiſque tous ceux qui ont écrit la vie de cet Empereur vantent ſa magnanimité & ſa modération. Si nous avions en ſon entier l'Hiſtoire de Tacite, nous y verrions peut-être les motifs qui déterminérent Veſpaſien à tant de rigueur. Cet Hiſtorien (1), après avoir fait mention de la défaite de Sabinus, & comme il mit le feu à ſa Maiſon de Campagne pour faire croire qu'il étoit mort, promet de dire en ſon lieu par quel artifice il demeura caché pendant neuf ans, & de raporter tout enſem-

(1) Hiſt. Lib. 4.

ble la conſtance de ſes amis & l'éxemple illuſtre de ſa femme Eponine. Mais cet endroit de l'Hiſtoire de Tacite eſt perdu.

Tacite, Suétone & Pline le jeune m'ont donné les caractéres de Veſpaſien & de ſes deux fils avec celui d'Antonius Primus ; & j'ai peint d'après Plutarque, ceux de Sabinus, d'Eponine & de leurs Affranchis. Un de ces deux ci eſt apellé Martalius par ce Philoſophe, nom que j'ai pris la liberté de changer. J'ai donné à Domitien pour Confident le Comédien Pâris, Affranchi de Domitia Tante de Néron. Juvenal dont il cauſa, dit-on, la diſgrace nous marque (1) juſqu'où monta ſa faveur ſous le Régne de Domitien. La Confidente d'Eponine eſt donc le ſeul perſonnage de mon invention. C'eſt un grand avantage ſans doute de trouver de pareils ſecours dans l'Hiſtoire, d'y puiſer les mœurs & les ſentimens de ſes perſonnages. Les Tragédies de cette eſpéce ont un mérite particulier, quand les caractères ſont bien rendus : mais c'eſt en quoi conſiſte la difficulté. Si l'on s'en écarte tant ſoit peu, ſi quelque

(1) Sat. 7.

trait n'eſt pas reſſemblant, on s'en aperçoit aiſément, & voilà le portrait manqué : au lieu que dans les Piéces entiérement d'imagination l'Auteur n'eſt point expoſé à cette critique, il a la liberté de donner à ſes perſonnages telles vertus ou tels vices qu'il lui plaît.

La retraite de Sabinus dans un lieu ſoûterrain pourroit ſembler fabuleuſe & Romaneſque, ſi le fait n'étoit pas atteſté par deux Auteurs contemporains de mon Héros. Tacite vivoit du temps de Veſpaſien & de ſes fils ; & Plutarque, qui rapporte cet Hiſtoire comme un éxemple mémorable du pouvoir de l'amour, dit avoir vû à Delphes un des fils (1) de Sabinus, nommé comme ſon pére. Ainſi je doi peu m'embarraſſer ſi cet événement eſt ſurprenant & extraordinaire, puiſqu'il eſt véritable. C'eſt dans les faits ſupoſez & dans les avantures imaginées que la vraiſemblance eſt néceſſaire ; mais quand ils ont l'appui & le témoignage de l'Hiſtoire ou même de l'opinion vulgaire & de la Fable,

(1) L'autre fils de Sabinus mourut en Egypte.

(1) cela suffit pour autoriser le Poëte à les mettre sur la Scéne.

Je passe à diverses objections qu'on a faites sur le plan de cette Tragédie, & je vais tâcher de répondre aux plus considérables. La prémiére regarde le nœud de la piéce. Eponine, dit-on, auroit dû voir Sabinus avant que de découvrir la conspiration à l'Empereur. Cette critique seroit fondée, si Eponine devoit soupçonner Sabinus d'être complice de Cécinna & Marcellus ses ennemis ; qui au raport d'Albéric, étoient les Chefs de la conjuration. D'ailleurs pouvoit-elle sans exposer son mari à être découvert, retourner avant la nuit dans l'endroit où il étoit caché ? Non sans doute ; & la prudence ne permettoit pas à cette femme de choisir un autre temps. Cependant la nuit même qui approchoit, la Conspiration devoit éclater. Le péril pressoit ; il falloit prendre son parti ; on étoit prêt à immoler Vespasien & Titus, dont la bonté lui laissoit encore quelque espoir. Marcellus & Cécinna les plus grands ennemis de Sabinus alloient devenir les maî-

(2) Arist. poët. Cap. 25.

tres. Malgré tous ces motifs Eponine balance entre la crainte & l'eſpérance. Elle ſe retire quand elle voit venir l'Empereur; & veut encore conſulter ſa Confidente. Enfin elle ſe réſout à découvrir la Conjuration, & par la crainte que lui inſpire Cécinna & Marcellus & par l'eſpoir qu'elle a de ſauver ſon mari, en méritant par ce bienfait la faveur de Veſpaſien & de Titus. Il y a donc plus de malheur que d'imprudence dans ſon fait; & il ne faut pas juger du deſſein par l'événement. Mais ſuppoſons que l'action de cette femme ſoit imprudente : ceſſe-t'elle pour cela d'être vraiſemblable? En eſt-elle moins propre à faire le nœud d'une Tragédie? Le nœud d'Iphigénie n'eſt-il pas fondé en partie ſur la confidence inconſidérée qu'Agamemnon fait à ſon Domeſtique? Il eſt vrai que Racine a copié Euripide (1). Mais Agamemnon n'eſt pas pour cela moins indiſcret, & l'exemple d'Euripide ne ſert qu'à autoriſer les Poëtes modernes à n'être pas plus ſcrupuleux que lui.

La ſeconde Critique tombe ſur la déclaration d'Eponine à Titus, que Sabinus eſt ce

(1) Iphig. in Aulide.

Prisonnier dont il ignore le nom. On prétend que c'eſt une indiſcrétion de la part de cette femme, & qu'elle dévroit ſe contenter de dire que ce Captif eſt ſon mari. Je prie ceux qui font cette objection de conſidérer à qui, dans quelles circonſtances, avec quelles précautions Eponine fait un pareil aveu, & quels en ſont les effets. Ce Priſonnier inconnu va périr, s'il continuë à céler ſon nom. *S'il ſe tait, le trépas punira ſon ſilence*, dit Titus à Eponine. Le péril de Sabinus arrache donc ſon ſécret à cette femme infortunée. Elle confie ſon ſort à Titus, à un Héros, au plus généreux de tous les Hommes, & qui avoit déja empêché Veſpaſien de le condamner. Cependant, quoiqu'elle ne coure aucun riſque en faiſant cette confidence à Titus, l'amour de ce Prince l'allarme encore. Elle a la précaution & la fermeté d'éxiger qu'il renonce à ſa paſſion, & de lui faire promettre de ne point révéler ce qu'elle va lui dire. Après le ſerment de ce Prince peut-elle ſans lui faire une injure, héſiter à lui faire connoître ſon Mari? Titus, engagé au ſécret par ſon ſerment, & plus encore par ſa vertu,

devient le protecteur de Sabinus. Il demande la grace de son Prisonnier à Vespasien. Ainsi Domitien trouve plus de difficultés à surmonter quand il veut faire condamner ce Captif. Enfin comme il n'y a que Titus qui le connoisse, cela n'empêche pas la surprise de Vespasien & de Domitien, quand cet inconnu déclare qu'il est Sabinus.

On m'objecte en troisiéme lieu qu'Eponine demande l'impossisible à Titus, quand elle veut qu'il renonce à l'amour qu'il a pour elle. J'avouë que si cette femme faisoit une pareille proposition à tout autre qu'à un homme vertueux, elle seroit inutile : mais la connoissance qu'Eponine a du caractère de Titus, doit lui donner la noble confiance qu'elle fait paroître. Il est vrai que Titus étoit d'un naturel porté à l'amour ; Tacite & Suétone le disent expressément. Mais les mêmes Historiens assurent que sa gloire & le soin de sa réputation mettoient un frein à ses plaisirs ; & le dernier (1) nous apprend que son respect pour les Loix Romaines lui fit renvoïer Bérénice qu'il aimoit & dont il étoit aimé. Je le fais d'abord

(1) Suet. in Tito.

résistera à la demande d'Eponine avec des transports assez marqués: mais quand il sçait qu'elle a un Mari, doit-il balancer un moment entre sa passion & son devoir ? Ne seroit-ce pas démentir ce caractére de Héros qui le distinguoit des autres hommes ?

Enfin quelques-uns croïent que la déclaration d'amour de Domitien devoit être faite sur la Scène & non dans un entre-Acte selon ma supposition. J'avois d'abord prévenu cette Critique & j'avois mis une Scène à la fin du second Acte, où ce Prince paroissoit avec Eponine : mais l'amour de Domitien étant odieux, j'ai suivi l'avis de personnes de goût qui m'ont conseillé d'ôter cette Scène. Je me suis donc contenté de mettre cet amour en récit. Eponine consternée de se voir aimée de Domitien s'en plaint à sa Confidente, dans le troisiéme Acte, & implore contre lui la protection de Titus dans le quatriéme.

* Multaque tolles
Ex oculis, quæ mox narret facundia præsens.
* *Horat. art. Poët.*

APPROBATION.

APPROBATION.

J'AY lû par l'ordre de Monſeigneur le Chancelier, *le nouveau Théatre François*, & je crois que le Public verra avec plaiſir un Recüeil des diverſes Pieces qui ont été repreſentées au Théatre François depuis quelques années. FAIT à Paris ce 28 Juillet 1738.

Signé, DANCHET.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roy de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conſeillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maiſtres des Requeſtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conſeil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra, SALUT. Notre bien amé LAURENT-FRANÇOIS PRAULT, fils, Libraire à Paris, Nous ayant fait remontrer qui lui auroit été mis en main un Ouvrage qui a pour titre *Nouveau Théatre François*, ou Recüeil des plus nouvelles Pieces repreſentées à Paris; qu'il ſouhaiteroit faire imprimer & donner au Public, s'il Nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Privileges ſur ce néceſſaires; offrant pour cet effet de le faire imprimer en bon papier & beaux caracteres, ſuivant la feüille imprimée & attachée pour modele ſous le contre-ſcel des Preſentes. A CES CAUSES, voulant traiter favorablement ledit Expoſant, Nous lui avons permis & permettons par ces Preſentes, de faire im-

primer ledit Ouvrage cy-deſſus ſpécifié, en un ou pluſieurs volumes, conjointement ou ſéparement, & autant de fois que bon lui ſemblera, & de le vendre faire vendre, & débiter par tout notre Royaume, pendant le temps de *neuf* années conſécutives, à compter du jour de la datte deſdites Preſentes. Faiſons défenſes à toutes ſortes de perſonnes, de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéïſſance; comme auſſi à tous Libraires, Imprimeurs, & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire ledit Ouvrage ci-deſſus expoſé, en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns extraits, ſous quelque pretexte que ce ſoit, d'augmentation, correction, changement de titre, ou autrement, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit dudit Expoſant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiſcation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende, contre chacun des Contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Expoſant, & de tous dépens, dommages & intereſts: A la charge que ces Preſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la datte d'icelles; que l'impreſſion de cet Ouvrage ſera faite dans notre Royaume & non ailleurs; & que l'Impétrant ſe conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du dixiéme Avril 1725. & Qu'avant que de l'expoſer en vente, le Manuſcrit ou Imprimé qui aura ſervi de copie à l'impreſſion dudit Ouvrage, ſera remis dans le même état où l'approbation y aura été donnée, ès mains de

notre très-cher & féal Chevalier le Sieur Daguesseau, Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres; & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Biblioteque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notredit très-cher & féal Chevalier le Sieur Daguesseau, Chancelier de France, Commandeur de nos ordres; le tout à peine de nullité des Présentes: Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire joüir l'Exposant ou ses ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucuns troubles ou empêchemens. Voulons que la Copie desdites Presentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, soit tenue pour dûement signifiée, & qu'aux Copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers & Secretaires, foy soit ajoûtée comme à l'Original: Commandons au premier notre Huissier ou Sergent de faire pour l'execution d'icelles, tous Actes requis & necessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Chartre Normande & Lettres à ce contraires: CAR tel est notre plaisir. DONNE' à Versailles le vingt-deuxiéme jour du mois d'Aoust l'an de grace mil sept cent trente-huit: Et de notre Regne le vingt-troisiéme. Par le Roy en son Conseil. *Signé*, SAINSON.

Registré sur le Registre X. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N° 105. *Fol.* 93. *conformément aux anciens Réglemens, confirmés par celui du* 28 *Fevrier* 1723. *A Paris ce* 26. *Septembre* 1738. *Signé*, LANGLOIS, *Syndic.*

SABINUS
ET
EPONINE,

TRAGÉDIE.

Par Monsieur RICHER.

Représentée pour la prémiére fois, sur le Théâtre de la Comédie Françoise le 29, de Décembre 1734.

Le Prix est de 30 sols.



A PARIS,
Chez PRAULT, Pere, Quai de Gêvres; au Paradis.

M. DCC. XXXV.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

APPROBATION.

J'AY lû par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, *Sabinus & Eponine, Tragédie.* J'ai cru que le Public recevroit avec plaisir l'Impression de cette Piéce. A Paris ce 10 Février 1735. Signé, GALLYOT.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conseillers, les gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT. Notre bien amé PIERRE PRAULT, Pere, Libraire & Imprimeur de nos Fermes & Droits à Paris, Nous ayant fait supplier de lui accorder nos Lettres de permission pour l'impression d'un ouvrage qui a pour titre, *Sabinus & Eponine, Tragédie*; offrant pour cet effet de l'imprimer ou faire imprimer en bon papier & beaux caracteres, suivant la feuille imprimée & attachée pour modele sous le contre-scel des Presentes : Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, d'Imprimer ou faire imprimer ledit Livre ci-dessus specifié, conjointement ou separément, & autant de fois que bon lui semblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de trois années, consécutives, à compter du jour de la date desdites Présentes. Faisons défenses à tous Libraires, Imprimeurs & autres personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance ; à la charge que ces Presentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression de ce Livre sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, & que l'impetrant se conformera en tout aux Reglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725. & qu'avant que de l'exposer en vente, le Manuscrit ou Imprimé qui aura servi de copie à l'impression dudit Livre, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France, le Sieur Chauvelin; & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier, Garde des Sceaux de France, le Sieur Chauvelin;

le tout à peine de nullité des Présentes : Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Sieur Exposant ou ses ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie desdites Présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Livre, foy soit ajoûtée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent, de faire pour l'execution d'icelles, tous Actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires : CAR tel est notre plaisir. DONNE' à Paris le vingtiéme jour de Fevrier, l'an de grace mil sept cent trente-cinq, & de notre Regne le vingtiéme Par le Roi en son Conseil. *Signé*, SAINSON.

Registré sur le Registre IX. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 69. Folio 59. conformement aux anciens Reglemens, confirmés par celui du 28 Fevrier 1723. *A Paris ce 5. Mars* 1735. *Signé*, G. MARTIN, Syndic.

Fautes à corriger.

Page 4. vers 6. biens, *lisez* bien.
Page 31. vers 12. tout, *lisez* toute.
Page 40. vers 1. sa, *lisez* la
Page 52. vers 5. suyi, *lisez* suivi.

SABINUS

SABINUS
ET
EPONINE,
TRAGÉDIE.

ACTEURS.

VESPASIEN, Empereur Romain.

TITUS, } Fils de l'Empereur.
DOMITIEN, }

ANTONIUS-PRIMUS, Ancien Général des Romains.

JULIUS-SABINUS, Seigneur Gaulois.

EPONINE, Femme de Sabinus.

ELISE, Dame Gauloiſe, Confidente d'Eponine.

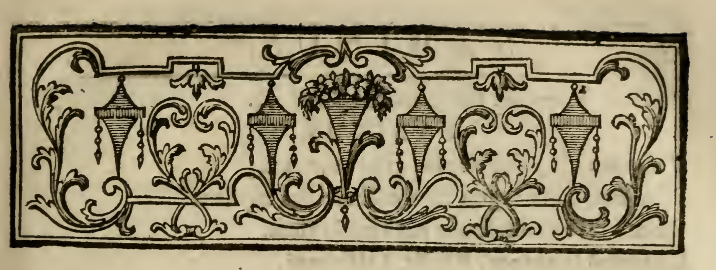
PÂRIS, Confident de Domitien.

SINORIX, } Affranchis de Sabinus.
ALBERIC, }

Deux ENFANS de Sabinus.

GARDES de Veſpaſien.

La Scene eſt dans le Camp des Romains, aux bords de la Moſelle.



SABINUS ET EPONINE,

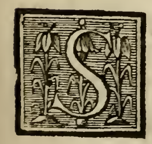
TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

SABINUS, SINORIX.

SINORIX.



OUS cet habit Romain, qui vous cache à
ſes yeux,
Craignez peu de ce camp les regards curieux,
Seigneur. C'eſt en ce lieu que Primus va ſe
rendre.
Mais ne riſquez-vous rien, quand vous oſez l'attendre?

Par lui, Veſpaſien ſur le trône affermi....

SABINUS.

Veſpaſien n'a point de plus grand ennemi.
D'un Empereur ingrat les froideurs, les caprices
De ce brave Gaulois ont payé les ſervices.
Il prétend ſe venger, il ſuffit. Laiſſe-moi,
Garde biens des ſecrets confiés à ta foi.
Lorſque mon bras s'apprête à reprendre les armes;
D'une épouſe chérie épargne-moi les larmes.
Que mes nobles deſſeins ne lui ſoient pas connus;
Et ſans être allarmée enfin pour Sabinus,
Que du bruit éclatant qui ſuivra ma victoire,
Elle apprenne, à la fois, mes projets & ma gloire.

SCENE II.

SABINUS *ſeul.*

ENfin, voici le jour ſi long-tems ſouhaité;
Où le ciel met un terme à mon adverſité.
Mon malheureux deſtin va prendre une autre face;
La victoire ou la mort finira ma diſgrace.
Toi, qui m'as enchaîné, permets, cruel amour!
Que la gloire me guide, & m'enflâme, à ſon tour;
N'emprunte plus la voix de ma chére Eponine.
Ce n'eſt plus par ſes pleurs que je me détermine,

Elle voudroit en vain fléchir mes ennemis.
Ils ne me verront point, ſuppliant, ni ſoûmis,
Devant leur tribunal, en eſclave, paroître.
Mon courage en ce jour m'en fera mieux connoître,
Au milieu de leur camp je veux porter l'effroi,
Et périr à leurs yeux ou leur donner la loi.

SCENE III.

SABINUS, PRIMUS.

SABINUS.

AH! Seigneur, qu'il tardoit à mon impatience,
De revoir un guerrier, ma plus ferme eſpérance;
Un héros, que, par-tout, la victoire a ſuivi,
Prêt à me rendre un nom que le ſort m'a ravi!
Dans le ſang des Romains j'en veux laver l'outrage.
La vie eſt, ſans la gloire, un trop vil avantage.
Celui qui ſçait braver l'injuſtice du ſort
Eterniſe ſon nom, en mépriſant la mort.
Ses frayeurs, dont jamais je n'éprouvai l'empire,
Ne m'ont point conſervé le jour que je reſpire.

PRIMUS.

Du brave Sabinus je connois la valeur.
Seigneur, au ſeul Deſtin j'impute ce malheur.
Son caprice, à ſon gré, trahit, ou favoriſe,
Et peut faire échoüer la plus noble entrepriſe.

Sur le Danube alors aux périls exposé,
Je servois un ingrat dont je suis méprisé.
Le bruit toûjours confus qu'épand la Renommée
Annonça votre mort à mon ame allarmée.
L'amour de ma patrie excita mes regrets.
D'un aveugle destin j'accusai les décrets.
Mais de tous vos malheurs retracez-moi l'image.
La vengeance s'irrite au récit d'un outrage.

SABINUS.

Indigné qu'en ces lieux Rome donnât des loix,
Je voulus de son joug affranchir les Gaulois;
En eux je rallumai le désir de la gloire,
Qui jadis à leurs pas attachoit la victoire;
Quand leur nom redouté, volant de toutes parts,
Sur eux de l'univers attiroit les regards.
Je peignis d'Allia la célébre journée,
Les Romains mis en fuite, & Rome abandonnée,
Dans ses murs embrasés, son sénat égorgé,
Son Capitole altier par Brennus assiégé,
Nos généreux guerriers ravageant l'Illyrie,
La Macédoine entiére à leurs loix asservie,
Byzance subjuguée, & nos fiers bataillons,
Aux rives de l'Euxin plantant leurs pavillons.
Au même instant j'oppose à ces nobles images
De leurs foibles enfans la honte, les outrages,
Et ces mêmes Romains domptés par nos ayeux
Imposant aux Gaulois un joug injurieux.

» De vos vaſtes cités contemplez les ruines,
» Leur dis-je, & des vainqueurs les meurtres, les rapines.
» Quoi ! Vos cœurs ſont-ils faits à ces indignités ?
» Voyez aux bords du Rhin les Germains révoltés,
» Civilis, contre Rome excitant les Bataves :
» Oſez les imiter : Vous n'êtes plus Eſclaves.
» De Jules deſcendu, mais né dans ces climats,
» Vers l'Italie en feu je veux guider vos pas.
» Tandis qu'à ſes tyrans ſa liberté s'immole,
» Retournons aſſiéger les murs du Capitole.
» Ses murs, pour défenſeurs n'ont plus de Manlius,
» Mais les ſujets d'Othon & de Vitellius,
» Eſclaves des Tyrans que les Gaulois abhorrent,
» Et qui n'ont de Romain qu'un nom qu'ils deshonorent.
» De ſon joug odieux délivrons l'Univers,
» Vengeons les nations de tant d'affronts ſoufferts :
» Que Rome à nos exploits connoiſſe qui nous ſommes,
» Et qu'en tout temps la Gaule eſt fertile en grands hommes.
Je les vis tous frémir de honte & de fureur.
Un ſuffrage commun me proclame Empereur.
A venger leurs affronts à l'inſtant je m'apprête,
J'aſſemble des ſoldats, & je marche à leur tête.
Tout ſeconde d'abord mes généreux deſſeins.
Retranchés dans leur Camp, j'y force les Romains.
Mais d'un peuple Gaulois la perfidie étrange
Traverſe les progrès d'un guerrier qui les venge.
Les lâches Séquanois, nés pour porter des fers,
M'apprêtoient dans leurs champs un funeſte revers.

Dans un combat ſanglant je voi périr l'armée,
Qu'à vaincre les Romains j'avois accoûtumée.
Suivi de deux des miens, après un tel malheur,
Je vole à mon palais, tout plein de ma douleur;
Et n'y rencontrant point l'épouſe que j'adore,
Je conçois un deſſein que l'amour fait éclorre.
Vous m'en voyez rougir: mais du vainqueur des Dieux,
Quel Mortel peut braver le joug impérieux?
Je céde à mon amour. Je puis ſans imprudence
De tous mes ſentimens vous faire confidence.
Hé! Dois-je rien cacher à l'ami généreux,
Que n'a pû me ravir le deſtin rigoureux?

PRIMUS.

Comptez ſur moi, Seigneur. Une commune haine
Unit nos intérêts contre l'Aigle Romaine.
Vos malheurs vont finir; & je ſerai vengé
Du fier Veſpaſien qui m'a trop outragé.
Cependant de vos maux apprenez-moi le reſte.
Je frémis, au récit d'un revers ſi funeſte.
Quelle retraite obſcure ou quels pays lointains
Depuis neuf ans, Seigneur, nous cachoient vos deſtins?

SABINUS.

Pour tromper des Romains la vengeance cruelle,
Je fis de mon trépas répandre la nouvelle.
Mais celle à qui je dois mes vœux & mon amour
Calma mon deſeſpoir qui m'eût privé du jour;
Et ſéduit par l'objet de toute ma tendreſſe,
Aux yeux de l'Univers je cachai ma foibleſſe.

Pour prolonger ſes jours je me fis cet effort,
Retiré dans des lieux plus affreux que la mort.
Je ne retrace point ces funeſtes images,
Déplorer ſes malheurs, ſied mal aux grands courages.
Vos affronts ſont les miens ; je veux les partager,
D'un ennemi commun ſongeons à nous venger.
Civilis, aux Germains uniſſant les Bataves,
De ces deux nations raſſemble les plus braves;
Et s'approchant du Camp par des ſentiers ſecrets,
Fait marcher ſon armée à l'abri des forêts.
Pendant l'obſcurité tout l'effort de ſes armes
Doit attaquer le Camp, & le remplir d'allarmes;
Tandis que les Romains dans le ſommeil plongés
Ignorent les périls dont ils ſont aſſiégés.
Mais nous comptons ſur vous; & pour qu'il réüſſiſſe,
De nos projets, Seigneur, ſecondez l'artifice.

PRIMUS.

Qu'il vienne ; je l'attends, & j'engage ma foi.
Chéri des Légions, les ſoldats ſont à moi.
La plû-part me ſuivoient ſous les murs de Crémone,
Quand ma valeur plaça Veſpaſien au trône.
Il n'eut, pour y monter, d'autre appui que mon bras;
Et tandis que pour lui je livrois des combats,
Caché dans l'Orient, éloigné des allarmes,
Il joüiſſoit en paix du ſuccès de mes armes.
Rome enfin ſubjuguée a ſoûmis tout l'Etat.
Mais de ſi grands bien-faits tomboient ſur un ingrat.

Eblouï de l'éclat d'un illustre fortune,
Je sens que ma presence aujourd'hui l'importune.
Mon front ceint de lauriers, qu'il ne voit qu'à regret,
Fait à son cœur jaloux un reproche secret.
Je lis dans ses regards ce que j'en dois attendre.
Mais qui sçut l'élever peut le faire descendre.
Ce fer m'en vengera. Que l'ingrat & ses fils,
Tombent du rang superbe où Primus les a mis.
Il semble qu'avec moi, le ciel d'intelligence,
Aux bords de la Moselle assure ma vengeance;
Que par tout d'ennemis voulant l'envelopper,
Il craigne qu'un Tyran ne me puisse échaper.
Rome de nos Gaulois est l'antique ennemie.
Ils murmurent tout haut contre sa Tyrannie.
Ces peuples belliqueux, méprisant d'autres loix;
N'ont jamais respecté que les Dieux & leurs Rois.
En vain dans le respect croyant tenir l'armée,
Titus m'opposera toute sa renommée.
Mon nom, chez les soldats peut autant que le sien:
Ils haïssent surtout l'ingrat Vespasien;
Et sa sévérité jointe à son avarice
Les fait tous murmurer contre son injustice.
Le fier Domitien n'est pas moins détesté.
On connoît son orguëil, on craint sa cruauté.
Son cœur lâche & jaloux des lauriers de son frére,
Oppose à notre haine un indigne adversaire.
Mais il est temps d'agir; & que nos vœux remplis....

SABINUS.

Je pars, & ſur ces bords j'améne Civilis.

PRIMUS.

Comptez ſur ma promeſſe, & ſur ma vigilance.

SCENE IV.

PRIMUS *ſeul.*

DEja mes amis prêts à ſervir ma vengeance,
Marcellus, Cécinna, Rutile, Fabien. . . .
Mais quelqu'un vient ici. Dieux ! C'eſt Domitien.

SCENE V.

DOMITIEN, PRIMUS, PARIS.

DOMITIEN.

SAbinus vit encore ; & la Gaule inquiète,
Se ſoûlève à ſon nom, l'attend, & le ſouhaite.
Toûjours prêts à s'unir avec nos ennemis,
Ces peuples factieux ne ſont jamais ſoûmis.
Leur force eſt affoiblie, & n'eſt pas terraſſée.
Ils conſervent encor la ſuperbe penſée
De ſecoüer le joug & de braver nos loix,
Si Sabinus paroît & conduit les Gaulois.

L'Empereur vous choisit pour chercher ce Rebelle.
Allez ; & découvrez le lieu qui le recèle.

SCENE VI.

DOMITIEN, PARIS.

DOMITIEN.

C'Est en vain que Titus méprise mon soupçon.
Ce prince audacieux, trop enflé d'un vain nom,
Pense que son bonheur, dont il fait son oracle,
A ses vastes desseins ne peut trouver d'obstacle.
Son heureuse imprudence augmentant sa fierté
Ne laisse plus de frein à sa témérité ;
Et le peuple Romain ébloüi de sa gloire
De ses foibles succès consacre la mémoire.

PARIS.

Oüi, le peuple, Seigneur, sur les événemens,
Sans pénétrer plus loin, règle ses jugemens.
C'est ainsi de Titus qu'il prise les services.
D'ailleurs, ce prince adroit sçait lui cacher ses vices.
Dans son parti, sans doute, il songe à l'engager,
Pour vous ravir un bien qu'il craint de partager.
Il a, de l'Empereur, reçû le nom d'Auguste.

DOMITIEN.

Je vois en frémissant sa préférence injuste.

Du titre de Céſar avec peine honoré,
Mon nom de l'univers eſt encor ignoré,
Tandis que ma prudence à l'état ſalutaire
Prépare des lauriers à cet odieux frére.
De ſes titres pompeux le Sénat eſt rempli.
L'Empereur l'idolâtre, & me met en oubli.
Le deſtin fait vers lui pancher tout l'avantage.
Du Monde, avec mon pére il partage l'hommage;
Et cet ambitieux aſſis à ſes côtés
Aux Rois même ſoûmis dicte ſes volontés.
Quel ſpectacle pour moi, ciel! Quelle honte extrême
De voir Titus placé dans ce degré ſuprême
Compter Domitien au rang de ſes ſujets!
Que mon abbaiſſement doit flatter ſes projets!
Contraire à mes plaiſirs, pour augmenter mes peines,
Il m'enlève à ſon gré les vœux de nos Romaines.
On brigue ſa tendreſſe, on brigue ſon appui;
Et la gloire & l'amour m'animent contre lui.
Hier je vis au Temple une jeune Inconnuë.
Jamais rien de ſi beau ne s'offrit à ma vûë.
Je la vis, je l'aimai. Mon cœur fut enchanté,
Et ne reconnut plus d'autre divinité.
Mais cet amour naiſſant fut troublé par la crainte.
Les beaux yeux, dont l'image en mon ame eſt empreinte;
Sur Titus ſeulement parurent ſe fixer.
D'un mouvement jaloux je me ſentis preſſer.
Peut-être qu'en ſecret cette beauté ſoûpire.
J'ai vû couler des pleurs qui ſemblent me le dire.

Cherchons-la, découvrons le ſujet de ſes pleurs.
S'ils coulent pour Titus, irritons ſes douleurs.
Vers mon heureux rival ſi ſon panchant l'entraîne,
L'objet de mon amour le ſera de ma haine.
Mais on vient. Quel ſujet conduit ici Titus?

SCENE VII.

TITUS, DOMITIEN, PARIS.

TITUS.

J'Aprens que par votre ordre on cherche Sabinus,
Prince. Mais ce Gaulois qu'ont accablé nos armes
A ſes heureux vainqueurs doit cauſer peu d'allarmes.

DOMITIEN.

Trop de ſécurité, Seigneur, peut nous tromper.
J'ai de juſtes ſoupçons, je doi les diſſiper.
Sabinus voit le jour. Un bruit confus aſſure
Qu'il a près de ce camp une retraite obſcure
Vers ce palais détruit, ſon antique ſéjour.

TITUS.

Qu'importe qu'il reſpire, ou ſoit privé du jour?
Nous devons craindre peu ſon impuiſſante haine.
Hé! que peut-il tenter contre l'aigle Romaine?
Prince, ſi Sabinus contre nous révolté
Sort encore une fois de ſon obſcurité,

Ce Rebelle, aux Romains autrefois redoutable,
Ne nous oppose plus qu'un Rival méprisable.
Il n'arme contre nous qu'un ennemi détruit.
Le craindre, c'est flater l'orgüeil qui le séduit,
C'est ternir notre gloire. Attendons qu'il paroisse,
Et rende les Gaulois témoins de sa foiblesse.
Son nom aux factieux prête un léger appui.
Son malheureux succès les prévient contre lui;
Et loin de leur promettre un brillant avantage,
La honte de leur chef abattra leur courage.
Si leur audace enfin prétend le soutenir,
Nous portons en tout tems de quoi les en punir.
La valeur des Romains détruira leur attente,
Et l'aspect des vainqueurs répandra l'épouvante.

DOMITIEN.

On sçait du désespoir jusqu'où va la fureur;
Et j'éxécute enfin l'ordre de l'Empereur.
En vain l'heureux Titus, enyvré de sa gloire,
Croit toujours à son char enchaîner la victoire.
Si Sabinus est pris, les troubles vont finir;
Et c'est en triompher que de le prévenir.

SCENE VIII.

TITUS *seul.*

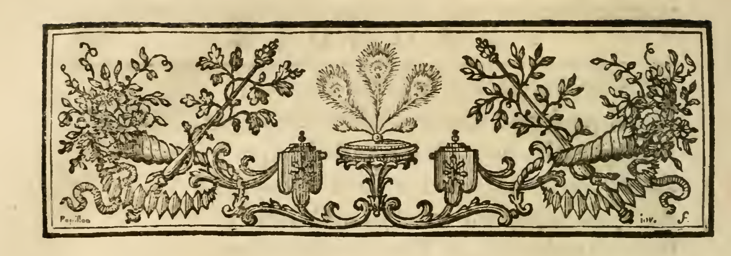
AInsi, de l'Empereur réveillant la vengeance;
Il voile ses frayeurs sous le nom de prudence;
Et ce frére jaloux, prompt à me résister,
Combat des sentimens qu'il devroit imiter.
Ah! Qu'il me blâmeroit avec plus de justice,
S'il voyoit de mon cœur le trouble & le supplice;
S'il sçavoit qu'en ce camp, dans ces sauvages lieux,
Je ressens de l'Amour les traits impérieux!
Dans le Temple d'Isis, ciel! J'ay crû reconnoître
La beauté qu'à la Cour jadis je vis paroître.
Mon cœur, qui fut alors touché de ses attraits,
La retrouve en ces lieux plus belle que jamais.
En Judée autrefois le Jourdain sur sa rive
Dans des liens moins forts vit mon ame captive.
Cette jeune inconnuë en proye à ses douleurs
Baissoit modestement ses yeux baignés de pleurs.
La timide pudeur qui reléve ses charmes,
D'un cœur qu'elle a soûmis ignore les allarmes:
Mais doit-elle ignorer que Titus fut toujours
De celui qui gémit le plus ferme secours?
Pour essuyer les pleurs d'un objet adorable,
Ne puis-je lui prêter une main favorable?

Je

Je souhaite la voir, & je crains ses regards.
Faut-il que dans un camp, au milieu des hazards,
Où règnent les fureurs de la fiére Bellone,
Au pouvoir de l'Amour mon ame s'abandonne?
Revoyons cependant cet objet enchanteur,
Goûtons le doux plaisir d'être son protecteur.
Hé! Quel plus digne emploi de la toute-puissance
Que de finir les maux dont gémit l'innocence?

Fin du premier acte.





ACTE II.

SCENE PREMIERE.

EPONINE.

ELiſe ne vient point ! Eliſe ne ſçait pas
Quelle juſte terreur conduit ici mes pas,
Que mon époux reſpire ; & blâmant mes allarmes,
Elle croit qu'Eponine en vain verſe des larmes.
Je n'oſe qu'aux Dieux ſeuls confier mes douleurs.
Hélas ! Ils ſçavent ſeuls l'excès de mes malheurs,
Que mon cher Sabinus dans des antres funébres
Languit avec mes fils au milieu des ténébres.
Aux regards des Romains dérobez ſon ſéjour,
Juſtes Dieux ! S'il eſt pris, il périt ſans retour.
Jamais Veſpaſien ne perdra la mémoire
Qu'autrefois Sabinus fut rival de ſa gloire.
Pour épargner ſes jours, il l'a trop redouté ;
Et qui veut des Céſars ravir l'autorité

Attend tout du deſtin, dont le fatal caprice
Place au trône un guerrier, ou l'envoye au ſupplice.

SCENE II.

EPONINE, ELISE.

ELISE.

AU gré de vos déſirs je viens de m'informer
D'un bruit, qui m'a paru d'abord vous allarmer.
On dit que Sabinus reſpire; & dans l'armée
De ce bruit ſuppoſé la nouvelle eſt ſemée.
L'Empereur fait chercher ce guerrier qui n'eſt plus.

EPONINE.

Eliſe, en quel endroit cherche-t-on Sabinus?

ELISE.

Dans les triſtes débris du Palais dont la cendre
Vous rappelle ſans ceſſe un ſouvenir trop tendre;
Dans ces funeſtes lieux ......

EPONINE.

Soutiens-moi : je me meurs.

ELISE.

Ah! Je découvre enfin le ſujet de vos pleurs.
Sabinus voit le jour; & votre ame allarmée
M'inſtruit de ſon deſtin mieux que la Renommée.

Avez-vous pû, cruelle! à ma tendre amitié
De vos maux si long-tems dérober la moitié?

EPONINE.

Je ne prolongeois donc une vie importune
Que pour voir en ce jour combler mon infortune!
Mon encens, ni mes vœux, ô Dieux trop inhumains!
N'ont pû donc arracher la foudre de vos mains!
Mes larmes n'ont servi qu'à l'allumer encore!
Hélas! Ignorez-vous pour qui je vous implore?
Mon époux, mes enfans, gages d'un tendre amour,
Sont-ils, par vos décrets condamnés sans retour?

ELISE.

Ah! Que m'apprenez-vous, Madame?

EPONINE.

Chére Elise,
De mon sort rigoureux tu veux que je t'instruise.
Ecoute des malheurs qui te sont inconnus.
Trahi par ses soldats, le brave Sabinus
Embrasa le palais, où les nœuds d'hyménée
Avoient à ce guerrier uni ma destinée.
Là, pendant mon absence en des lieux soûterrains;
Noir séjour, ignoré du reste des Humains,
Où ne perça jamais l'Astre qui nous éclaire,
Avec deux Affranchis il cacha sa misére:
Par eux il répandit le bruit de son trépas.
Quelle fut ma douleur! Et que devins-je, hélas!
Quand j'appris que des siens l'action la plus noire
Avoit à ce héros arraché la victoire;

Et qu'à ſon déſeſpoir donnant un libre cours,
Le poiſon & la flâme avoient tranché ſes jours?
Dans l'état déplorable où ſa perte me laiſſe
C'étoit peu par des pleurs de marquer ma triſteſſe:
De mes ſens interdits la mortelle langueur
Couvroit déja mes yeux, & régnoit dans mon cœur.
Sans ceſſe d'un époux l'image retracée
Dans mon vif déſeſpoir occupoit ma penſée.
La Mort ſeule eût tari la ſource de mes pleurs.
Mais Sabinus enfin inſtruit de mes douleurs,
Touché du triſte état de celle qu'il adore,
M'apprit par Albéric qu'il reſpiroit encore.
Je cherchai mon époux dans ſon obſcur ſéjour,
Je me plaignis qu'il eût ſoupçonné mon amour;
Et que connoiſſant mal la vertu d'Eponine,
Il penſât qu'elle eût pû ſurvivre à ſa ruine.
» Chére épouſe, dit-il, je vois avec tranſport
» Que le plus tendre amour vous attache à mon ſort.
» Ah! Si vous en euſſiez moins chéri la mémoire,
» J'euſſe percé ce cœur qui ſurvit à ſa gloire.
» J'en atteſte le Ciel dont l'extrême rigueur
» Me laiſſe pour tout bien votre fidèle ardeur.
Ainſi, depuis neuf ans, au milieu des alarmes,
Nous mêlons nos ſoûpirs, nous confondons nos larmes.
Pour tromper les Romains, inquiets de ſon ſort,
Je ſortois de ces lieux, je confirmois ſa mort:
Inconnuë à la Cour, j'en ſemai la nouvelle.
Rome, au gré de mes vœux, crut mon rapport fidèle:

Je retournois enfin dans ces antres affreux
Revoir le cher objet d'un amour malheureux.
Deux enfans y ſont nés ; hélas ! Et de leur mére
Leur naiſſance n'a fait qu'accroître la miſére.
J'ai caché leur enfance en ce triſte ſéjour ;
Et ces infortunés n'ont jamais vû le jour.
Pour des gages ſi chers ma tendreſſe inquiète
Aux regards des Romains déroboit leur retraite.
Le ciel eſt ſans pitié pour ces iufortunés.
Sa colére en naiſſant les avoit condamnés.
Accablés comme moi des malheurs de leur pére ;
Pour mourir avec nous, ils verront la lumiére.

ELISE.

Dans cet affreux tombeau l'on n'a pas pénétré.
Peut-être on cherche en vain un ſéjour ignoré.....
Mais quelqu'un vient.

SCENE III.

EPONINE, ELISE, ALBERIC.

ALBERIC.

MAdame, un grand revers s'apprête ;
Et de Veſpaſien on menace la tête.
Sans en être apperçû, j'ai ſurpris deux Romains,
Dont l'entretien m'inſtruit de ces ſanglans deſſeins.

De plusieurs Mécontens la haine conjurée
Cette nuit aux Germains du camp livre l'entrée.
L'Empereur & ses fils immolés à la fois
Vont de leur joug superbe affranchir les Gaulois.
Après de longs malheurs le ciel nous favorise.

EPONINE.

N'ont-ils pas révélé les chefs de l'entreprise?

ALBERIC.

Ces soldats ont nommé Cécinna, Marcellus.

EPONINE.

Marcellus! Cécinna! Ne sçais-tu rien de plus?

ALBERIC.

Non, Madame; & j'ai crû qu'une heureuse nouvelle....

EPONINE.

C'est assez, Albéric, je reconnois ton zèle,

SCENE IV.

EPONINE, ELISE.

EPONINE.

Cécinna! Marcellus! O ciel! Qu'ai-je entendu?
Hélas! Pour mon époux tout espoir est perdu.
Si le succès remplit leur attente coupable,
Il n'échappera point à leur haine implacable.
Ces indignes Romains, opprobre de leur nom,
Arment contre lui la noire trahison:

Ils rendirent ainſi ſa valeur impuiſſante,
Quand la Gaule voyoit ſa liberté naiſſante.

ELISE.

Je ſçais que ces Romains, & ſurtout Marcellus,
Ont excité Céſar à chercher Sabinus.

EPONINE.

Mais ne pourrois-je pas prévenir leur audace?
Dans ces extrémités que faut-il que je faſſe?
Au récit d'Albéric, une ſecrette horreur
Sembloit me préſager quelque nouveau malheur.
Les Dieux à ces cruels donneroient-ils l'Empire?
Oſons exécuter ce que le Ciel m'inſpire.
De ſauver Sabinus tentons le ſeul moyen.
Découvrons leurs complots, voyons Veſpaſien.
Crois-tu que ce bienfait déſarme ſa vengeance?

ELISE.

Oui, ce Prince toujours pancha vers la clémence.

EPONINE.

Ciel! A quoi me réſoudre en ces cruels inſtans?
Eſt-ce à moi de veiller au ſalut des Tyrans?
Mais ſi je ne préviens le coup qui les menace,
Cécinna, Marcellus, prêts à remplir leur place....
Cherchons Veſpaſien. Mais que dois-je eſpérer?
Eliſe, de douleur je me ſens pénétrer;
Et s'il faut avec toi que mon ame s'explique,
Quelques vertus qu'il ait, je crains ſa politique.
Vitellius, jadis dans Rome maſſacré,
Aux ſoldats furieux ne fut-il pas livré?

Quand le ſort eſt contraire en ce dégré ſublime,
Le titre d'Empereur alors eſt un grand crime.
De mon cher Sabinus le péril eſt égal.
Un Prince rarement épargne ſon Rival.

ELISE.

Ah! Vous le trouverez à vos vœux moins contraire.
Titus déſarmera le courroux de ſon pére.
Titus eſt un héros clément & généreux:
Il eut toujours pitié du ſort des malheureux:
Il ſe plaint même au ciel, quand un ſeul jour ſe paſſe
Sans qu'il ait aux humains accordé quelque grace.
Vous ſçavez qu'il peut tout, & que Veſpaſien.....

EPONINE.

Si j'eſpére en Titus, je crains Domitien.
De ce Prince cruel l'extrême violence
Peut exciter Céſar à ſuivre ſa vengeance.
Les cris & la douleur irritent ſon courroux.
C'eſt lui qui fait chercher mon malheureux Epoux.

ELISE.

Madame, ſa fureur n'a rien que je redoute;
Et c'eſt le ſeul Titus que l'Empereur écoute.
S'il périt, quel eſpoir peut encor vous reſter?
L'Empereur vient.

EPONINE.

Je veux encor te conſulter.
Sortons. La nuit approche; & le péril nous preſſe.
Je reverrois en vain l'objet de ma tendreſſe.

D'un Epouſe éplorée il dédaigne l'appui.
Il faut à ſes malheurs l'arracher malgré lui.

SCENE V.

VESPASIEN, TITUS, PRIMUS, GARDES.

PRIMUS.

J'Ai cherché Sabinus aux bords de la Moſelle,
Seigneur, vers le Palais qu'habitoit ce Rebelle :
Mais je n'ai rien trouvé dans ce lieu plein d'horreur
Que des débris affreux, reſtes de ſa fureur.

VESPASIEN.

Cependant il reſpire. Une ſombre retraite
Cache, dit-on ce Traître ; & malgré ſa défaite,
Au nom de Sabinus les Gaulois ranimés
Sont tout prêts à s'unir aux Bataves armés.
Pour exciter jadis ces Peuples trop crédules,
L'Impoſteur publia qu'il ſortoit du grand Jules :
Il uſurpa ſon nom, & ſçut perſuader
Qu'après Néron lui ſeul devoit leur commander.

TITUS.

Sur ce préſomptueux la Gaule en vain ſe fonde.
Rome ſera toujours la maîtreſſe du Monde.
Les Hébreux enchaînés, le Scythe aſſujetti,
Font trop voir que les Dieux ſont dans notre parti.

Je ſçai pour ces climats que la guerre a des charmes.
Civilis les excite à reprendre les armes.
Prévenons ſon audace, & cherchons le combat,
Dans le ſang des Mutins vengeons leur attentat;
Et que notre valeur les force à reconnoître
Que l'Univers en vous choiſit un digne maître.

VESPASIEN.

Dans ces bois une embûche eſt trop à redouter.
Attendons en ce camp, ſans rien précipiter,
Que ce fier ennemi paroiſſe dans la plaine.
S'il oſe ſe montrer, ſa déroute eſt certaine.
Souvenez-vous, mon fils, que les ſages guerriers
Ne s'expoſent jamais à flétrir leurs lauriers,
Qu'à ſuivre leurs drapeaux ils forcent la victoire;
Et que par leur prudence ils méritent leur gloire.

PRIMUS.

Sans expoſer, Seigneur, la gloire de Titus,
Je connois ces climats. Ordonnez que Primus
Avec deux Légions y cherche le Rebelle.
L'âge ni les travaux n'ont pas glacé mon zèle;
Et mon bras, qui deux fois triompha des Romains,
Doit ſoûmettre aiſément le reſte des Humains.
Vainqueur de Rome enfin, après cette conquête,
Je puis de Civilis vous promettre la tête.
Déja depuis long-tems mon courage captif
Voit flétrir ſes lauriers, & frémit d'être oiſif.
Vous ne m'honorez plus d'aucun Emploi ſublime.
Malgré mes envieux rendez-moi votre eſtime.

Le jaloux Mucien peut donner des conſeils :
Mais l'éxécution eſt dûë à mes pareils.

SCENE VI.

VESPASIEN, TITUS, PRIMUS, PARIS, GARDES.

PARIS.

UNe Inconnuë arrive, & demande audience,
Seigneur. Elle a, dit-elle, un avis d'importance.....

VESPASIEN.

Qu'elle entre.

SCENE VII.

VESPASIEN, TITUS, PRIMUS, EPONINE, PARIS, GARDES.

TITUS *bas.*

DIeux! Quel trouble agite mes eſprits!
Que vois-je? C'eſt l'objet dont mon cœur eſt épris!

EPONINE.

J'ai d'importans ſecrets, Seigneur, à vous apprendre:
Mais Céſar & Titus doivent ſeuls les entendre.

PRIMUS *bas.*

Dieux!

(*L'Empereur fait ſigne à Primus, & à ſa ſuite de ſe retirer.*)

SCENE VIII.

VESPASIEN, TITUS, EPONINE.

EPONINE.

De ces bords, Seigneur, les Peuples peu ſoumis
Ne ſont pas les plus grands de tous vos ennemis;
Et parmi les Romains des ſujets infidéles
Ont formé contre vous des trames criminelles.
On en veut à vos jours, à ceux de votre fils;
On livre cette nuit le camp à Civilis.

VESPASIEN.

A qui puis-je inſpirer ces deſſeins parricides?
Qui ſoupçonner? O Ciel! Les noms de ces perfides,
Madame, juſqu'à vous ſeroient-ils parvenus?

EPONINE.

Je puis en nommer deux, Cécinna, Marcellus.
C'eſt tout ce que je ſçai. Je viens vous en inſtruire,
Attentive au ſalut des maîtres de l'Empire.

VESPASIEN.

Cécinna! Marcellus! Dieux juſtes! Dieux vengeurs!
N'ai-je donc pas ſur eux répandu mes faveurs?

J'ai perdu mes bienfaits. L'orgüeil de leur naiſſance
Rend ces lâches Romains jaloux de ma puiſſance.
Trop indignes Rivaux, à qui l'ambition
Cache les ſoins dû trône & fait illuſion,
N'offre à leurs yeux ſéduits que ſes fauſſes délices;
Et ſous un vain éclat voile ſes précipices!
De ces ſéditieux il faut nous aſſurer.
Avec eux Sabinus peut même conſpirer.
Découvrons ſon azile, & perdons ce Rebelle.
Mais que ne dois-je point, Madame, à votre zèle?
Je prétends en ce jour d'un ſalutaire avis
Que ma reconnoiſſance égale tout le prix.

SCENE IX.

TITUS, EPONINE.

TITUS.

MAdame, d'où provient cette ſombre triſteſſe?
Votre cœur généreux, qui pour nous s'intéreſſe,
N'oſe-t-il à mes ſoins confier ſon ennui?
Vous avez l'Empereur & Titus pour appui.
Doutez-vous un moment de leur reconnoiſſance?
Vous répandez des pleurs, & gardez le ſilence!

EPONINE.

Oui, je reſte interdite en de ſi grands malheurs;
Et le trépas, trop lent à finir mes douleurs,

Eſt l'unique recours aujourd'hui qui me reſte.

TITUS.

Qui peut vous inſpirer ce déſeſpoir funeſte ?
Souffrez que de vos pleurs je tariſſe le cours.
Du plus noir attentat vous préſervez nos jours.
Ne pourrai-je, à mon tour, diſſiper vos allarmes ?
Me croyez-vous, Madame, inſenſible à vos larmes ?
D'une tendre pitié mon cœur ſe ſent toucher.
Connoiſſez un tranſport que je ne puis cacher.
Depuis que dans ces lieux je vous ai vû paroître,
De mon cœur enchanté je ne ſuis plus le maître ;
Et vos attraits vainqueurs......

EPONINE.

Ah ! Que m'apprenez-vous ?
Qu'à tout autre, Seigneur, cet aveu ſeroit doux !
Quel charme plus flatteur, quel plus brillant partage,
Que de plaire au Héros à qui tout rend hommage,
Qui comble des Humains l'eſpoir & les ſouhaits,
Et qui leur fait compter ſes jours par ſes bienfaits !
Mais doit-il s'adreſſer à cette Infortunée,
Qu'à gémir ſans eſpoir le ſort a condamnée ?
De ſi foibles attraits & noyés dans les pleurs,
Hélas ! Peuvent-ils plaire & régner ſur les cœurs ?
Lorſqu'à vous couronner la victoire s'apprête,
Faut-il dans ſes liens que l'Amour vous arrête ?
Pour languir ſous ſa loi venez-vous en ces lieux ?
Et ſera-t-il l'écüeil d'un nom ſi glorieux ?

Laiſſez-moi donc gémir ſans vous être funeſte.
Je croirois mériter la colére céleſte,
Si l'Amour près de moi retenoit dans ſes fers
Un Héros, dont la gloire eſt chére à l'univers.

TITUS.

Ne craignez point, Madame, un reproche ſemblable.
Puis-je ne pas aimer un objet adorable?
Mon bras, ſi quelque eſpoir à Titus eſt permis,
Ne ſera pas moins fort contre ſes ennemis.
Un auſſi noble feu, loin d'amollir une ame,
Ajoûte à la valeur du guerrier qu'il enflâme.
J'ignore votre nom : Mais le tendre Titus
Voit parmi vos appas briller mille vertus;
Qui, rehauſſant l'éclat d'une beauté divine,
Semblent prouver aſſez votre illuſtre origine.
Un air de dignité, qui ne trompa jamais,
Décèle la naiſſance, & ſe peint dans les traits.
Quel eſt votre pays?

EPONINE.

La Gaule m'a vû naître.
Dans ces heureux climats ceux qui m'ont donné l'être,
Ont autrefois, Seigneur, tenu le prèmier rang.
De quoi me ſervez-vous, Héros, illuſtre ſang?
Hélas! Loin de changer ma dure deſtinée,
Votre éclat ne me rend que plus infortunée.

SCENE

SCENE X.

TITUS, EPONINE, PARIS.

PARIS.

Le perfide Primus & les séditieux
Ont fui vers Civilis qui se montre à nos yeux,
Seigneur. Il sort des bois qui cachoient son armée.
Même de Sabinus l'audace ranimée,
A ce que l'on publie, excite ces mutins.

EPONINE *bas.*

Dieux!

TITUS.

Primus! Le perfide! Ah! Vengeons les Romains;
Il faut, Madame, il faut qu'une insigne victoire
Vous prouve que je sçais prendre soin de ma gloire.

SCENE XI.

EPONINE *seule.*

QU'entends-je? Dieux cruels! Où me réduisez-vous?
Se peut-il qu'Eponine ait trahi son Epoux?
Ciel! L'auriez-vous permis? Et sourd à mes priéres,
Vous servez-vous de moi pour combler ses miséres!
M'avez-vous inspiré ce funeste dessein
Pour lui plonger moi-même un poignard dans le sein?
Revoyons sa retraite, apprenons si mon zèle,
Si l'amour, la pitié me rendent criminelle.

Fin du second acte.





ACTE III.

SCENE PREMIERE.

EPONINE, ELISE.

EPONINE.

ELiſe, prens pitié de mon ſort déplorable.
Du plus grand des forfaits tu me revois coupable.
En voulant le ſervir, j'ai trahi Sabinus.
Tout m'annonce qu'il eſt complice de Primus.
J'ay revû ſa retraite. En ce lieu plein d'allarmes
J'ay ſçû d'un Affranchi qu'il a repris les armes.
J'ay trouvé mes Enfans qui répandoient des pleurs.
Mais ils ne ſentent pas encor tous leurs malheurs.
Fils d'un pére proſcrit, & coupables ſans crimes,
Du ſort impitoyable ils ſeront les victimes.
Au péril qui les ſuit comment les enlever?
Hélas! Tous mes efforts ne ſçauroient les ſauver.
Par tout aux environs des troupes répanduës
D'une épaiſſe forêt gardent les avenuës.

Ils n'ont plus que mes pleurs pour unique ſecours.
A mes plus tendres vœux les Dieux mêmes ſont ſourds.
Pour déſarmer leur haine, & les rendre propices,
J'ai brûlé de l'encens ; j'ai fait des ſacrifices.
La victime parée & conduite à l'autel,
Sans teindre le coûteau, reçoit le coup mortel.
Le Temple retentit de hurlemens horribles,
Qui des plus grands malheurs ſont les ſignes terribles.
Faut-il verſer mon ſang pour calmer ton courroux?
O Ciel! Sauve mes fils, épargne mon Epoux,
Venge-le d'une Epouſe à ſa gloire funeſte,
Et tranche par pitié des jours que je déteſte.

ELISE.

Eſpérez mieux, Madame, & calmez votre effroi.
A des ſignes trompeurs ajoûtez moins de foi.
Les oracles des Dieux ſont couverts de nuages.
Cent fois l'événement dementit leurs préſages.
Toujours un voile obſcur nous cache l'avenir.
Le montrer aux Mortels, ce ſeroit les punir.
Sans vouloir pénétrer une vaine ſcience,
Comptez ſur vos vertus & ſur votre innocence.
Vous révérez les Dieux : leur ſecours vous eſt dû.
Sabinus triomphant peut vous être rendu ;
Et peut-être le ſort, après tant d'injuſtices,
Eſt-il las de lui faire éprouver ſes caprices.
Souvenez-vous enfin qu'il vainquit les Romains.

EPONINE.

Je le ſçais: mais, hélas! J'ai trahi ſes deſſeins.
Que pourra-t-il tenter contre toute une armée,
Par le Héros de Rome au combat animée?
Primus livroit le camp pendant l'obſcurité.
Mon imprudence, Eliſe, a tout déconcerté.
Mais je vois Sinorix, & je vais être inſtruite.

SCENE II.

EPONINE, ELISE, SINORIX.

SINORIX.

APprenez nos malheurs. Civilis eſt en fuite.
Veſpaſien triomphe; & bientôt en ces lieux,
Madame, on va revoir Titus victorieux.
Pour ſurprendre le camp, à la faveur de l'ombre,
Les Bataves marchoient, inférieurs en nombre.
Ils comptoient ſur Primus: mais des avis ſécrets
Ont inſtruit l'Empereur, & détruit leurs projets.
Primus quitte le camp; & Titus court aux armes;
Et ſur ſes ennemis rejettant les allarmes,
Il les joint ſur ces bords. Le Batave ſurpris
Accepte le combat, en jettant de grands cris.
Du brave Civilis la valeur éclatante
A tenu quelque tems la fortune flotante.

Un Guerrier inconnu ſecondoit ſon effort.
Son noble déſeſpoir porte par-tout la mort.
Suivi dans le combat d'une troupe fidèle,
Du ſang des légions il rougit la Moſelle ;
Et ralliant deux fois les Bataves épars,
Au Romain étonné ravit leurs étendarts.
Mais du Vainqueur des Juifs la haute renommée
Contre tant de valeur raſſure ſon armée.
Son bonheur au deſtin n'eſt point aſſujetti,
Et force la Victoire à ſuivre ſon parti.
De morts & de mourans il a couvert la plaine.
Civilis, s'enfonçant dans la forêt prochaine,
Au courroux des Romains s'eſt enfin dérobé.
Sous le fer du Vainqueur Primus a ſuccombé.
Le Gaulois, qui m'apprend leur déroute commune,
De votre illuſtre Epoux ignore la fortune,
Madame. Mais Titus tient captif un Guerrier,
Que de ſa propre main il a fait priſonnier.

EPONINE.

C'eſt aſſez, laiſſe-moi. Dans mon trouble funeſte
Prens ſoin de mes Enfans, ſeul eſpoir qui me reſte.
J'attens ici Titus, & je veux lui parler.

SCENE III.

EPONINE, ELISE.

EPONINE.

TE reſte-t-il des traits, ô Ciel! Pour m'accabler?
Titus a mis aux fers un Guerrier magnanime!
C'eſt mon Epoux, ſans doute. Un ſoupçon légitime
Me fait conjecturer que le grand Sabinus
A pû ſeul attaquer & combattre Titus.
Noir ſoupçon! N'aigris point la douleur qui m'accable.
Je verrois dans les fers mon Epoux déplorable!
Je le verrois tomber ſous le fer d'un Bourreau!
Dieux! Sa valeur mérite un plus digne tombeau.

ELISE.

On ignore ſon ſort. Un rapport plus fidèle,
Madame, peut calmer votre frayeur mortelle.
Malgré tous les périls qui l'ont enveloppé,
Votre Epoux, aux Romains eſt peut-être échapé.
Mais enfin, ſi Titus l'a ſoûmis à ſes armes,
Sa bonté laiſſe encor quelque eſpoir à vos larmes.

EPONINE.

Tu ne ſçais pas, Eliſe, encor tous mes malheurs.
Croiras-tu que ces yeux toûjours baignés de pleurs,

Ces attraits effacés, où régne sa tristesse,
Du Héros des Romains ont surpris la tendresse ?
Sur le point d'implorer son secours généreux,
Il a fait éclater des transports amoureux.
Juge de ma douleur; lorsque j'ai vû paroître
Un amour, qui pour moi ne devoit jamais naître.
O Dieux! Qui de mes vœux connoissez la candeur,
Réserviez-vous ce prix à ma fidèle ardeur?
Si Sabinus est pris, que devient son Epouse ?
Je dois tout redouter d'une flâme jalouse.
D'un violent transport Titus est combattu;
Et l'amour trop souvent fait taire la vertu.
Mais mon plus grand chagrin, & qui me désespére;
Titus trouve un rival dans son perfide frére.
Du fier Domitien le cœur est enflâmé.
Moins soûmis que Titus, il prétend être aimé.
Sa jalouse fureur, & dont j'ai tout à craindre,
A d'abord éclaté sans daigner se contraindre.
Mais le Vainqueur approche. Un murmure confus
M'annonce qu'en ce lieu je vais revoir Titus.
Il vient. Retire-toi, laisse une Infortunée
Apprendre d'un Epoux la triste destinée.

SCENE IV.

TITUS, EPONINE. *Suite de* TITUS.

TITUS.

(à ſa ſuite.)

ELoignez-vous.

SCENE V.

TITUS, EPONINE.

TITUS.

Primus eſt tombé ſous mon bras.
Les Traîtres ſont punis de leurs noirs attentats.
Connoiſſez donc, Madame, après cette victoire,
Si je ſçais accorder mon amour & ma gloire.
Je viens, ceint de lauriers, épris plus que jamais,
Rendre un ſincére hommage à vos divins attraits.
Mais faut-il qu'en ce jour de triomphe & de joye
Aux plus vives douleurs je vous retrouve en proye?

Ce chagrin éternel m'étonne, me confond.
Voyez-vous à regret ces lauriers ſur mon front?
Par vous je ſuis vainqueur. Ma gloire eſt votre ouvrage.
Le ſuccès de Titus vous fait-il quelque ombrage?

EPONINE.

Joüiſſez d'un ſuccès qui ſeconde vos vœux :
Mais permettez, Seigneur, les pleurs aux Malheureux.

TITUS.

Le plus heureux ſuccès a-t'il pour moi des charmes,
Si je ne puis tarir la ſource de vos larmes ?
Pourquoi vous oppoſer à mes vœux les plus doux ?
Je voulois partager mon bonheur avec vous.
Doutez-vous de mon cœur & de ſon tendre hommage ?
A vous aimer toûjours doutez-vous qu'il s'engage?
Eloignez ce ſoupçon ; & croyez que Titus
Conçoit des ſentimens dignes de vos vertus,
Dignes du noble ſang qui vous a donné l'être,
Et dignes du beau feu que vous avez fait naître.
Ah ! Quelque ſoit le rang que vous avez perdu,
Madame, ſon éclat peut vous être rendu.
Je puis, du ſort cruel réparer le caprice.
Ne me cachez donc plus toute ſon injuſtice.

EPONINE.

Je vous l'ai dit, Seigneur, je ſuis née en ces lieux :
Mais le ſang dont je ſors vous eſt trop odieux.
Si je vous dis mon ſort, ſûre de vous déplaire...?

TITUS.

De ce fatal ſécret dévoilez le myſtére.

Que craignez-vous d'un cœur à vos charmes ſoûmis ?
Pourroit-il vous compter parmi ſes ennemis ?
De ce nom odieux craignez peu qu'on vous nomme.
Du plus grand des affronts vous avez ſauvé Rome ;
Et juſqu'ici jamais Citoyen plus zélé
N'a veillé pour ſa gloire, & ne s'eſt ſignalé.

EPONINE.

Voilà, Seigneur, voilà ce qui cauſe mon trouble.
Je vous revois Vainqueur ; & ma crainte redouble.
Les Lauriers de Titus me rempliſſent d'effroi.
Je crains d'avoir armé votre bras contre moi.
Du plus cruel ſoupçon mon ame eſt allarmée.
Peut-être mes Parens étoient dans cette armée,
Qui vient de ſuccomber ſous l'effort des Romains ;
Et Titus dans mon ſang a pû tremper ſes mains.

TITUS.

Madame, ſecouru de vos avis fidèles,
J'ai rougi les ſillons du ſang de ces Rebelles.
Je ne m'en défends pas. Mais, Ciel ! dois-je penſer,
Quand vos bontés pour nous ſemblent s'intéreſſer,
Qu'avec nos Ennemis armé pour nous ſurprendre,
Votre ſang ait contraint Titus à le répandre ?

EPONINE.

Hélas ! C'étoit pour moi le comble du malheur
D'avoir à redouter votre rare valeur.
Si je voi votre bras teint du ſang de mes Proches,
A qui dois-je qu'aux Dieux adreſſer mes reproches ?

Je ne puis qu'admirer tant de ſuccès divers.
Mais, Seigneur, un Guerrier porte, dit-on, vos fers?
Apprenez-moi ſon nom.

TITUS.

Je l'ignore moi-même,
Je ne connois encor que ſa valeur extrême.
Tandis que Civilis craignoit de me trouver,
Cet Inconnu s'avance, il oſe me braver.
Aux Romains étonnés il inſpiroit la crainte:
Du ſang des Légions ſon épée étoit teinte:
L'audace, la fureur enflâmoient ſes regards.
Tels on peint nos Héros, où même le Dieu Mars.
Je le combats longtemps ſans aucun avantage:
Mais le ſuccès enfin trahiſſant ſon courage,
Son redoutable fer dans ſes mains s'eſt briſé.
Il reſte ſans défenſe; à mes coups expoſé.
Alors, ſans s'étonner d'une telle diſgrace,
Intrépide, il attend la mort qui le menace;
Et loin de ſupplier, entouré d'Ennemis,
Il en eſt accablé: mais il n'eſt pas ſoûmis.
Je le fais Priſonnier; & pour l'honneur de Rome
J'ai crû que je devois épargner ce grand Homme;
Et qu'un noble courroux devoit être calmé,
Quand de ſon Ennemi le bras eſt déſarmé.
Mais ſçachons ſi pour lui votre cœur s'intéreſſe.
Devant vous à l'inſtant je conſens qu'il paroiſſe.
Holà, Gardes!

EPONINE *à part.*

Je ſens mon trouble redoubler.

(*à Titus.*)

Ah ! Seigneur, ſans témoins ne puis-je lui parler ?

TITUS.

Quel que ſoit le Captif tombé ſous ma puiſſance,
Pourquoi de ſon Vainqueur ſoupçonner la clémence ?
Ah ! C'eſt un nouveau trait dont vous me déchirez.
Il faut vous obéïr, Madame, demeurez.
Mais quand devant vos yeux vous l'aurez vû paroître,
Ne différez donc plus à vous faire connoître.

SCENE VI.

EPONINE *ſeule.*

QUel eſt donc ce Guerrier qu'à l'inſtant je vais voir ?
Quelle crainte me glace, & combat mon eſpoir !
Puiſſai-je m'abuſer dans ma frayeur extrême !
On vient. Mon trouble augmente. Ah, grands Dieux ! C'eſt lui-même.
Dans quel funeſte état m'offrez-vous mon Epoux ?

SCENE VII.

SABINUS, EPONINE.

SABINUS.

O Surpriſe ! O douleur ! Quoi, Madame, c'eſt vous ?
Je ne m'attendois pas que la haine céleſte
Dût m'offrir à vos yeux dans cet état funeſte ;
Et dans le grand projet qu'il avoit médité
Sabinus méritoit plus de proſpérité.
Je voulois des Gaulois laver l'ignominie,
Abattre des Romains la fiére Tyrannie,
Effacer les affronts que nous avons reçûs,
Et vous placer au Trône auprès de Sabinus.
Un contraire deſtin, trompant mon eſpérance,
De mes fiers Ennemis protège la puiſſance.
Mes deſſeins ſont trahis. Je tombe dans les fers
Des Tyrans odieux de ce vaſte Univers.
J'aurois ſçû prévenir cette injure ſanglante :
Mais il ne m'eſt reſté qu'une rage impuiſſante ;
Et voulant dans leur chef braver tous les Romains ;
Mon fer teint de leur ſang s'eſt briſé dans mes mains.
Mais dans un tel revers mes plus rudes alarmes
C'eſt d'augmenter vos maux, de voir couler vos larmes,
Madame. Retenez des ſoûpirs ſuperflus.
Ne pleurez point mon ſort : eſtimez Sabinus.

J'ai rempli mon devoir ; & le ſort qui m'outrage
N'a pas détruit mon nom, ni flétri mon courage.
Son aveugle faveur peut ſervir les Tyrans :
Mais les Héros trahis en paroiſſent plus grands.

EPONINE.

Ciel ! Tu me préparois cette affreuſe journée!
N'étois-je pas encor aſſez infortunée ?
Après tant de chagrins & tant de maux ſoufferts,
Il ne me reſtoit plus qu'à te voir dans les fers,
O déplorable objet de toute ma tendreſſe !
Cher Epoux ! Ne crois pas modérer ma triſteſſe.
Mon déſeſpoir eſt juſte en de ſi grands malheurs.
Mes yeux pour l'exprimer n'ont point aſſez de pleurs.
Hélas ! Si vous ſçaviez quelle main vous opprime,
Vous frémiriez....

SABINUS.

Je voi d'où part un ſi grand crime.
Le traître Sinorix ſans doute a déclaré
Un ſécret important, de tout autre ignoré.
Que ne puis-je, en mourant, punir ce Parricide,
Et plonger un poignard dans le ſein du Perfide !

EPONINE.

Non ; Sinorix, Seigneur, fidèle à ſon devoir,
De vos nobles deſſeins n'a point trahi l'eſpoir.

SABINUS.

Quelle eſt la main cruelle enfin qui m'aſſaſſine ?

EPONINE.

Vous la voyez, Seigneur.

SABINUS.

Dieux ! Qu'entens-je ? Eponine
Auroit pû me trahir ?

EPONINE.

O comble de douleurs !
C'eſt elle qui vous perd, & cauſe vos malheurs.

SABINUS.

Que dites-vous ? O Ciel ! Non, je ne ſçaurois croire
Que tant de perfidie ait ſoüillé votre gloire.
Sinorix vous auroit révélé mes deſſeins,
Et vous les auriez pû découvrir aux Romains !
Non ; de vos ſentimens je connois l'innocence.

EPONINE.

Oüi, Seigneur. N'accuſez que ma ſeule imprudence ;
N'accuſez que l'amour dont je brûle pour vous.
Lui ſeul m'a fait trahir aujourd'hui mon Epoux.
O malheur ! O diſgrace imprévûë & cruelle !
Albéric, qui pour nous a ſignalé ſon zèle,
M'apprend que deux Romains, vos Ennemis ſécrets,
De trahir l'Empereur ont formé les projets :
Et moi, qui n'aſpirois qu'à le rendre propice,
Je détruis le deſſein dont vous êtes complice,
Je rends par mes avis les Romains triomphans,
J'aſſaſſine à la fois mon Epoux, mes Enfans.

Quel

Quel ſera leur deſtin! Que deviens-je moi-même,
Après avoir perdu le ſeul objet que j'aime?
O trop cruel Epoux! Deviez-vous me céler
Le deſſein important qu'on m'a vû révéler?
Ne pouvois-je avec vous entrer dans ce myſtére?
Pour vous j'ai tout quitté, j'ai vêcu pour vous plaire.
Soupçonniez-vous mon zèle & ma fidélité?
Hélas! Depuis neuf ans n'ont-ils pas éclaté?

SABINUS.

Quand l'honneur m'appelloit au milieu des alarmes,
Madame, je craignois vos ſoûpirs & vos larmes.
J'ai crû qu'il étoit temps de ſortir du tombeau,
De périr, ou de rendre enfin mon ſort plus beau.

EPONINE.

A ce hardi projet me ſerois-je oppoſée?
Hélas! A quel mépris ſuis-je donc expoſée?
Vous n'avez vû paroître encor que mes ſoûpirs?
Vous m'euſſiez vû répondre à vos nobles déſirs.
Oüi, Seigneur, mon courage eût eſſuyé mes larmes;
J'euſſe armé votre bras pour courir aux alarmes:
Mon cœur même avec vous eût pû les partager:
Que n'euſſai-je point fait enfin pour vous venger?
Dans ce climat, Seigneur, fertile en grandes ames,
La moleſſe n'eſt pas le partage des femmes;
Et jalouſes ſouvent du nom de leurs Epoux,
Leur bras s'eſt ſignalé par les plus nobles coups.
Mais un Deſtin cruel détruit notre eſpérance.
Je vous voi dans les fers & par mon imprudence.

Comment la réparer ? Le généreux Titus,
Sans ſçavoir votre nom, eſtime vos vertus.
Touché de nos malheurs, il fléchira ſon Pére.

SABINUS.

La mort eſt aujourd'hui le ſeul bien que j'eſpére.
Secondez des déſirs par la gloire inſpirés,
Sauvez-moi des affronts qui me ſont preparés ;
Et ſans m'entretenir d'un eſpoir trop frivole,
Epargnez-moi l'horreur de voir le Capitole,
De ſuivre mes Vainqueurs, les bras chargés de fers,
Et de montrer ma honte aux yeux de l'Univers.
Qu'un poignard....

EPONINE.

Ah, Cruel ! Pour remplir ton envie,
Va, cherche une autre main qui t'arrache la vie.
Crois-tu que je me préte à ce ſanglant deſſein ?
Qu'au lieu de te ſervir, je te perçe le ſein ?
Calme le déſeſpoir, où le malheur te livre.
Que feront tes deux fils, ſi tu ceſſes de vivre ?
Sans eux, voudrois-je encor t'empêcher de périr ?
Je ſçaurois t'animer & t'apprendre à mourir.
D'un poignard, à tes yeux, me frappant la prémiére,
Tu verrois ſi ſans toi je puis voir la lumiére.
Vis donc pour tes Enfans. Que de ſi doux liens
Te conſervent des jours, où j'attache les miens !
Ne prive pas tes fils du ſeul bien qui leur reſte.

SABINUS.

Ma mort moins que ma vie à mes fils eſt funeſte.

Ma honte les rendroit encor plus malheureux ;
Et ma gloire, en mourant, rejaillira ſur eux.
Mais conſervez vos jours ; chériſſez ma mémoire.
Votre amour pour mes fils accroîtra votre gloire.
Adieu. Si le deſtin daigne les protéger,
Madame, inſpirez-leur l'ardeur de me venger.
Un plus long entretien nous trahiroit, peut-être.
Aux Tyrans inconnu, je prétends toûjours l'être.
Qu'incertains de mon ſort, quand je ne ſerai plus,
Juſques dans le tombeau l'on craigne Sabinus.

SCENE VIII.

EPONINE *ſeule.*

LE ſort de ſes Enfans, mes pleurs, rien ne le touche!
L'excès de ſes malheurs rend ſon cœur plus farouche!
Voyons Titus. Hélas! C'eſt mon unique appui.
Ou ſauvons Sabinus, ou mourons avec lui.

Fin du troiſiéme acte.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

VESPASIEN, TITUS, DOMITIEN, GARDES.

VESPASIEN.

DEs Rebelles enfin l'eſpérance eſt détruite,
Les Bataves défaits, Civilis mis en fuite
Font rentrer aujourdhui la Gaule ſous mes Loix.
(*à Titus.*)
Rome doit ſon éclat, mon fils, à vos Exploits.
Dans les climats divers ſuivi de la Victoire,
De l'Orient au Nord vous étendez ſa gloire.
Les Gaulois inquiets, prompts à ſe révolter,
Contre leur Empereur étoient prêts d'éclater.
Pour forcer ces mutins à reſpecter leurs Maîtres,
Prévenons leurs complots, & puniſſons les Traîtres.

Déja votre valeur m'a vengé de Primus.
La terre fume encor du ſang de Marcellus.
Mais quel eſt ce Captif, mon fils, dont le courage
A long-temps aux Romains diſputé l'avantage?
N'eſt-ce point Sabinus que nous livrent les Dieux ?

(*aux Gardes.*)

Je veux l'interroger. Qu'on l'amène en ces lieux.
Du nom de Sabinus mon ame eſt alarmée.
De Civilis, dit-on, ce Traître a joint l'armée :
Des Gaulois factieux il entretient l'eſpoir ;
Et peut les faire encor ſortir de leur devoir.

TITUS.

Je ne connois, Seigneur, le nom, ni la naiſſance
Du Captif, que le ſort a mis en ma puiſſance.
Mais le ſang des Héros ne ſe peut démentir ;
Et ſa rare valeur dit qu'il en doit ſortir.
Mon courage jamais, au milieu des alarmes,
N'a trouvé de péril plus digne de mes armes.
Pour m'aider à ranger ce Guerrier ſous ma loi,
Seigneur, votre fortune a combattu pour moi.
Il garde dans les fers une mâle aſſûrance ;
Et ſa fierté paroît juſques dans ſon ſilence.
Je ne l'ai point preſſé. Loin d'aigrir ſa douleur,
J'ai crû que je devois reſpecter ſon malheur.

DOMITIEN.

Que dites-vous, Seigneur ? Reſpecter un Rebelle,
Dont l'audace barbare & dont la main cruelle

Vouloient nous immoler dans ces lieux ennemis ?
Contre un tel attentat tout doit être permis.
Non, ce n'eſt pas aſſez de ſe couvrir de gloire,
Seigneur, il faut ſçavoir uſer de la victoire ;
Et pour mieux retenir l'Univers ſous nos Loix,
La rigueur eſt utile autant que les exploits.

TITUS.

L'Empereur ne ſuit point ces ſanglantes maximes.
Il donne à ſon pouvoir des bornes légitimes.
Sa facile bonté lui ſoûmet mieux les cœurs
Que ne font des Tyrans l'orgueil & les rigueurs.
Mais voici ce Captif, Seigneur, qu'on vous amène.

SCENE II.

VESPASIEN, TITUS, DOMITIEN, SABINUS, GARDES.

VESPASIEN.

DAngereux Ennemi de la grandeur Romaine,
Quelle fureur t'a mis les armes à la main ?
Suis-je indigne à tes yeux du pouvoir ſouverain ?
Qui peut autoriſer ton audace nouvelle ?
Sous un joug trop péſant la Gaule gémit-elle ?
Goûta-t'elle jamais un plus parfait repos ?
Jules l'aſſujettit. Le bras de ce Héros,

Après dix ans de guerre, enfin fit diſparoître
Vingt Rois ou vingt Tyrans qu'elle avoit pour un Maître.
Ces petits Souverains, ennemis de la paix,
Dans leurs cruels débats ne s'accordoient jamais.
Et leurs diviſions & l'horreur des batailles
D'un Païs déſolé déchiroient les entrailles.
Rome, en les ſoûmettant, changea ce ſort affreux.
Sous un ſeul Empereur les Gaulois ſont heureux;
Et leur félicité pourroit être éternelle;
S'ils n'étoient excités par quelque eſprit rebelle,
Qui d'un tranquille état cherche à les retirer,
En m'ôtant un pouvoir, dont il veut s'emparer.
Certes je plains ſon ſort; ſi ce Peuple indocile
Sous le joug d'un Tyran croit trouver un azile;
Si de Veſpaſien le nom eſt déteſté,
Quand il fait en tout lieu triompher l'équité.

SABINUS.

Non, la Gaule, Seigneur, n'eſt point aſſez injuſte
Pour blâmer des vertus, qui ſont dignes d'Auguſte.
Mais que ne peut enfin ſur un Peuple dompté
L'amour de la Patrie & de la liberté?
Cet eſpoir généreux ne peut jamais s'éteindre;
Et d'un joug étranger la Gaule doit ſe plaindre.
Les Gaulois ſont-ils nés pour ſervir les Romains?
Chaque Peuple prétend choiſir ſes Souverains;
Et croit toûjours ſubir un honteux eſclavage,
Si dans ſon Souverain il ne voit ſon ouvrage.

Mais de ſes Citoyens quand il ſe fait des Rois,
Ce Peuple croit alors n'obéïr qu'à ſes loix.

VESPASIEN.

Eſt-ce toi que la Gaule a choiſi pour ſon Maître?
La farouche fierté qu'ici tu fais paroître,
Tes ſuperbes diſcours font naître ce ſoupçon.
Apprens-moi ton Païs, dis-moi quel eſt ton nom?

SABINUS.

Tu ne le ſçauras point; & malgré ma diſgrace;
Céſar, ne prétends pas que je te ſatisfaſſe.
Mais juge à ma fierté, qui brave les revers,
Quel ennemi le ſort fait tomber dans tes fers.
Mon courage du moins te fait aſſez connoître
Que, ſi je ne ſuis Roi, je mérite de l'être.
Des cœurs comme le mien ne peuvent ſe trahir;
Et ce n'eſt qu'aux Dieux ſeuls qu'ils ſçavent obéïr.

VESPASIEN.

A l'ordre des Dieux ſeuls ſi tu veux t'en remettre,
Il te dit qu'il faut vaincre, où ſçavoir ſe ſoûmettre.
T'ont-ils mis ſous mes loix afin de me braver?
Obéïs : ton reſpect pourra ſeul te ſauver.
Tandis qu'il en eſt temps, écarte la tempête.
Je cherche Sabinus : J'ai mis à prix ſa tête.
Ce rebelle Gaulois s'oſe égaler à moi.
Ton ſilence orgüeilleux fait penſer que c'eſt toi.
Hâte-toi d'éclaircir un ſoupçon légitime;
Où ta teſte pour lui va ſervir de victime.

SABINUS.

Je connois le Guerrier qui cause ta terreur.
Oui, tant qu'il vit, tu dois redouter sa valeur.
Sorti du grand César, c'est sa vivante image.
S'il n'en a le bonheur, il en a le courage.
Sans le sort ennemi, qui borna ses Exploits,
Sa Patrie étoit libre, & rentroit dans ses droits.
A tous ses Citoyens sa disgrace est commune;
Et l'espoir des Gaulois tombe avec sa fortune.
Je dis plus. S'il est mort, l'Univers est soûmis.
Sabinus t'eût cherché par tout des ennemis.
C'est tout ce que je sçai du sort de ce grand Homme,
Digne de ses ayeux, digne ennemi de Rome.
De l'horreur des tourmens ne crois pas m'étonner.
Je ne crains point la mort; & tu peux l'ordonner.

VESPASIEN.

Je le puis, je le doi. Je te ferai justice.

TITUS.

Quoi! Vous pourriez, Seigneur, ordonner son supplice?
Opposez la clémence à la témérité,
Dédaignez de punir une vaine fierté.
Retenu dans les fers, en quoi nous peut-il nuire?
Son bras est désarmé: cela nous doit suffire.
Donnez de vos bontés, cet éxemple récent;
Et ne vous vengez pas d'un courroux impuissant.

VESPASIEN.

Rens grace à ton Vainqueur, qui retient ma colére.
Sans lui, je punirois un orgueil téméraire;

Mais je ſuſpens encor l'Arrêt de ton trépas.
Qu'on l'ôte de mes yeux. Gardes, ſuivez ſes pas.

SCENE III.

VESPASIEN, TITUS, DOMITIEN, GARDES.

DOMITIEN.

Eh, quoi! Vous différez, Seigneur, votre vengeance!
Peut-on trop tôt punir une telle arrogance?
Vous devez un éxemple aux Peuples révoltés.
Aſſurés du pardon, ils bravent vos bontés.
Un trop doux traitement les enhardit au crime;
Et vous en deviendrez peut-être la victime.
Jules n'eût pas péri, s'il n'avoit pardonné.
Contre tous les bienfaits un Rebelle obſtiné
A ſouvent ranimé ſon dépit & ſa rage.
Aux cœurs fiers le pardon fait un nouvel outrage.

TITUS.

A de tels ſentimens pourriez-vous déférer?
Cette lâche frayeur, qu'on vous veut inſpirer,
Eſt indigne de vous. La vertu qui vous guide,
Seigneur, doit mépriſer un avis trop timide.
De nos fiers Ennemis vengeons nous en Romains.
Quand leur fer nous menace, & brille dans leurs mains,

Tout eſt permis alors : mais après la victoire
Leur ſang par nous verſé terniroit notre gloire.

DOMITIEN.

Solyme cependant, ſoûmiſe à ſon vainqueur,
De vos ordres ſanglans éprouva la rigueur.

TITUS.

Contre un Peuple maudit, l'objet de ſa colére,
Titus éxécuta d'un Dieu l'arrêt ſévére.
Oui, le Ciel m'eſt témoin de ſes ordres ſacrés,
Les Hébreux à mon bras par lui furent livrés.
C'eſt lui qui m'ordonna d'enſevelir ſous l'herbe
Les Tours & les Palais d'une Ville ſuperbe.
J'accomplis à regret la vengeance des Cieux.
Sans rappeller ici cet éxemple odieux,
Des vertus la clémence eſt la plus ſalutaire.
Maître de l'Univers, vous en êtes le pére.
Cette noble vertu, rehauſſant votre éclat,
D'Antiochus, Seigneur, vous a conquis l'Etat;
Et le Pardon offert à ce rebelle Prince,
Déſarma ſes Enfans, & ſoûmit ſa Province.
Auguſte n'eut la Paix que quand il pardonna.
Aucun n'attenta plus ſur lui depuis Cinna.
Des Traîtres ſa douceur déſarma l'inſolence;
Et ſon humanité fit plus que ſa vengeance.

VESPASIEN.

Mon eſprit en ſuſpens balance vos raiſons,
Princes. Je veux encor éclaircir mes ſoupçons.

Si je tiens Sabinus, je l'envoïe au ſupplice ;
Au repos de l'Etat je doi ce ſacrifice.
Pour la ſeconde fois contre moi révolté,
Ce Phantôme orgueilleux ſort de l'obſcurité.
Aidez-moi cependant à percer ce myſtére.
Que des Gaulois captifs le rapport nous éclaire ;
Princes. Je vais tâcher, l'offrant à leurs regards,
De punir ſeulement le Rival des Céſars.

SCENE IV.

TITUS *ſeul.*

LE voile qui le cache enfin va diſparoître ;
Et celle que j'attends me le fera connoître.
Elle a vû ce Captif. Après leur entretien,
Je vais ſans doute apprendre & ſon ſort & le mien.
Dieux ! Je la voi paroître ; & mon cœur, plein d'allarmes,
Toûjours à la revoir trouve de nouveaux charmes.

SCENE V.

TITUS, EPONINE.

TITUS.

EH bien, vous avez vû l'intrépide Guerrier,
Que le ſort en ce jour a fait mon priſonnier?
Vous intéreſſez-vous, Madame, à ſa fortune?

EPONINE.

Oui, Seigneur, ſa diſgrace avec lui m'eſt commune.
L'amitié nous unit par les plus forts liens.
Je reſſens ſes malheurs; & ſes maux ſont les miens.

TITUS.

Apprenez-moi ſon nom: cet Imprudent s'obſtine
A le vouloir cacher, & court à ſa ruine:
Apprenez-moi le vôtre; & ne balancez plus,
Madame, à confier vos deſtins à Titus.

EPONINE.

Diſpenſez-moi, Seigneur, d'en dire davantage;
Et qu'il ſuffiſe enfin à votre grand courage
De conſerver des jours où j'attache mon ſort,
Et qu'on ne peut trancher, ſans me donner la mort.

TITUS.

On croit de Sabinus voir en lui l'arrogance.
S'il ſe tait, le trépas punira ſon ſilence.

Contre ſon déſeſpoir qui s'obſtine à périr,
Madame, au nom des Dieux, daignez le ſecourir.
Pourquoi vous défier d'un cœur qui vous adore?
Senſible à vos malheurs, faut-il qu'il les ignore?
Et lorſque mes bienfaits ſur tous ſont répandus,
Craignez-vous de devoir cette grace à Titus?
Ne pourrai-je arracher ce ſécret de votre ame?

EPONINE.

Ah! C'eſt cette pitié, Seigneur, que je réclame,
Cette bonté, qu'en vous adore l'Univers,
Qui de vos Ennemis briſa ſouvent les fers,
Qui dans ce haut dégré de puiſſance & de gloire
Attendrit votre cœur au ſein de la Victoire,
Et vous fait partager avec les Immortels
L'Encens que les Humains brûlent ſur leurs autels.
Voilà le ſeul eſpoir aujourd'hui qui me reſte.
Mais, en vous dévoilant ce myſtére funeſte,
Promettez-moi, Seigneur, de ne point révéler....

TITUS.

J'en atteſte les Dieux; & vous pouvez parler.

EPONINE.

Non; ce fatal ſécret ne peut encor paroître,
Si l'amour, que dans vous malgré moi j'ai fait naître,
De votre ame, Seigneur, n'eſt banni pour jamais.
Ce Triomphe mettra le comble à vos bienfaits.

TITUS.

Que me demandez-vous? Et quel ordre terrible!
Vous portez à mon cœur le coup le plus ſenſible.

Moi, ne vous plus aimer! Eh! le puis-je, grands Dieux?
Ce feu, que dans mon ame ont allumé vos yeux,
A ce cruel effort pourra-t'il ſe contraindre?
Quand vous me haïriez, je ne pourrois l'éteindre.
Ma flâme juſques-là ne ſçauroit ſe trahir;
Et je fais un ſerment de vous déſobéïr.
Ordonnez-moi plûtôt, Madame, que j'expire.

EPONINE.

Quoi! Titus ſur lui-même a-t'il ſi peu d'empire?
Je vais donc déſormais, ſans amis, ſans ſupport,
Pour finir mes malheurs, n'implorer que la mort.
J'avois mis en Titus toute mon eſpérance.
J'ai crû que ſon grand cœur égaloit ſa puiſſance.
L'Univers retentit du bruit de ſes vertus.
Mais pour moi ce Héros ceſſe d'être Titus.
A mes cris, à mes pleurs, l'amour le rend rebelle.
Fatal Amour! C'eſt toi, c'eſt ta flâme cruelle
Qui me fait de la vie un tiſſu de malheurs.

TITUS.

Eh, quoi! C'eſt donc l'amour qui fait couler vos pleurs,
Madame? Ce Tyran cauſe auſſi votre peine;
Et mon Captif enfin à ſon tour vous enchaîne?
Ah! Que je porte envie à cet heureux Vainqueur!
Oui, ſa gloire en ce jour ſurpaſſe ſon malheur;
Et je ne conçoi point de victoire plus belle
Que régner ſur un cœur ſi tendre & ſi fidèle.
Ne craignez rien pourtant de mon tranſport jaloux.
Mes vœux les plus ardens, c'eſt d'être aimé de vous.

Mais, ſans me prévaloir de mon pouvoir ſuprême,
Je ne veux devoir rien qu'à ma tendreſſe extrême ;
Et s'il eſt préféré, dans ce moment fatal,
Je ne m'abaiſſe point à punir un Rival.

EPONINE.

Du généreux Titus la bonté me raſſure.
D'en douter plus long-temps je lui ferois injure.
Apprenez le ſujet de mes vives douleurs,
Seigneur. C'eſt un Epoux qui fait couler mes pleurs ;
Mais un Epoux qui m'aime, un Epoux que j'adore.

TITUS.

Dieux ! Pourquoi me cacher le ſoin qui vous dévore ?
Epris de vos attraits, aurois-je dû prévoir
Que ce jour verroit naître, & tomber mon eſpoir ?
Je ne croïois brûler que d'un feu légitime.
Quel remords pour un cœur, qui fuit l'ombre du crime,
D'avoir porté vers vous ſes vœux & ſes ſoûpirs,
D'avoir imprudemment aigri vos déplaiſirs,
Et d'avoir alarmé votre ame vertueuſe
Des injuſtes tranſports de ſa flâme amoureuſe !
Madame, ç'en eſt fait. Il les faut étouffer.
Si je les ai ſentis, je ſçais en triompher.
L'Amour les fit parler ; le devoir les fait taire.
Mais il ne peut m'ôter une eſtime ſincére,
Une tendre amitié ſenſible à vos malheurs.
Sur vous, ſur votre Epoux, j'épandrai mes faveurs.
Il ſent déja l'effet de mon ſecours propice.
Sans moi Veſpaſien l'envoïoit au ſupplice.

Son

Son arrêt prononcé . . . .

EPONINE.

Vous ne connoiſſez pas
Quel Héros vos bontés arrachent au trépas.
J'eſpére toutefois qu'un cœur ſi magnanime
Ne démentira point cette vertu ſublime.
Seigneur, cet Ennemi qu'a proſcrit l'Empereur,
Ce ſuperbe Gaulois dont il craint la fureur,
Ce Sabinus enfin, l'objet de tant de haine....

TITUS.

Hé bien ?

EPONINE.

C'eſt lui, Seigneur, qui porte votre chaîne.

TITUS.

Sabinus! Le plus grand de tous nos ennemis!

EPONINE.

Hélas!

TITUS.

Ne craignez rien, Madame : j'ai promis.
Je n'abuſerai point de cette confidence.
Titus pour vous ſervir ſe condamne au ſilence;
Et de Veſpaſien modérant le courroux,
Il eſpére dans peu vous rendre votre Epoux.
Mais tâchez d'adoucir ſa fierté qui s'oublie.
Devant Veſpaſien enfin qu'il s'humilie.
J'eſtime ſa valeur : mais trop d'orgueil s'y joint.

EPONINE.

Ah! Mon Epoux eſt mort! il ne fléchira point.

Les Dieux, ſur Sabinus vous donnent l'avantage :
Mais ne prétendez pas ſurmonter ſon courage.
Contentez-vous, Seigneur, de mes gémiſſemens.
Qu'ils vous parlent pour lui, pour moi, pour mes Enfans.
Domitien paroît ; & je fuis ſa préſence.
Hélas ! Défendez-moi contre ſa violence :
Eponine allarmée en craint l'affreux retour.
Sans avoir vos vertus, il a tout votre amour.

SCENE VI.

TITUS, DOMITIEN, PARIS.

DOMITIEN.

VEſpaſien, Seigneur, près de lui vous rappelle,
Civilis en ce jour, à nos loix moins rebelle,
Demande une entrevûë, & recherche la paix.
Mais, Seigneur, ma préſence a troublé vos ſecrets.
Mon abord imprévû fait fuir cette Inconnuë,
Par qui des Conjurés la haine prévenuë
Nous a fait éviter un complot furieux.
J'ignore quel ſujet l'éloigne de mes yeux.
Lorſque j'ai comme vous des graces à lui rendre,
Une fuite ſi prompte a lieu de me ſurprendre.
Vous êtes ſeul heureux ; & d'un objet ſi doux
Les plus tendres regards ne tombent que ſur vous.

TITUS.

Si nous pouvions l'aimer, ſans ternir notre gloire,
L'Amour au plus heureux donneroit la victoire.
Mais calmez le tranſport où vous vous égarez.
Connoiſſez-vous l'objet pour qui vous ſoûpirez?
Sous les loix de l'Hymen un nœud ſacré l'engage.
Loin de l'importuner d'un criminel hommage,
Reſpectons ſa vertu, ſoyons ſes Protecteurs,
Et ſur elle à lenvi répandons nos faveurs.
Notre gloire dépend de notre intelligence.
Loin de la condamner, ſurpaſſez ma clémence.
Ne nous contentons pas de vaincre les Humains;
Faiſons aimer les loix & le joug des Romains.

SCENE VII.

DOMITIEN, PARIS.

DOMITIEN.

J'Ecoutois ſes leçons avec impatience.
Que celle qui me fuit éprouve ma vengeance.
Domitien en vain en ſera-t'-il épris,
Comme un Amant vulgaire en bute à des mépris?
J'ai déclaré mes feux: ſa fierté les dédaigne.
Si je n'en ſuis aimé, du moins qu'elle me craigne.

Faiſons couler ſes pleurs, immolons ſon Epoux.
Tu m'as appris ſur qui doivent tomber mes coups.
Ce Captif eſt l'objet du trouble qui l'agite ?

PARIS.

Oui, Seigneur, avec lui je l'ai vûë interdite.
Titus leur permettoit un ſecret entretien.

DOMITIEN.

La faveur de Titus eſt un foible ſoûtien,
Qui ne fait qu'exciter les traits de ma colére.
Perdons un Ennemi que protège mon frére.
Ce farouche Guerrier, gagné par ſes bienfaits,
Pourroit ſans doute un jour traverſer mes projets:
Il vengeroit Titus ; & je crains ſon courage.
En le faiſant périr, prévenons cet outrage.
Pour conclurre un traité, Titus va s'éloigner,
Saiſiſſons ce moment ; & ſans rien épargner,
Que ce ſoit Sabinus, ou qu'il ſoit ſon complice,
Faiſons par l'Empereur ordonner ſon ſupplice.
Cependant mes ſoupçons ne ſont pas ſatisfaits.
Va, retourne à l'inſtant viſiter ce Palais,
Que détruiſit jadis la fureur d'un Rebelle.
Si l'on ne m'a point fait un rapport infidèle,
Sabinus a caché ſa famille en ces lieux.
Perce l'obſcurité qui la voile à nos yeux.
Que d'un Traître du moins la famille éplorée
A toute ma vengeance aujourd'hui ſoit livrée.

Fin du quatriéme acte.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

VESPASIEN, DOMITIEN, GARDES.

DOMITIEN.

ENfin, de Sabinus on a trouvé les fils.
Cachés près de ses bords sous de vastes débris,
Avec un Affranchi dans des antres funèbres
Ils vivoient retirés au milieu des ténèbres.
Avec peine, suivant un sentier écarté,
L'on a de leur séjour percé l'obscurité.
Ces Enfans sont encor dans l'âge le plus tendre:
Mais de cet Affranchi vous pourrez tout apprendre.
Vainement il affecte un silence orgueilleu
Menacez-le, Seigneur, d'un tourment rigoureux.
Rarement jusqu'au bout un Esclave est fidèle.
La crainte des tourmens détruira ce faux zèle;

Et ſi juſqu'à préſent les Gaulois ſe ſont tûs,
Il nous décélera le ſort de Sabinus.
Confrontez aux Enfans ce Priſonnier farouche,
Il ſuffira d'un mot échapé de ſa bouche,
D'un ſoûpir, que le cœur ne ſçaura retenir,
Pour vous montrer celui que vous devez punir.

VESPASIEN.

Je devrois châtier ſon inſolente audace :
Mais pour ce Priſonnier Titus demande grace.

DOMITIEN.

Dans le doute, Seigneur, c'eſt trop vous expoſer.

VESPASIEN.

A ce fils généreux puis-je rien refuſer ?
C'eſt le plus ferme appui de mes Loix, de mon Trône,
Je dois à ſa valeur l'éclat qui m'environne ;
Et j'aurois à rougir de ma ſévérité,
Si Titus me paſſoit en généroſité.
Mon cœur avec le ſien eſt trop d'intelligence,
Et veut ſur l'Univers régner par la clémence.

DOMITIEN.

Titus ne connoît pas ce perfide Guerrier,
Pour qui ſon imprudence oſe vous ſupplier ;
Et ſi pour Sabinus on peut le reconnoître,
Rien ne doit empêcher de condamner un Traître.
Quoi ! Vous laiſſeriez vivre un ſujet factieux,
Uſurpateur d'un nom que vous tenez des Dieux,

Dont plusieurs légions ont été les victimes,
Et qui rend les Gaulois complices de ses crimes?
Jamais à votre Empire ils ne seront unis,
Tant que de tels forfaits resteront impunis;
Et cet Audacieux, par de sourdes intrigues,
Sçaura renouveller de criminelles ligues.

VESPASIEN *aux Gardes.*

Gardes, que ce Captif reparoisse à mes yeux;
Et qu'un instant après on amène en ces lieux
L'Esclave & les Enfans d'un Rival téméraire.

(*Les Gardes s'en vont.*)

Ciel! Fais qu'en ce moment la vérité m'éclaire.
Jugé digne par toi de commander aux Rois,
Affermis mon pouvoir, fais respecter mes loix;
De Sabinus toi-même ordonne le supplice,
Et par ma bouche enfin fais parler ta justice.

DOMITIEN.

Il vient.

SCENE II.

VESPASIEN, DOMITIEN, SABINUS, GARDES.

VESPASIEN.

Je vais enfin connoître Sabinus.
Tu fais pour le cacher des efforts ſuperflus.
On ſçait que dans mon camp ce Perfide reſpire.
Voici l'inſtant fatal où je dois m'en inſtruire.
Préviens-le. Devant moi dépoüile ta fierté,
Et mérite un pardon que t'offre ma bonté.

SABINUS.

Va, ne préſume pas que ma fierté fléchiſſe ;
Ami de Sabinus, que mon cœur le trahiſſe.
Punis-moi, ſi tu veux, d'un ſupplice nouveau,
Ma gloire me ſuivra juſques dans le tombeau.
Je me fais de ton trouble une image charmante
Que du grand Sabinus le nom ſeul t'épouvante ;
Et ton ſort me paroît moins noble que le ſien,
Puiſqu'il peut faire encor trembler Veſpaſien.

VESPASIEN.

J'ai pitié de te voir irriter ma Juſtice.
Il eſt tems de confondre un indigne artifice.

Gardes, faites entrer les fils de Sabinus.

SCENE III.

VESPASIEN, DOMITIEN, SABINUS, SINORIX, *les deux Enfans de* SABINUS, GARDES.

SABINUS.

(*à part.*)
JUstes Dieux!

VESPASIEN.

Ces Enfans te ſont-ils inconnus?

SABINUS.

Non; je les reconnois. De leur généreux pére
Dans de ſi nobles traits je lis le caractére.
Le pur ſang des Héros brille dès le berceau.
(*à ſes enfans.*)
Déplorables Enfans, dignes d'un ſort plus beau!
Que je plains vos malheurs! La fortune barbare,
D'un pére infortuné pour jamais vous ſépare.
Guidés par ſa valeur, & formés par ſes mains,
Il vous auroit inſtruits à vaincre les Romains.

VESPASIEN.

(*à Sinorix.*)
Et toi, dans ce Captif, méconnois-tu ton Maître?

SINORIX.

Hélas! Seigneur, comment puis-je le reconnoître?

Dans le champ de la gloire il a fini ſon ſort.
Je ſçais qu'à l'eſclavage il préféroit la mort.

VESPASIEN.

Dépoüille l'artifice : Il n'eſt plus tems de feindre :
Parle, ou d'affreux tourmens ſçauront bien t'y contraindre.

SINORIX.

Ma vie eſt en vos mains : vous pouvez me l'ôter.
Le trépas eſt un bien que je dois ſouhaiter.
Je n'ai que trop vêcu depuis l'heure fatale
Que le grand Sabinus voit la rive infernale.
Pour ſes fils malheureux je conſervois mes jours.
Vous les privez, grands Dieux! de mon foible ſecours.

VESPASIEN.

(*à Sinorix.*)
A travers tes diſcours, je voi tes impoſtures.
(*à ſes Gardes.*)
Que ce Perfide expire au milieu des tortures ;
Et que de Sabinus, qui ſe cache à mes yeux,
On immole avec lui les Enfans odieux.

SABINUS.

(*bas.*) (*haut.*)
Quel coup de foudre! O Ciel! Veſpaſien, arrête.
Epargne ces Enfans, & prens plutôt ma tête.
Sabinus me fut cher. J'euſſe péri pour lui.
Tout mon ſang pour ſes fils veut couler aujourd'hui.

VESPASIEN.

Non; je n'en veux qu'au ſang d'un Rival qui m'outrage.
(*aux Gardes.*)
Gardes, obéïſſez, ſans tarder davantage.

SABINUS.

Hé bien, ne cherche plus ce Rival redouté:
Tu le vois. Satisfais toute ta cruauté.
Le Deſtin ennemi m'expoſe à ta furie.
Je ne m'abaiſſe point à demander la vie.
Je cherche ta vengeance & non pas ta pitié;
Et le ſang dont je ſors n'a jamais ſupplié.
Cependant du Deſtin la cruelle injuſtice,
O mes fils! Avec moi vous entraîne au ſupplice.
A l'acier des Bourreaux faut-il vous voir livrer,
Et ſouffrir mille morts avant que d'expirer?
(*à Veſpaſien.*)
Eſt-ce ainſi que tu ſçais uſer de la victoire?

VESPASIEN.

Je fais ce que demande & l'Etat & ma gloire.

SABINUS.

Fai plus: épargne-les ces Enfans malheureux.
Si je brave la mort, je t'implore pour eux;
Et juſqu'ici mon cœur inſenſible à la crainte
Pour des gages ſi chers en éprouve l'atteinte.

VESPASIEN.

Va, loin de m'attendrir, j'aime à voir ton effroi.
Mais tremble en cet inſtant pour tes fils & pour toi.

SABINUS.

Tyran, quand pour mes fils en vain je te ſupplie,
Je ſens juſqu'à quel point leur malheur m'humilie;
Et ſi l'amour me force à de tels ſentimens,
Mon courage frémit de ces abaiſſemens.
Je ſçais trop qui je ſuis, & qui t'a donné l'être:
Mais, Tyran, tes rigueurs me le font mieux connoître.

VESPASIEN.

Ah! c'eſt trop écouter tes inſolens diſcours.
Qu'un juſte châtiment en termine le cours:
Qu'on lui donne la mort, Gardes, qu'on le ſaiſiſſe,
Et qu'au milieu du camp ce Perfide périſſe.

SCENE IV.

VESPASIEN, DOMITIEN, SABINUS, EPONINE, ELISE, SINORIX, *les deux Enfans de* SABINUS, GARDES.

EPONINE.

O Malheureux Epoux! Où conduit-on vos pas?

SABINUS.

Adieu, Madame, adieu, je vais mourir.

EPONINE.

Hélas!

SCENE V.

VESPASIEN, EPONINE, ELISE; SINORIX, *les deux Enfans de* SABINUS, GARDES.

EPONINE *se jettant aux pieds de l'Empereur.*

Prens pitié de mes fils & de leur innocence,
César. Dans un tombeau tous deux prirent naissance.
Ils n'ouvrirent les yeux dans ce lieu plein d'effroi
Que pour voir leur malheur, & pleurer avec moi.
Mais, hélas! Aujourd'huy tu combles leur misére.
Ils sortent du tombeau pour voir périr leur pére.
Leur mére vient encor s'offrir à ton courroux.
Ou donne-moi la mort, ou rends-moi mon Epoux.
Mais je supplie en vain. O mortelles alarmes!
Sans en être touché, César, tu vois mes larmes!
O Titus! L'innocence a perdu ton appui.
Rejoignons Sabinus, & mourons avec lui.

SCENE VI.

VESPASIEN, TITUS, EPONINE, ELISE, SINORIX, *les deux Enfans de* SABINUS, GARDES.

TITUS.

Ah, Seigneur! ſe peut-il que, ſourd à ma priére,
Votre ordre à mon Captif raviſſe la lumiére,
Aux Bataves ſoûmis quand je dicte vos loix?
Quoi! Son Epouſe en vain fait entendre ſa voix!
A ſes cris, à ſes pleurs ſerez-vous infléxible,
Vous, que les Malheureux trouvent toûjours ſenſible,
Si facile à fléchir, ſi lent à condamner,
Vous, qui m'avez appris à vaincre, à pardonner?
Vos vertus que j'imite, ont fait toute ma gloire.
Laiſſez-moi ſans remords joüir de ma victoire.
Aux vertus d'Eponine accordez ſon Epoux.
Faut-il que votre fils embraſſe vos genoux?....

VESPASIEN.

Hé bien, à Sabinus Veſpaſien pardonne.
(*aux Gardes.*)
Gardes, portez au camp l'ordre que je vous donne.
(*Un Garde ſort.*)
J'immolois à l'Etat un Rival furieux.
Il mérite la mort: j'en atteſte les Dieux:
Mais, Madame, vos pleurs & ma reconnoiſſance
Peuvent plus ſur mon cœur qu'une juſte vengeance.

EPONINE.

(*à Vespasien.*)

Seigneur...... Il n'est plus tems. J'avois prévû son sort.
J'apperçois Albéric. Ah! Mon Epoux est mort!

SCENE VII. & derniére.

VESPASIEN, TITUS, EPONINE, ELISE, SINORIX, ALBERIC, *les deux Enfans de* SABINUS, GARDES.

ALBERIC.

Oui, Madame; & je viens à regret vous l'apprendre.

EPONINE.

Hélas!

TITUS.

Dieux! Il est mort, quand je cours le défendre!
Guerrier infortuné!

VESPASIEN.

Je suis trop obéi.
Trop prompts à me servir, les cruels m'ont trahi.

ALBERIC.

Ce Héros, en tout lieu suivi de son courage,
A contemplé la mort sans changer de visage,
Sans se plaindre du sort, sans accuser les Dieux.
» Je ne me repens point d'un projet glorieux,
» Dit-il. Que les Gaulois conservent la mémoire
» D'un Guerrier, qui vouloit en relever la gloire.
» Si je n'ai pas vaincu, du moins je l'ai tenté.
» Je meurs pour ma Patrie & pour sa liberté.

Domitien, qu'irrite un diſcours magnanime,
Fait périr à l'inſtant cette illuſtre victime.
D'un ſpectacle cruel ſon cœur s'eſt aſſouvi.
Le ſang de Sabinus a rejailli ſur lui.

EPONINE.

C'en eſt trop, Dieux cruels! Vous comblez mes alarmes.
C'eſt trop vous implorer, c'eſt trop verſer de larmes.
N'on, je n'ai plus recours qu'à mon ſeul déſeſpoir.
J'ai trahi Sabinus: Je connois mon devoir.

(*Elle ſe frappe.*)

TITUS.

O malheur imprévû! Funeſte deſtinée!
Quel affreux déſeſpoir, Epouſe infortunée!
Vous ravit à vos fils, aux bienfaits de Titus?

EPONINE.

Ceſſez, Seigneur, ceſſez des regrets ſuperflus.
Lorſque vous me tendiez une main ſecourable,
Un cruel m'a ravi ce ſecours favorable.
En perdant Sabinus, il m'a donné la mort.
Il réſerve à mes fils, ſans doute, un pareil ſort.
Hélas! A ſes fureurs qui pourra les ſouſtraire?
Protégez-les, Seigneur, tenez-leur lieu de pére.
Cet eſpoir, en mourant, flatte encor mon ennui.
O mes fils! Je vous laiſſe un Héros pour appui.

TITUS.

Se peut-il qu'à mes yeux l'innocence périſſe?
Ciel! Eſt-il pour Titus un plus cruel ſupplice?

FIN.

ABEN-SAID,
EMPEREUR
DES MOGOLS,
TRAGEDIE.

Par Monsieur l'Abbé LE BLANC.



A PARIS,
Chez PRAULT Fils, Quay de Conty, vis-à-vis la descente du Pont Neuf, à la Charité.

M. DCC. XXXVI.
Avec Approbation & Privilege du Roy.



A

SON ALTESSE SERENISSIME

MONSEIGNEUR

LE COMTE

DE CLERMONT,

PRINCE DU SANG.

ONSEIGNEUR,

Voici un nouvel hommage que je rends à VOTRE ALTESSE SERENISSIME;

& c'eſt ce que le ſuccès d'Aben - Saïd pouvoit me procurer de plus flateur : heureux ſi à ces foibles marques de ma reconnoiſſance, j'en pouvois ajoûter de plus éclatantes de mon zéle! Mais je ne le ſens que trop, MONSEIGNEUR, *les Héros de notre imagination ſont encore bien loin du vrai & du parfait Héroïſme. Et quel modele ne nous en offrez-vous pas, vous,* MONSEIGNEUR, *en qui des raiſons pour tout autre indiſpenſables, n'ont pû capiver la valeur, vous qui par un exemple à jamais mémorable, aprenez à l'Univers que le plus grand & le plus ſacré de tous les devoirs eſt de ſervir ſon Roy & ſa Patrie; vous enfin, en qui la France charmée, croit voir revivre l'un de ſes plus grands Héros.*

Pour moy, MONSEIGNEUR, *la gloire qui me flatteroit plus que toute celle qu'on peut acquérir au Théâtre, ce ſeroit*

de célébrer des vertus ſi aignes du ſang dont vous ſortez : mais je l'avouë à regret, tout mon zéle pour Vous, pour ma Nation, pour mon Roy, ne pourroit y ſuffire. Je ſuis avec le plus profond reſpect,

MONSEIGNEUR,

DE VOTRE ALTESSE SERENISSIME

Le très-humble & très-obéïſſant
Serviteur, LE BLANC.

PRÉFACE.

LE ſujet de cette Tragédie eſt tiré de la Bibliotheque Orientale de M^r d'Herbelot à l'article d'Abou-Saïd ; j'ai pris la liberté de changer un peu ce nom ainſi que quelques autres dans ma Piéce, & j'ai cru devoir ce ménagement à la délicateſſe de nos oreilles françoiſes.

Il n'en eſt pas de même à l'égard des principaux points ſur leſquels ma Tragédie eſt fondée, je les ai conſervés tels que je les ai trouvés dans l'Hiſtoire. L'amour de Sémire pour ſon Epoux ; la paſſion du Sultan pour cette jeune Princeſſe ; la Loi qui ordonne à tout Sujet de repudier ſa femme lorſqu'il plaît au Sultan de l'épouſer ; la fermeté généreuſe de l'Emir à s'oppoſer à l'éxécution d'une Loy ſi injuſte ; tous ces faits ſont véritables.

C'eſt dans la même ſource que j'ai puiſé ce que je dis des vaſtes conquêtes de Genghiſcan & de ſes Succeſſeurs, du fameux Empire des Califes, du dégré de grandeur & de puiſſance où étoient parvenus ces Souverains de la Religion Muſulmane, de leur décadence enfin, & de leur chûte. L'Ou-

vrage de M[r] d'Herbelot eſt ſi célébre, que je crois qu'il me ſuffit d'y renvoyer le Lecteur, pour s'éclaircir ſur tous ces faits.

A l'égard de la Parodie & des Critiques qu'on a déja faites de ma Piéce, je n'abuſerai pas du privilege des Préfaces pour y répondre : c'eſt au Public à en juger ; ſi elle a eu le bonheur de plaire, j'en attribüe le ſuccès au choix du Sujet ; & c'eſt une erreur de croire que tous ceux qui ſont propres au Théâtre, nous ont été enlevés par les grands Maîtres qui nous ont précédés. Quand l'Hiſtoire Grecque & Latine n'en ſeroient pas encore remplies ; quand il ſeroit, en effet, difficile de traiter des ſujets tirés de l'Hiſtoire moderne, & ſur-tout de la nôtre ; voici, j'oſe le dire, un nouveau tréſor où peuvent puiſer ceux qui travaillent pour le Théâtre. L'Hiſtoire Orientale offre à chaque page des faits dignes de la majeſté du Cothurne : Et quel ſuccès n'en doivent pas attendre ceux qui courent cette brillante carriére, lorſqu'avec tout le génie & les talens que demande la Tragédie, ils ſçauront encore, par l'heureux choix des Sujets, lui donner les graces de la nouveauté ?

ACTEURS.

ABEN-SAID, Empereur des Mogols.

TIMOUR, Emir, ou Généraliſſime des Troupes de l'Empereur.

ROXANE, ſœur de l'Empereur, & femme de l'Emir.

SE'MIRE, fille de l'Emir.

HASSAN, Prince Mogol, Epoux de Sémire.

ILCAN, Premier Prince de l'Empire.

NASSER, l'un des Viſirs ou Miniſtres d'Etat.

OROSMIN, Chef de la Garde de l'Empereur.

GARDES.

SOLDATS,

La Scéne eſt à Tauris, Ville de Perſe, alors ſous la domination des Tartares-Mogols, dans le Palais de l'Empereur.



ABEN-SAID,

TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ILCAN NASSER.

ILCAN.



EMEURONS en ce lieu. Le Sultan doit s'y rendre.
C'en est donc fait, Nasser, l'Emir n'a plus de Gendre;

NASSER.

Non, Prince; je commence enfin à me venger,
Et le sort de l'Emir va peut être changer :
Le Barbare qu'il est a fait périr mon Pere,

Et ſur moi s'il n'a pas étendu ſa colére,
Sans doute, il s'eſt flatté qu'en me laiſſant ſon rang;
D'un Pere infortuné, je lui vendrois le ſang;
Mais je ne prétens plus déſormais me contraindre,
Il eſt tems....

ILCAN.

Non, Viſir; continuons de feindre.
Ce qui vient d'arriver lui prépare un écueil
Où nous verrons bien-tôt échoüer ſon orgueil.
Cependant inſtrui-moi par quelle main hardie
Le Rival du Sultan vient de perdre la vie,
Mon cœur impatient brûle d'être éclairci,
Profitons de l'inſtant que l'on nous laiſſe ici.

NASSER.

Nous avions traverſé les fertiles campagnes
Qui ſéparent Tauris de ces hautes montagnes;
Séjour délicieux, où nos heureux Sultans
Même au ſein de l'Eté retrouvent le Printems:
Là moins Epoux qu'Amant, dans les bras de Sémire,
Haſſan de l'amour ſeul reconnoiſſoit l'empire,
Et croïant ſon bonheur aſſuré dans ce port,
Commençoit à joüir des douceurs de ſon ſort:
J'arrive. Et du Sultan montrant l'ordre ſuprême,
Je demande Sémire au nom du Sultan même;
Mon abord ſeul du Prince excite la fureur.
Il refuſe Sémire. Il brave l'Empereur.

Je lui remontre envain qu'une loi ſolemnelle
Abolit tous les droits qu'il veut garder ſur elle ;
Qu'à ſon lit le Sultan daignant l'aſſocier,
Haſſan doit obéïr & la répudier.
Rien ne peut le porter à ce juſte divorce,
Ni crainte, ni raiſon. J'ai recours à la force ;
Lui ſeul il nous fait tête, & l'éfort de ſon bras
Fait tomber à mes pieds mes plus braves Soldats.
L'amour, le déſéſpoir animant ſon courage,
Il ſignale ſur nous ſa fureur & ſa rage ;
Mais d'un coup que ma main lui porte dans le flanc,
Il tombe enfin ſans vie & baigné dans ſon ſang.
Au plus vif déſeſpoir Sémire abandonnée,
Veut de ce cher Epoux ſuivre la deſtinée :
J'ordonne qu'on l'enléve, & ſourd à tous ſes cris,
Je pars en diligence & l'emméne à Tauris.

ILCAN.

Souffre que dans ton ſein je dépoſe ma joïe ;
Au trône cette mort va m'ouvrir une voïe ;
Dans l'eſprit de l'Emir elle perd l'Empereur.
Tu le vois. Tout ſuccéde au gré de ma fureur.
Ce Miniſtre avoit ſeul l'autorité ſuprême,
Peut-être qu'après lui le Prince eut eu la même :
J'y voulois parvenir & ne m'approchai d'eux
Que pour mieux trouver jour à les perdre tous deux.
L'Emir unit alors Haſſan à ſa famille ;
Juſques-là le Sultan n'avoit pas vû ſa fille :

Nourri ſous une tente & parmi des ſoldats,
Son camp étoit ſa cour, ſes plaiſirs les combats,
Moi-même à ſa valeur forcé de rendre hommage;
Pour arrêter ce jeune & ſuperbe courage,
Pour amollir ſon cœur, que n'ai-je point tenté?
De l'Epouſe d'Haſſan je vante la beauté;
Il la voit. Et ſoudain ſon ame prévenuë
S'enflamme pour Sémire à la premiere vûë.
C'eſt où je l'attendois. Vois où je l'ai conduit.
De tes ſoins & des miens laiſſons mûrir le fruit.
Un jour ne change pas la face d'un Empire.
Attendons qu'avec nous l'Emir même conſpire;
Et je le connois trop, pour douter un moment
Des funeſtes effets de ſon reſſentiment.
Sa haine pour les Grands, que ſon humeur auſtére
Tint toûjours abaiſſés pendant ſon miniſtére,
Son zéle faux ou vrai pour ſa Religion,
Que te dirai-je enfin? ſon affectation
A prodiguer au peuple, avide de largeſſes;
D'un Miniſtre proſcrit les fatales richeſſes,
Tout, pendant qu'on le craint, qu'on le hait à la Cour;
Le rend d'un peuple vil & l'idole & l'amour.
Dans le rang qu'il occupe il peut tout entreprendre,
Et punir le Sultan de la mort de ſon Gendre.
Il reviendra bien-tôt la vengeance à la main.
Pour arriver au Trône, il eſt plus d'un chemin;
L'Emir ſe révoltant, m'en ouvre un ſûr, facile;

Mais dans mes grands projets la feinte m'eſt utile ;
Trompons ces Courtiſans, qui dangereux flatteurs,
Cherchent juſqu'en nos yeux le ſecret de nos cœurs ;
Du Sultan jeune encore & ſans expérience,
J'ai ſçu, l'Emir abſent, gagner la confiance,
J'ai ſervi ſon amour. Il ſe fie à ma foi ;
Et du ſoin de l'Etat ſe repoſe ſur moi.
Ami tel eſt l'effet de la foibleſſe humaine ;
Qui flatte nos penchants nous ſubjugue ſans peine.
Je lui parois ainſi ſervir ſa folle ardeur,
Tandis que je travaille à ma propre grandeur.

NASSER.

Mais ce nouveau pouvoir que ſa faveur vous donne
Doit faire que l'Emir tôt ou tard vous ſoupçonne,
Et que de ſa ruine il vous accuſe ;

ILÇAN.

Non ;
Viſir, & je ſçaurai prévenir ce ſoupçon.
J'ai trop bien appris l'art d'en impoſer aux hommes.
Nous ne paroiſſons pas ce qu'en effet nous ſommes.
Sous ces dehors brillans qui trompent tous les yeux,
L'Emir lui-même au fonds n'eſt qu'un ambitieux.
La fermeté qu'on croit toûjours ſi reſpectable,
Souvent n'eſt que l'effet d'un orgueïl indomtable ;
Telle eſt la ſienne enfin. Et s'il faut m'expliquer,
Je puis en le plaignant l'aigrir ſans rien riſquer.

Tandis qu'ici je fais les malheurs de sa fille,
Je veux m'offrir à lui pour venger sa famille;
Le faire agir ainsi pour moi sans le sçavoir.
Tout m'inspire à la fois un légitime espoir;
Je puis faire à mon gré révolter l'Arménie,
Usbec victorieux menace Sultanie,
Il s'est déja rendu maître du Corassan :
Par moi l'Emir instruit de la perte d'Hassan;
Laissant aux Ennemis cette vaste Province,
Reviendra furieux venger la mort du Prince;
Je ne sçais. Mais, Visir, d'heureux pressentimens
Me font tout espérer de tant d'événemens.

NASSER.

Moi-même, à vous servir attentif & fidele;
J'ai sçu depuis long-tems vous ménager le zele
De ce Peuple insensé qui sert encor les Dieux
Qu'ont avec eux ici transporté nos Aïeux:
Espérés tout de ceux qu'un tel motif anime.
Qui sert leurs Dieux devient leur Sultan légitime.
Pour vous placer au Trône ils vont combattre tous.
S'ils comtent de les voir y monter avec vous.
Qu'avec plaisir alors je vengerai mon Pere
D'une Réligion barbare & sanguinaire,
Qui remplit l'Orient de carnage & d'horreur.
Et ne doit ses progrès qu'à la seule fureur!
Si nous n'arrêtons pas ce torrent dans sa course,
Il va tout inonder du Midi jusqu'à l'Ourse.

Nos Aïeux ont conquis ces floriſſans Etats :
Imitons leur valeur, Prince, & ne ſouffrons pas
Que l'Arabe inſultant aux Dieux de nos Ancêtres,
Sous le ſien plus long-tems aſſerviſſe ſes Maîtres,
Et nous enchaîne tous ſous un joug rigoureux,
Qui du grand Genghiſcan avilit les neveux.

ILCAN.

Viſir, en ce moment un autre ſoin me preſſe.
Juſqu'ici du Sultan j'ai flatté la tendreſſe,
Mais malgré ſon amour, malgré tout ſon pouvoir
Je crains qu'il ne nourriſſe un inutile eſpoir.
Par ſes ordres envain à la beauté qu'il aime
Je viens d'offrir le ſceptre & la grandeur ſuprême.
Prête à mourir plûtôt qu'à recevoir ſa main,
Sémire ſans trembler affronte ſon deſtin.
Ses offres, mes diſcours l'ont encor plus aigrie :
Ce n'eſt plus déſormais qu'une femme en furie,
Qu'aveugle ſon amour, qu'irrite ſa douleur,
Et qui ne ſurvit plus qu'à peine à ſon malheur.
Voila ce qu'au Sultan ce jour fatal annonce.
Je l'attens en ce lieu pour lui rendre réponſe ;
Et je ne ſçais encor comment lui déclarer
Un refus qu'il ne peut plus long-tems ignorer.
Mais il approche. . . .

SCENE II.

ABEN-SAID, ILCAN, NASSER.

ABEN-SAID.

HE' bien, avez-vous vû Sémire ?
Sera-t-elle ſenſible à l'offre d'un Empire ?
Et puis-je me flatter, Prince, que dès demain
Elle daigne accepter ma Couronne & ma main ?

ILCAN.

Sémire de ſa perte eſt encore accablée,
Sultan, & qu'exiger d'une ame ſi troublée !
J'ai parlé vainement. Fidelle à ſa douleur,
Elle ne voit, ne ſent encor que ſon malheur;
Déteſte votre amour, les grandeurs & la vie;
Mais lors que par le tems ſa douleur affoiblie,
Elle ouvrira les yeux, & connoîtra le prix
De ce Trône aujourd'hui l'objet de ſes mépris;
C'eſt peu qu'un autre amour ſorte de ſa mémoire;
Croïez le vôtre ſûr d'une pleine victoire.
Cependant, quel qu'il ſoit, en ces premiers moments,
Ne vous expoſés pas à ſes emportements,
Rien ne ſçauroit forcer ſa douleur au ſilence;
J'ai vû de ſes tranſports quelle eſt la violence :
Ce Palais retentit de ſes cris douloureux.

ABEN-SAID.

Elle va me haïr ! Qu'ai-je fait malheureux !
Je la posséde en vain si je ne puis lui plaire ;
Si du plus tendre amour sa haine est le salaire :
Tant d'égards, tant de soins n'ont pû m'en faire aimer !
Et le Trône n'a rien qui la puisse charmer !
Ciel ! je ne puis suffire au trouble qui m'agite.
Incertain de mon sort, je la cherche & l'évite ;
Résolu de la voir, je porte ailleurs mes pas :
Je crains de voir des pleurs que je n'essuîrois pas.
Oüi je dois me priver d'une si chere vuë,
J'aurois trop à souffrir de la voir éperduë,
Et le cœur enflammé de haine & de courroux ;
Me reprocher la mort d'un malheureux Epoux.
Peut-être aurois-je dû t'en rendre responsable,
Visir, & t'en punir innocent ou coupable ;
Je t'avois commandé de veiller sur ses jours.
A ma clémence Hassan pouvoit avoir recours ;
Ou s'il eut à nos loix refusé de se rendre,
Dumoins, de mes bienfaits il n'eut pû se défendre ;
Je l'en eusse accablé.

NASSER.

Mais sans fruit. Non, Sultan ;
Vos bienfaits n'eussent point changé le cœur d'Hassan.
A son âge, les biens, les rangs, un diadême,

Rien ne confole un cœur qui perd tout ce qu'il aime :
J'ai pû par fes fureurs juger de fon amour ;
Il vous auroit contraint à lui ravir le jour,
Ou fe feroit vengé. Rendez plus de juftice
Au deftin qui pour vous fe montre fi propice ;
Votre Rival n'eft plus, graces aux coups du fort,
Sans qu'on puiffe jamais vous reprocher fa mort.
Il vous fervit lui-même en courant à fa perte.
Ne l'auriez-vous pas due à fa révolte ouverte ?
Quelque rang qu'un fujet occupe dans l'Etat,
Qui vous défobéït commet un attentat.
Où n'a-t-il pas porté fa fureur criminelle ?
Vainement je fis tout pour vaincre ce Rebelle,
Pour le fauver du moins. Il cherchoit à mourir.
Et tous mes foins n'ont pû l'empêcher de périr.

ABEN-SAID *au Vifir.*

Sortez. Et cependant je frémis plus j'y penfe ;
On n'écoute que trop un foupçon qui m'offenfe ;
Mais vous qui connoiffez jufqu'au fond de mon cœur,
Pour me juftifier, Prince, voïez ma fœur :
Què de tous mes deffeins par vous mieux informée,
Elle puiffe les voir fans en être allarmée,
Elle ofe tout permettre à fes emportemens ;
Et je ne prétens pas les fouffrir plus long-tems.
Et vous ; O cher objet de l'amour le plus tendre !
Vous de qui déformais mon bonheur va dépendre,
Ne me reprochez pas les pleurs que vous verfez,

Votre douleur vous venge & me punit aſſez.
Quoique de tant d'amour je ne ſois plus le maître;
Oüi, Prince, à ſes regards je tremble de paroître.
Je prévois. . . .

ILCAN.

Quelqu'un vient. Contraignez-vous, Sultan.

ABEN-SAID.

C'eſt-elle, juſte Ciel! Laiſſez-nous.

SCENE III.

ABEN-SAID, SE'MIRE.

SE'MIRE.

AH Tyran!
Hé de quel autre nom puis-je appeller encore
Un cruel aſſaſſin, un monſtre que j'abhorre!
Du ſang de mon Epoux tu n'es pas ſatisfait;
Et tu veux que ma main couronne ton forfait.

ABEN-SAID.

Que me reprochez-vous! Non, croïez-moi, Madame,
Je n'ai point dans le ſang deshonoré ma flamme;
Quoiqu'il fût criminel, ſi votre Epoux eſt mort,
Senſible à ſon malheur, je déplore ſon ſort;

J'ai voulu vainement prendre ſoin de ſa vie,
Par toutes ſes fureurs lui ſeul ſe l'eſt ravie,
Pour prévenir ſa perte, hé que n'ai-je point fait!
J'ai....

SE'MIRE.

Vas, tu veux en vain nier un tel forfait.
Ta pitié trop ſuſpecte & le plaint & me flatte,
Mais pour m'en impoſer, c'eſt trop tard qu'elle éclatte:
Croi-moi, ne deſcens pas à de ſi bas détours;
Ta fureur en ſecret avoit proſcrit ſes jours,
Et je pers par toi ſeul un Epoux que j'adore;
Cher Epoux! Cher Haſſan qu'envain j'appelle encore!
Oüi la mort déſormais eſt l'objet de mes vœux,
Puiſque ſeule elle peut nous rejoindre tous deux.
Donne-la-moi Tyran. Que ta fureur jalouſe
Après l'Epoux ainſi faſſe périr l'Epouſe.
Mon amour fit ſon crime & lui couta le jour;
Eteins-le dans mon ſang ce malheureux amour.

ABEN-SAID.

Ah que plûtôt du jour moi-même je me prive!
Et ſi vous ne vivez, penſez-vous que je vive!
La ſplendeur de ma Cour, la pompe de ces lieux,
Tout ſans vous déſormais me devient odieux:
C'eſt un fardeau pour moi que la grandeur ſuprême
Si je ne la partage avec l'objet que j'aime.
Souffrez que tout l'amour dont je brûle pour vous

Déſarme en ce moment votre injuſte courroux;
Voulez-vous me haïr toûjours ſans me connoitre?
Ouvrez les yeux. En moi ne voïés point un Maître,
N'y voïés qu'un Amant, que toute ſa grandeur
Flatte moins que l'eſpoir de toucher votre cœur.
Hé que n'ai-je point fait juſqu'ici pour vous plaire,
Pour rendre votre Pere à mes feux moins contraire?
Haſſan n'avoit en moi qu'un Rival généreux.
J'ai comblé de bienfaits ce Prince malheureux.
Nos loix pouvoient du ſort réparer l'injuſtice,
Mais rien n'a de l'Emir pû vaincre le caprice:
J'ai vû de tant d'attraits l'injuſte poſſeſſeur
Oſer ſe prévaloir de mon trop de douceur.
De tels refus étoient une aſſez grande offenſe;
Et tout autre eut deſlors uſé de ſa puiſſance;
Quelque fût le lien qui couronnât ſes feux,
Une loi plus ſacrée en briſoit tous les nœuds.
Malgré mes vœux trahis j'étouffai ma colére,
Je laiſſai de ces lieux éloigner votre Pere,
Moi qui n'étois porté que trop à me venger,
Mais je voulois vous plaire & non vous outrager.
Vous êtes libre enfin & le ſort vous dégage,
Tant d'attraits que du Ciel vous eûtes en partage,
Votre vertu, tout veut qu'en de ſi belles mains
Je confie & mon ſort & celui des humains.
Ce Trône qui ſoumet l'Aſie à votre Empire,
L'Amour vous le devoit, adorable Sémire,
C'eſt à vous d'en remplir toute la majeſté,

Ce Trône fut toûjours le prix de la beauté.

SE'MIRE.

Ah pers le fol eſpoir où ton ardeur ſe fonde!
Tu m'offrirois en vain tous les Trônes du monde,
Je n'en verrois le don que d'un œil de mépris :
De tes crimes ma main ne ſera pas le prix.
Non, ne crois pas Tyran....

ABEN-SAID.

Epargnez ma tendreſſe :
De ſes tranſports mon ame eſt à peine maîtreſſe ;
Outragez moins un cœur déſeſperé, confus,
Peu fait, vous le ſçavez, à ſouffrir des refus.
Un Amant qui peut tout eſt un Amant à craindre.
A mon éxemple au moins tâchez de vous contraindre;
Songez que malgré vous je veux bien oublier
Que je puis commander au lieu de ſuplier.

SE'MIRE.

A ce comble d'horreurs je ſerois condamnée!
Et le Ciel juſques-là m'auroit abandonnée !
Mais toutes tes fureurs ne m'épouvantent pas ;
Et tes dons ſont pour moi pires que le trépas.
Toi-même crains plûtôt que je ne te prévienne,
Diſpoſe de ma vie, ou tremble pour la tienne,
Crains Sémire, crains tout ; un Trône enſanglanté
Ne met pas d'un Tyran les jours en ſûreté.

Ce n'eſt pas un ſang vil que ma haine demande,
Barbare, c'eſt le tien que je veux qu'on répande,
A l'univers entier je le demanderai.
Tu me retiens ici. Mais tant que j'y vivrai,
Mes cris amers, du Ciel implorant la vengeance,
Forceront tes Sujets à prendre ma deffenſe,
Ce ſeul & triſte eſpoir ſoutient encor mon cœur,
Ah ſi le Ciel eſt juſte, il me doit un vengeur.

SCENE IV.

ABEN-SAID, ILCAN.

ABEN-SAID.

PRince, qu'ai-je entendu? Quels tranſports! Quelle rage!
L'excès de ſa fureur étonne mon courage.
Que je plains déſormais & ſon ſort & le mien!
Hé que puis-je eſperer d'un cœur tel que le ſien!
Je ne le vois que trop, vainement je l'adore.

ILCAN.

Pourquoi vous allarmer? En eſt il tems encore?
De ſes premiers tranſports je ne ſuis pas ſurpris;
Laiſſez couler ſes pleurs, faites grace à ſes cris:
Quelques ſoient ſes regrets, le tems à qui tout cede
Aux plus grandes douleurs apporte du remede;
Après bien des ſoupirs & des pleurs ſuperflus,

On ceſſe enfin d'aimer un objet qui n'eſt plus.
L'Epouſe de l'Emir eſt encore moins à craindre,
Laiſſez-là dans ces murs ſoupirer & ſe plaindre.
Que peut elle! ...

ABEN-SAID.

Il ſuffit. Je prétends lui parler.
Du moins à ſon devoir je dois la rappeller.
Et puiſque tant d'égards ne l'ont point déſarmée,
Puiſqu'elle oſe....

SCENE V.

ABEN-SAID, ILCAN, OROSMIN.

OROSMIN.

UN Soldat dépêché de l'Armée
A remis en mes mains ce billet important.

ABEN-SAID.

Liſons.

ILCAN *à part.*

Que de ſoupçons m'agitent à l'inſtant!

ABEN-SAID *lit.*

De vos armes, Sultan, le Ciel comble la gloire,
Vous avez ſur Usbec remporté la victoire.

J'allois

J'allois chercher ce Prince au fond du Coraſſan.
Mais il s'étoit déja ſaiſi du Tabriſtan :
Sa défaite de près a ſuivi ſa conquête,
Je compte en peu de jours vous préſenter ſa tête
Et reviens triomphant de tous vos ennemis
En rendre grace au Dieu qui vous les a ſoumis.
Quel triomphe ! . . . Ou plûtôt quel nouveau coup de foudre ! . . .
Je m'en ſens accabler ſans ſçavoir que réſoudre.
Hé quoi, l'Emir va donc reparoître à ma Cour !
L'Emir plus que jamais contraire à mon amour !

ILCAN.

Sultan, vous pouvez tout ; vous voïez ce qu'il oſe ;
De vos malheurs, des ſiens il eſt l'unique cauſe,
Et loin de le laiſſer libre de revenir,
Tout triomphant qu'il eſt, vous devez l'en punir.
Si vos Etats troublez vous forçoient à le craindre,
Vous n'avez déſormais plus lieu de vous contraindre ;

ABEN-SAID.

De ſon triomphe, Ilcan, ſont-ce là les apprêts !

ILCAN.

Je ne conſulte ici que vos ſeuls interêts.
Ce qu'il a fait pour vous, un autre eût pû le faire ;
La gloire en eſt toûjours un aſſez grand ſalaire,
Vous ne lui devez rien. Et ſi ſa liberté

Trouble votre repos ou votre ſûreté,
Prononcez, c'eſt à vous d'en diſpoſer en maitre.
Tels ſont les droits du rang où le Ciel vous fit naitre;
Le front humilié nous devons adorer
L'ordre dont un Sultan daigne nous honorer.
Ainſi quelles que ſoient vos volontez auguſtes;
C'eſt à nous d'y ſouſcrire. Elles ſont toûjours juſtes.
Mais ſongez qu'à vos loix qui peut déſobéïr,
Peut porter l'attentat juſques à vous trahir.

ABEN-SAID.

De ces vaines terreurs dont votre ame eſt frappée;
La mienne un ſeul moment ne peut être occupée,
La crainte fut toûjours au-deſſous d'un grand cœur.
Mais ce retour peut mettre obſtacle à mon bonheur;
Un Pere en ſes refus entretiendroit Sémire....
Et que dis-je? En ces lieux quel ſoin preſſant l'attire?
D'où vient que ſans mon ordre il revient à la Cour?
Oüi, ce retour ſi prompt me ſurprend à mon tour:
Si ſa fille en étoit la véritable cauſe!
Ses refus obſtinez m'ont appris ce qu'il oſe;
De ce Palais ſans doute il la vient arracher,
Et c'eſt un attentat que je dois empêcher;
A mon penchant fatal enfin je m'abandonne,
Qu'on arrête l'Emir, j'y conſens, je l'ordonne:
Funeſte paſſion que je n'ai pû dompter,
Dans quels malheurs vas tu déſormais me jetter!

ACTE II.

SCENE I.

ABEN-SAID, ROXANE, GARDES.

ABEN-SAID.

OUi, je veux vous parler, & c'eſt à ma tendreſſe,
Ma ſœur, que vous devez le motif qui m'en preſſe :
Ecoutez-moi du moins, lorſqu'en faveur du ſang
Peut-être je trahis la fierté de mon rang.
Toute juſte qu'elle eſt je retiens ma colere;
Je veux bien vous traiter moins en Sultan qu'en Frere.
On doit tout pardonner aux premiers mouvemens;
Et je ferme les yeux ſur vos emportemens.
Meritez mes bontez. De mes deſſeins inſtruite,
Sur mes intentions reglez votre conduite;
Accordez les devoirs & d'Epouſe & de Sœur;
C'eſt l'unique moïen de regagner mon cœur :
S'il le faut, je veux bien vous en prier moi-même.
La fille de l'Emir vous reſpecte & vous aime,
Je ſçais que ſur ſon cœur vous avez tout pouvoir,
Ne vous obſtinez pas à trahir mon eſpoir;
Non que d'une pitié pour elle légitime,

Je veüille vous blâmer & vous en faire un crime,
Mais ne lui montrez pas l'exemple de braver
La majesté du Trône où je veux l'élever.
Tel est de votre Epoux l'aveuglement extrême,
Qu'il s'oppose aux grandeurs d'une fille qu'il aime;
Qu'il m'ose résister, quand par un si beau choix,
Je m'acquitte envers lui de ce que je lui dois.
Ses soins & sa valeur m'ont conservé l'Empire,
Et ma reconnoissance en fait part à Sémire.
Cependant je veux bien, sensible à ses malheurs;
Lui donner quelques jours pour essuyer ses pleurs.
Mais ce tems expiré, c'est trop de résistance;
Ne l'autorisez point à lasser ma constance,
Du moins d'un sceptre offert connoissez tout le prix.
Le Trône n'est point fait pour souffrir des mépris.

ROXANE.

Je sçais ce que je dois à mon Frere, à mon maître;
Cependant apprenez vous même à me connoître,
Soit que vous me traitiez ou d'Esclave, ou de Sœur.
Rien ne peut étonner ni corrompre mon cœur.
C'est votre interêt seul qui me touche & m'anime,
Et ce zele est trop pur pour se prêter au crime,
Servir votre penchant ce seroit vous trahir,
Mon devoir me contraint à vous désobéïr.
Pour vous & sans regret j'immolerois ma vie,
Mais à tous vos désirs, lâchement asservie,
Je ne sçaurois flatter un amour criminel

A qui le Ciel a mis un obſtacle éternel ;
Ce funeſte penchant fera votre ſupplice.
Qui, moi, de vos fureurs je me rendrois complice!
Après l'aſſaſſinat d'un Prince vertueux,
Je flétrirois ma gloire, & ſervirois vos feux!
Quel amour! Quelle horreur! Et que m'oſez-vous dire!
Non,non, n'attendez rien de moi, ni de Sémire:
Malheureux! teint du ſang d'un cher & tendre Epoux,
A vous en faire aimer comment aſpirez-vous!
Ah! ſi quelque vertu, Sultan, encor vous reſte;
Eteignez pour jamais un amour ſi funeſte,
Craignez qu'il ne vous porte à de nouveaux forfaits;
De votre paſſion je prévois les effets:
Des infâmes flatteurs la voix empoiſonnée,
En la juſtifiant l'ont renduë effrenée,
Vous en avez ſuivi les dangereux conſeils.
Ils ont toujours ainſi corrompu vos pareils!
Déguiſant à leurs yeux à force d'artifices,
Les vices en vertus & les vertus en vices,
Ils les portent au crime, & leur font concevoir;
Que quiconque peut tout a droit de tout vouloir.
Ils vous perdront enfin... Puiſſai-je être trompée!
Au ſang d'un malheureux votre main s'eſt trempée!
Vous porterez plus loin peut-être vos fureurs...
Peut-être... juſte Ciel! détournez ces horreurs...
Ah mon Frere!

ABEN-SAID.

Calmez une crainte inutile ;
Princeſſe . . . .

ROXANE.

Helas ! comment pourrois-je être tranquille !
Je vois de toutes parts vos Peuples en couroux,
Vos Soldats révoltez s'élever contre vous ;
Je ſçais quel eſt l'Emir & je crains ſa colere :
S'il vengeoit les malheurs d'une fille ſi chere !
Dans un ſi juſte effroi je vous crains tous les deux.
Je lis dans l'avenir les maux les plus affreux.
Et déja . . . . Mais qu'entens-je ! & quel tumulte horrible !

ABEN-SAID.

Quel témeraire. . . .

SCENE II.

ABEN-SAID, TIMOUR, ROXANE.

ABEN-SAID.

Ciel ! l'Emir ! Eſt-il poſſible !

ROXANE.

Ah grand Dieu mon Epoux !

TIMOUR, *au coin du Théatre & l'épée à la main.*

Quoi, lâches, vous fuïez.
Venez si vous l'osez m'immoler à ses pieds,
Barbares.... *Au Sultan.* J'obéïs. *Il jette son épée.* Voici votre victime.
Mais en me punissant, apprenez-moi mon crime.
Je viens vous apporter ma tête, elle est à vous;
Je n'ai point prétendu la soustraire à vos coups.

ROXANE.

Qu'entens-je, juste Ciel! Et quelle horreur nouvelle!...

TIMOUR.

Je ne m'en deffens pas, à vos ordres, rebelle;
Je les ai violez, & ce fer à la main,
Je viens jusqu'en ces lieux de m'ouvrir un chemin.
A plus d'un malheureux il en coute la vie;
Que la mienne par vous me soit aussi ravie,
Sultan, accomplissez votre cruel dessein.
Vengez-les. Vengez-vous. Frappez. Voilà mon sein.
Aussi bien au milieu d'une triste famille,
A la mort de mon Gendre, aux malheurs de ma fille,
A votre gloire enfin je ne survivrai pas.
Et c'est remplir mes vœux qu'ordonner mon trépas,
De mes derniers exploits, Ciel quelle récompense!
Un sujet révolté contre votre puissance
Arme, & veut ébranler votre Trône. Je pars,

Le bonheur m'accompagne & ſuit vos étendarts,
Je triomphe partout, & quand de ma victoire
Je reviens tranſporté vous conſacrer la gloire,
Aurois-je dû m'attendre au prix que j'en reçoi !
Quel crime à mon retour vous arme contre moi !
Un nouvel aſſaſſin ſervant votre furie,
Sans doute vous avoit auſſi promis ma vie....

ROXANE.

O Ciel !

ABEN-SAID.

De quel forfait m'oſez-vous ſoupçonner
Emir ?

TIMOUR.

La mort d'Haſſan n'a pû vous étonner ;
La mienne ne doit pas vous couter davantage.
Ma fille que pourſuit votre jalouſe rage,
A vû juſqu'en ſes bras poignarder ſon Epoux ;
Dans ceux de votre ſœur j'attens les mêmes coups.
Hé ne prétextez point une folle tendreſſe !
Un grand cœur peut avoir un inſtant de foibleſſe ;
Mais quelque puiſſamment qu'il en ſoit combattu,
L'amour n'y doit jamais étouffer la vertu.

ABEN-SAID.

Des reproches pareils offenſent trop ma gloire ;
De ce que je vous dois je garde la mémoire,

Mais lorſque vos malheurs me font tout excuſer,
Emir, à votre tour craignez de trop oſer.
A m'aſſurer de vous s'il m'a fallu contraindre,
On ne peut trop prévoir quand on a tout à craindre.
Pour vous-même j'ai cru devoir vous prévenir,
Et vouloir vous ſauver, ce n'eſt pas vous punir.
Des excès les plus grands le malheur rend capable;
Le vôtre malgré vous vous eût rendu coupable,
Et ce qu'en mon Palais vous avez entrepris
Me juſtifie aſſez des ſoins que j'avois pris.
Tout autre de ſa tête eût payé cette audace.
Cependant je veux bien encor vous faire grace.
Je fais plus. Je m'abaiſſe à me juſtifier,
A ma parole, Emir, vous devez vous fier.
Je chériſſois le ſang qui vient de ſe répandre;
Et loin d'avoir voulu la mort de votre Gendre,
Moi-même j'ai tout fait envain pour l'empêcher:
C'eſt à vous ſeul peut-être à vous la reprocher.
Des malheurs où tous deux cette mort nous expoſe,
Votre injuſte caprice eſt la premiere cauſe,
Sans vous, ſans vos refus, mon amour dès long-temps
Eût élevé Sémire au Trône des Sultans.
Haſſan vivroit encore! Et ma reconnoiſſance
De ce Prince ſi haut eût porté la puiſſance,
Que lui-même comblé de biens, de dignitez,
Se fût peut-être un jour loüé de mes bontez;
Ma tendreſſe plûtôt que la grandeur ſuprême

Eût triomphé du cœur de la Princesse même ;
Sémire sur le Trône y combleroit mes vœux.
Vos injustes refus nous ont perdu tous deux.

TIMOUR.

N'est-ce donc pas assez du malheur qui m'opprime ;
Sans vouloir sur moi-même en rejetter le crime :
Accusez-en plûtôt le funeste poison.
D'un penchant qui toujours égare la raison.
Ces indignes transports, ces ardeurs dangereuses
Ne se font point sentir aux ames généreuses,
Le Trône les éléve à de plus grands objets
Et met leurs passions au rang de leurs sujets.
Envain m'imputez-vous un aveugle caprice,
Quelque jour, mais trop tard, vous me rendrez justice.
Hé devois-je immoler à votre passion
Ma vertu, mon honneur & ma Religion ?
Devois-je vous trahir de peur de vous déplaire ?
J'ai fait ce que j'ai dû. J'en attends le salaire,
La mort n'aura pour moi rien d'affreux à ce prix ;
Mettez fin à des jours que vous avez proscrits.

ROXANE *à Aben-Saïd.*

Mon recours, mon espoir n'est plus que dans mes larmes.
Hé puis-je contre vous emploïer d'autres armes !
Triste & fidelle Epouse ainsi que tendre Sœur,
Ne pourrai-je toucher votre inflexible cœur ?

TIMOUR.

Ah Sultan ! ... autrefois ma plus chere eſpérance !
Rappellez-vous les ſoins que j'eus de votre enfance,
Et s'il vous en ſouvient, de vos vertus épris,
J'eus pour vous tout l'amour d'un Pere pour ſon Fils.
J'ai pour vous conſerver l'Empire de l'Aſie,
Prodigué mille fois & mon ſang & ma vie,
Je le ferois encor, Sultan, vous le ſçavez;
Eſt-ce donc là le prix que vous m'en reſervez?
Car vous voulez ma mort. Oüi, quoiqu'il vous en coute,
Vous la voulez, ingrat. Je n'en fais plus de doute.
Hé bien de vos forfaits recueillez tout le fruit;
Moi-même dans l'état où le ſort m'a réduit,
Je ſuis prêt à périr, ſi rien ne vous arrête.
Ou rendez-moi ma fille, ou recevez ma tête;
Il faut que vous verſiez tout mon ſang en ce jour;
Ou que ſur l'échaffaut, par un juſte retour,
Le meürtrier d'Haſſan au milieu des ſupplices
Périſſe en ce moment avec tous ſes complices.

ABEN-SAID.

Je ne puis ni punir, ni venger cette mort.
Elle n'eſt que l'effet de ſon malheureux ſort;
Je ſçais qu'on a tout fait pour prévenir ſa perte;
Lui ſeul il l'a vouluë, & le Ciel l'a ſoufferte.
Je ne vous dirai point que jaloux de ſes droits,
Un Sultan doit donner, non recevoir des loix.

Ah plûtôt oublions nos disgraces communes !
Je partage avec vous toutes vos infortunes,
Partagez avec moi les tendres mouvemens
Qui me rendent pour vous mes premiers sentimens ;
Avec moi bénissez le Ciel qui nous rassemble,
Et tâchez d'être Pere & sujet tout ensemble.
Votre Fille n'est point esclave en ce Palais,
Et n'a d'autres liens que ceux de mes bienfaits.
Allez rejoindre, Emir, une Fille si chére :
Que toujours en ce rang l'Empire vous révére... ?

TIMOUR.

Non, non, je ne puis plus en supporter l'éclat,
Qu'un autre désormais régisse votre Etat,
Vous même pouvez-vous....

ABEN-SAID.

Oüi, quoiqu'il en puisse être,
Je l'éxige de vous comme ami, comme maître,
Allez * & j'aurai soin qu'on prépare en ces lieux
Ce que l'on doit d'honneurs à vos faits glorieux.

TIMOUR.

Quoi... ?

ABEN-SAID.

Laissez-moi, vous dis-je. Avec pleine assurance
Je vous confie encor la suprême puissance.

* *Ici Aben-Said lui rend son epée.*

Quoique puisse tenter un Ministre en courroux,
Je vous estime trop pour rien craindre de vous.

SCENE III.

ABEN-SAID *seul.*

CE que je fais pour lui le touchera peut-être;
Et déja dans mon cœur l'espoir vient de renaître;
Mais que me veut Ilcan ?

SCENE IV.

ABEN-SAID, ILCAN.

ILCAN.

Justement allarmé
D'un bruit qu'avec effroi vos Gardes ont semé,
Sultan, je viens à vous prêt à tout entreprendre...

ABEN-SAID.

Il n'en est pas besoin & je vais vous surprendre
Je dois tant à l'Emir qu'aujourd'hui la pitié
Pour jamais avec lui m'a réconcilié.
La vertu qu'on opprime a je ne sçai quels charmes;
Je n'ai pû soutenir sa présence & ses larmes.
J'ai respecté son âge & quoi qu'il ait commis;
Il ne tient plus qu'à lui que nous soïons amis.

ILCAN.

Ainsi donc votre cœur s'arrache à ce qu'il aime :

ABEN-SAID.

Ah ! loin d'y renoncer, Ilcan, peut-être même
Ma clémence n'est pas l'effet de ma pitié,
Et l'amour éxigeoit ce qu'a fait l'amitié.
Hé devois-je ajouter outrage sur outrage !
Sémire ne m'en eût que haï davantage !
Pour obtenir sa main, je dois toucher son cœur.
Puis-je trop immoler aux soins de mon bonheur !

ILCAN.

Et l'Emir désormais n'y seroit plus contraire !
J'ai peine, je l'avoüe à le croire sincere :
Jamais dans les emplois où je l'ai vû blanchir ;
Ce Ministre n'a sçu ce que c'est que fléchir.
Je vous porte à regret la plus sensible atteinte.
Mais mon zele m'oblige à vous parler sans feinte :
Si ses coupables mains n'ont pas craint d'attenter
Sur ceux que vous aviez chargez de l'arrêter,
Que n'entreprendra pas un sujet téméraire,
Qui de votre pouvoir reste dépositaire !
Quand on reçoit l'offense on l'oublie aisément ;
Mais celui qui l'a fait pardonne rarement.
Quoique de son respect vous puissiez vous promettre ;
L'impunité du crime invite à le commettre ;
Peut-être plus que vous, Sultan, il osera ;

Vous n'ofez le punir, il vous en punira.

ABEN-SAID.

Quoi pour fuir des malheurs peut-être imaginaires ;
Je fuivrois contre lui ces confeils fanguinaires !
Que diroit l'Orient, témoin de ma fureur ?
De l'univers entier je deviendrois l'horreur.

ILCAN.

Le Peuple qui du Trône ignore les maximes ;
Jufques dans les vertus trouve fouvent des crimes ;
Mais malgré fes difcours un fage Potentat
Doit tout facrifier au repos de l'Etat :
Du refte fatisfait que le Peuple le craigne ;
Soit qu'il l'approuve ou non c'eft un foin qu'il dédaigne,
Cette févérité du Trône eft le foutien.
Le grand art de regner eft de ne craindre rien.
L'Emir a des deffeins. Je n'ofe vous prédire
Les malheurs que je crains pour vous, pour votre Empire :
A peine arrive-t'il que d'un commun accord
On fait revivre Haffan que vous avez cru mort.

ABEN-SAID.

Haffan vivroit ô Ciel !.. Mais en vain on l'affure ;
Le rapport du Vifir dément cette impofture.

ILCAN.

Il ſe peut que lui-même il ait été trompé ;
Haſſan d'un coup fatal à ſes yeux fut frappé ,
Mais s'il eſt dans l'erreur ! Si le Prince reſpire !

ABEN-SAID.

Ainſi contre mes vœux déſormais tout conſpire !
Quel trouble me devore ! Haſſan verroit le jour !
J'y ſonge avec horreur. Que devient mon amour !
Que deviens-je moi-même & quel eſpoir me reſte !
Je ne me connois plus à ce ſoupçon funeſte.
Quel changement affreux ! O ſouvenir fatal !
Tantôt j'ai regretté la perte d'un Rival ;
Et lorſque tout à coup furieuſe, éperduë.
Son Epouſe en ces lieux s'eſt offerte à ma vûë ,
Ses plaintes, ſes tranſports , ſon amour , ſes malheurs ,
Ses beaux yeux preſque éteints & noïez dans ſes pleurs ,
Tout rempliſſoit mon cœur de remords & d'allarmes ;
Je me ſuis reproché d'avoir part à ſes larmes ,
Et que ſçai-je ? aux dépens de mes vœux les plus doux ,
J'aurois voulu pouvoir lui rendre ſon Epoux ,
Maintenant la pitié , qui m'abuſoit peut-être ,
Fait place à des tranſports dont je ne ſuis plus maître :
Vous ne voïez que trop mon trouble & mes terreurs,
De l'amour en un mot j'ai toutes les fureurs.

Aux

Aux mouvemens cruels dont mon ame eſt ſaiſie,
Sçai-je où peut me porter l'affreuſe jalouſie ?
A combien de périls, ô ciel ! expoſe-tu
Les reſtes chancellans de ma foible vertu !
Vous ſeul juſques ici m'êtes reſté fidelle,
Ilcan, votre Prudence égale votre zele :
Ainſi pour aſſurer le bonheur de mes jours,
C'eſt à vous ſeul encor qu'aujourd'hui j'ai recours.
Je crois qu'auteur du bruit qui vient de ſe répandre,
L'Emir pour m'allarmer fait revivre ſon Gendre,
De ce myſtere affreux percez l'obſcurité ;
Si le Prince eſt vivant, ſi le Ciel irrité,
Protégeant mon Rival s'obſtine à me pourſuivre,
Ah ſçai-je quels conſeils ma fureur voudra ſuivre !
Il n'eſt plus en mon cœur de vaincre tant d'amour ;
J'épouſerai Sémire ou je perdrai le jour.

SCENE IV.

ILCAN, NASSER.

NASSER.

SEigneur, eſt-il bien vrai que malgré ſon audace
A l'Emir révolté le Sultan ait fait grace,
Et que d'un fier Miniſtre oubliant l'attentat,
Il remette en ſes mains les Rênes de l'Etat ?

ILCAN.

Oüi, ſon Courroux fait place à ſa reconnoiſſance ;
Il n'a pû de l'Emir ſoutenir la préſence,
Et quoique ſon amour ait oſé le trahir,
Ils s'offenſent tous deux ſans pouvoir ſe haïr.
L'Empereur violent, mais moins que magnanime
S'allarme & craint encor juſqu'à l'ombre du crime ;
Et malgré les déſirs dont il eſt combattu,
Son amour ſur ſon cœur peut moins que ſa vertu.

NASSER.

Quoi le ſort nous trahit & les réconcilie !

ILCAN.

Ne crains rien, ſois fidelle au ferment qui nous lie :
De mes premiers deſſeins loin de me détacher,
A leur trop de vertu je veux les arracher.
Le malheur malgré nous ſouvent nous force au crime :
Aux Cœurs nés généreux quelqu'horreur qu'il imprime,
Après bien des Combats il arrive un inſtant
Où le plus vertueux céde au ſort qui l'attent :
Va, croi-moi. Leur fureur ſecondera la nôtre ;
Ce Miniſtre ſi grand eſt homme comme un autre,
C'eſt lui que le premier tu verras ſuccomber,
Et je ſçais les moïens de le faire tomber,
Envain lorſqu'à mes vœux tout ſemble ici répondre,
Le Ciel qui les trahit ſe plaît à me confondre ;

Je te vais étonner, Ami. Mais répons-moi.
Es-tu le même & puis-je encor comter sur toi ?

NASSER.

Quique votre grand cœur désormais se propose,
Pour servir vos desseins, il n'est rien que je n'ose.

ILCAN.

Mais si son Gendre alloit reparoître aujourd'hui,
On dit qu'il est vivant...

NASSER.

Ne craignez rien de lui.
Croïés en ma fureur, ce fer l'a bien servie;
Dans les flots de son sang il a rendu la vie:
Et ce barbare Emir, l'objet de mon courroux,
Ah que n'est-il de même expiré sous mes coups!
Mais d'où vient....

ILCAN.

On pourroit en ce lieu nous surprendre;
Dans mon appartement en secret viens te rendre;
Mais consulte ton cœur; mon sort est dans tes mains,
Viens, il est tems de faire éclater mes desseins.

ACTE III.

SCENE I.

ILCAN, NASSER.

NASSER.

HAſſan ainſi triomphe ! & ma rage ſterile
N'eſt coupable envers lui que d'un crime inutile !
Ainſi donc j'ai conduit ma victime à l'autel,
J'ai frappé ſans avoir porté le coup mortel !

ILCAN.

A peine à mes regards quand je l'ai vû paroître,
Sous ce déguiſement l'ai-je pû reconnoître ;
Mais puiſqu'il s'eſt livré lui même entre mes mains,
Sa mort plus que jamais importe à mes deſſeins
C'en eſt fait. Il n'a plus que peu d'heures à vivre.
Pour la ſeconde fois ſon malheur nous le livre :
Ou plûtôt le Ciel veut qu'il périſſe aujourdhui.
Son Rival même étoit moins à craindre pour lui.
C'eſt ainſi que trompé par une amitié feinte,
Pour mettre ſon Epouſe & ſes jours hors d'atteinte,
Avec pleine aſſurance il ſe fie à ma foi.
Mais pour le perdre, Ami, je compte encor ſur toi.

NASSER.

Ah ne craignez plus rien, puiſqu'en cette entrepriſe
Tout, le ſecret, le lieu, l'heure nous favoriſe,
Il apporte ſa tête à qui la doit fraper
Et la victime enfin ne peut plus m'échaper.

ILCAN.

Ainſi tu ſerviras mes deſſeins, ta vengeance.
L'Emir qui ne ſçait rien de notre intelligence,
Ne pourra plus douter qu'un ordre du Sultan
N'ait fait dans ce Palais aſſaſſiner Haſſan.
Peuples, Chefs & Soldats, il mettra tout en armes.
Ami, que pour mon cœur cet eſpoir a de charmes!
C'eſt parmi le déſordre & la confuſion
Que je puis tout permettre à mon ambition:
Dans ces tems de fureur tout devient légitime;
Et la Guerre Civile eſt le regne du Crime.
Le Peuple toûjours prêt d'en allumer les feux
Sous un Maître nouveau croit être plus heureux.
Que ſçais-je? ſi je puis trouver une main ſûre,
Si le Sultan périt dans cette conjoncture!
La Couronne eſt d'un prix qu'on ne peut trop païer
Et pour y parvenir rien ne peut m'éfraïer.
Mais que dis je? Il eſt tems de me faire connoître;
Soit que l'Emir ou non s'arme contre ſon Maître,
Le deſſein en eſt pris & je veux dès demain
Périr, ou lui ravir le ſceptre de la main.

C'eſt mettre trop long-tems un frein à mon courage,
Tout eſt prêt. C'en eſt fait. Je me livre à ma rage :
Ces lieux vont regorger de carnage & de ſang
Je ne puis qu'à ce prix monter à ce haut rang.
Tous les Adorateurs des Dieux de nos Ancêtres
Vont ſous mes Etendarts ſuivre ceux de leurs Prêtres.
Soleil finis ta courſe & hâte ton retour !
Toi foible Sultan, dors dans les bras de l'amour !
Inſenſé ! Sacrifie au penchant qui t'égare
Ce qu'en beautés l'Aſie entiere a de plus rare,
Et maître de joüir de mille objets divers
Lâche, le Sceptre en main porte d'indignes fers.
Mais non & c'en eſt trop ; perds le Trône où j'aſpire.
Triomphe heureux Ilcan, on t'apelle à l'Empire.
J'ai pour y parvenir les droits de mes Aïeux :
Mon courage, mon bras, un cœur ambitieux.
J'y touche de ſi près, Viſir, mais tu peux croire
Que ſi jamais je monte à ce rang plein de gloire,
Je ſçaurai ſur le Trône où le Ciel m'aura mis,
Reconnoître en Sultan mes fidelles amis.
Pour m'y faire un chemin, il faut qu'Haſſan périſſe ;
Et Sémire en ces lieux l'attire au précipice.
Il va la voir ici. Mais qu'il tremble, Viſir,
Je lui vendrai bien cher ce funeſte plaiſir.
Au milieu de la nuit par mes ſoins il eſpére
Enlever du Palais cette Epouſe ſi chére ;
La Garde m'obéït & j'ai feint qu'aiſément
J'en pourrois diſpoſer pour cet enlévement :

Ici ſans défiance alors il ſe doit rendre.
Et c'eſt là que je veux que tu viennes l'attendre ;
Et qu'un coup plus heureux & plus ſûr de ta main
Lui porte le poignard & la mort dans le ſein.
Retirons-nous d'ici. J'aperçois la Princeſſe ;
Adieu ; Mais ſouviens-toi . . . . .

NASSER.

Que votre crainte ceſſe.
Je vous répons du bras dont vous avez fait choix
Ils vont ſe voir tous deux pour la derniere fois.

SCENE II.

SE'MIRE, ROXANE.

ROXANE.

VEnez & fiez-vous du moins à ma tendreſſe ;
Quelle autre à vos malheurs plus que moi s'interefſe !
Sémire, quand de moi vous tiendriez le jour ;
Le ſang ne pourroit pas m'inſpirer plus d'amour ;
Votre Pere pour vous n'en a pas davantage :
Du nœud qui nous unit, que n'êtes-vous le gage !

SE'MIRE.

Votre amitié ſe plaît à flatter mes douleurs ;
Non, rien ne peut tarir la ſource de mes pleurs.

ROXANE.

Par des chemins cachés ſouvent le Ciel nous mene ;

Et sa conduite échape à la sagesse humaine.
Un bruit même déja se répand à la Cour.

SE'MIRE.

Quel bruit ?

ROXANE.

On dit qu'Hassan voit encore le jour.

SE'MIRE.

Mon Epoux juste ciel !

ROXANE.

Oüi lui même.

SE'MIRE.

Ah, Madame,
A cet espoir flatteur dois-je livrer mon ame ?
Le Ciel par qui mon Pere aujourdhui m'est rendu
Me rendroit-il encor l'Epoux que j'ai perdu !
Le Ciel auroit-il mis un terme à mes allarmes !
O jour heureux ! O jour pour moi si plein de charmes !
Quoi ! je te reverrois, cher objet de mes pleurs !
Je pourrois dans tes bras oublier mes malheurs !
Mais non, & j'y mourrois de joïe & de tendresse.
Ah ! s'il respire encor, qu'à mes yeux il paroisse;
Viens cher Prince...... Où laissai-je égarer mes esprits !
Malheureuse ! Il n'est plus pour entendre tes cris !
Vain espoir ! Vains transpors d'une Epouse éperduë !

Flatteuſe illuſion qu'êtes-vous devenuë !
L'affreuſe vérité m'arrache à mon erreur
Et me fait de mon ſort ſentir toute l'horreur.

ROXANE.

Princeſſe, toutes fois on prétend qu'il reſpire ;
Eſpérez comme moi. J'oſerai plus vous dire,
Toute la Cour en croit le trouble & la terreur
Que ce bruit a fait naître au cœur de l'Empereur.
Ce que Ilcan m'a montré d'empreſſement, de zele ;
Semble auſſi confirmer cette heureuſe nouvelle ;
Peut-être que le Ciel vous garde un ſort plus doux :
Cependant il ne veut s'en ouvrir qu'avec vous.
C'eſt ici qu'en ſecret il va bien-tôt ſe rendre ;
Un pareil entretien ne doit plus vous ſurprendre ;
Votre Epoux lui fut cher. Il veut ici vous voir,
Je n'y trouve pour vous que des ſujets d'eſpoir.

SE'MIRE.

Non, non, cher Prince, non ta perte eſt trop certaine.
Hé que me ſerviroit une eſpérance vaine !
Non, rien ne nous peut plus rejoindre déſormais
Que le tombeau qui doit nous unir à jamais.
Puis-je donc oublier cette affreuſe journée
Où du Ciel en courroux je fus abandonnée,
Où du ſein du bonheur, du comble de mes vœux,
Je paſſai tout à coup au ſort le plus affreux !
Quel ſouvenir ! J'étois aux clameurs accouruë,
Et le premier objet qui s'offrit à ma vûë,

Hélas ! fut mon Epoux d'assassins entouré
Dans les flots de son sang sous leurs coups expiré.
Hé plut au Ciel cruel .....

ROXANE.

On ouvre ; je vous laisse.

SE'MIRE.

Je n'y puis consentir. Ah demeurez, Princesse.....

SCENE III.

SE'MIRE *seule.*

MAis je l'appelle envain. O Ciel! qu'ai-je entendu !
Il se pourroit ..... Que dis-je ? Après ce que j'ai vû,
Comment puis-je espérer de le revoir encore,
Quel trouble cependant m'agite & me dévore!
Je ne puis y suffire, & parmi tant d'horreurs ....
Mais quelqu'un vient ... Où suis-je .. Ah Grand Dieu! Je me meurs.

SCENE IV.

SE'MIRE, HASSAN.

HASSAN.

C'Est par son amour seul que votre Epoux respire...
En quel état vous vois-je ? O ma chere Sémire !
Vous ne répondez point .....

SE'MIRE.

O cher & tendre Epoux !

HASSAN.

Ah ! laiſſez-moi mourir de joïe à vos genoux ;

SE'MIRE.

Laiſſez-moi dans vos bras, revenir à la vie.
Mes ſens ſont ſuſpendus . . . . & mon ame ravie . . . .
Je ne puis achever . . . .

HASSAN.

Ah ! retenez ces pleurs,
Cher & fidelle objet des plus tendres ardeurs.
Vous voïez mes tranſports ; partagez-en les charmes.
L'inſtant qui nous rejoint va finir nos allarmes.

SE'MIRE.

Vous vivant juſte ciel ! Vous cher Prince en ces lieux !
A peine en crois-je encor le raport de mes yeux,
Je n'en crois que mon cœur, que l'excés de ma joïe
Hé comment ſe peut-il qu'enfin je vous revoïe !

HASSAN.

Mes lâches aſſaſſins trompez ainſi que vous ;
Crûrent avoir ôté la vie à votre Epoux,
C'eſt cette heureuſe erreur qui me l'a conſervée ;

Soudain par les cruels vous futes enlevée,
Et ſitôt qu'avec vous ils eurent diſparu,
Je fus ſi promptement par les miens ſecouru,
Que leurs ſoins de mes ſens me rendirent l'uſage:
Quels furent juſte Ciel mon déſeſpoir, ma rage,
Quand je revis le jour & ne vous revis plus!
On fit pour m'arrêter des efforts ſuperflus;
C'eſt peu que de ces murs tout me ferme l'entrée;
Je vois de toutes parts ma mort preſque aſſurée,
Mais les plus grands périls ne peuvent m'émouvoir;
Je ne crains que l'horreur de ne vous plus revoir.
Sous l'habit d'un Soldat j'entreprens le voyage.
L'amour tient lieu de force & donne du courage;
Ainſi guidé par lui ſans être reconnu,
Juſques dans ce Palais je me vois parvenu.
De ces lieux la vertu n'eſt pas encor banie;
Déja prêt à s'armer contre la tyranie,
Avec ce ſûr azile, Ilcan m'offre un appui;
Il peut tout & je dois tout attendre de lui.
Oublions nos malheurs; nous touchons à leur terme.
Son amitié pour moi toujours conſtante & ferme
A conſenti ſans peine à ſervir mes deſſeins:
Cette nuit il vous doit livrer entre mes mains.
Enfin à la faveur de l'ombre & du ſilence.
Du Tyran de concert trompant la vigilance,
Sans crainte, ſans périls, nous allons pour jamais
Abandonner tous deux ce funeſte Palais.

SE'MIRE.

Que craindrois-je ! Voïant que mon Epoux reſpire,
Je crois qu'à mon bonheur déſormais tout conſpire.
Je n'en puis plus douter. Le Ciel veille ſur vous.
Aux fureurs du Sultan, Prince, dérobons-nous.
Avec vous les déſerts les plus inhabitables
Au ſéjour de la Cour me ſeront préférables.
Allons-en chercher un où tous deux retirés,
Tous deux du Monde entier nous vivions ignorés.
Là bravant le Sultan & ſa fureur jalouſe,
Contente d'y porter le nom de votre Epouſe,
A vous plaire bornant mes ſoins & mes déſirs,
Je verrai tous mes jours couler dans les plaiſirs.
Libre de vous aimer, de moi-même maîtreſſe,
Je m'en fais un bonheur égal à ma tendreſſe,
Et du moins, ſi le Ciel ne nous protége pas,
J'y mourrai ſatisfaite en mourant dans vos bras.

HASSAN.

Non je ne crains plus rien, ô ma chere Sémire !
Le bonheur que je goûte eſt le ſeul où j'aſpire.
Je défie à la fois le ſort & l'Empereur,
Puiſque rien ne ſçauroit m'enlever votre cœur.

SE'MIRE.

Hélas ! de cet inſtant je goûte tous les charmes.
Cependant mon amour me fait verſer des larmes :
Cher Prince, où ſommes-nous ! J'y ſonge avec terreur.

Mon cœur eſt déchiré d'une ſecrette horreur.
Vos perils, les malheurs dont je ſuis ménacée
Reviennent malgré moi s'offrir à ma penſée.
Si le Sultan armoit un nouvel aſſaſſin,
Si cette même nuit.... Que vous dirai-je enfin?
D'un noir preſſentiment j'ai peine à me défendre....

HASSAN.

Tout mon ſang, ſi pour vous il me le faut répandre,
Ne vaut pas des tranſports à mon amour ſi doux...
Mais que vois-je?

SCENE V.

SE'MIRE, HASSAN, L'EMIR.

HASSAN.

AH Seigneur!....

SE'MIRE.

O mon Pere, eſt-ce vous!

HASSAN.

Tout céde en ce moment aux tranſports de ma joïe..

L'EMIR.

Le Ciel permet enfin qu'ici je vous revoïe;
Cher Prince, que pourſuit l'injuſtice du ſort,

Et qui devez la vie au bruit de votre mort.
Vos vertus, vos malheurs redoublent ma tendresse.
Qu'en ce moment mon cœur gouteroit d'allégresse;
Si je n'avois plus rien à craindre pour vos jours!
Tant que dure l'Orage, on doit trembler toujours;
Et ne vous flattez pas, une horrible tempête
En ces lieux de nouveau menace votre tête:
Et je crains moins pour vous les fureurs du Sultan
Que l'appas dangereux des caresses d'Ilcan.

HASSAN.

Mais, Seigneur....

L'EMIR.

Je sçais tout. Par lui je viens d'aprendre
Ce que pour vous servir il est prêt d'entreprendre.
Son zele trop ardent me paroît affecté.
Je le soupçonne enfin de quelque lâcheté.

HASSAN.

Hé pourquoi l'accuser de tant de perfidie!
Son amitié pour moi ne s'est point refroidie:
La mienne près de vous le doit justifier.
D'ailleurs, quand je pourrois de lui me défier,
Contre notre Tyran sa haine me rassure.
Vous le trouverez prêt à venger mon injure;
Et s'il faut vous ouvrir ses secrets sentiments,
Il en craint à son tour de pareils traitemens.
Dès l'Enfance élevé sous un climat barbare,

Il y forma ſon cœur à la vertu Tartare :
Malgré l'éclat du rang qui l'attache à la Cour,
Cent fois je l'ai vû prêt d'en quitter le ſéjour.
De la part du Sultan tout l'irrite & le bleſſe.
Il blâme chaque jour ſon luxe, ſa moleſſe,
Et ne voit qu'à regret les vices du Perſan
Deshonnorer le Trône où s'aſſit Genghiſcan.

L'EMIR.

Vous comtez ſur Ilcan & croiez le connoître,
Mais tout ce beau dehors cache à vos yeux un traitre,
Peut-être en ce moment, Prince, vous trahit-il.
Du moins il faut tout craindre en un ſi grand péril.
Il n'eſt point à la Cour d'amis vrais & ſolides :
Tous les cœurs y ſont preſque ou lâches ou perfides :
Celui qui vous embraſſe à vous trahir eſt prêt,
On n'y connoît d'amis que ſon propre interêt,
Malgré l'affection qu'Ilcan m'a témoignée,
La mienne de tout tems de lui s'eſt éloignée;
Je ne puis oublier qu'autrefois je l'ai vû
Sous le plus grand Sultan que les Mogols aient eu
D'un Muſulman zélé joüer le perſonnage
Et tromper juſqu'aux yeux d'un Monarque ſi ſage.
Aujourd'hui ſous un maſque encor plus ſéducteur,
De vos malheurs peut être eſt-il lui même auteur?
D'autant plus dangereux, que loin de le paroître,
Il feint de condamner les vices de ſon Maître,
Mais ce que ſur ſon cœur il a pris d'aſcendant

Prince

Prince, ne permet pas de le croire imprudent.
C'eſt un piége aſſuré que tous les deux nous tendent,
Je n'en puis plus douter, pour nous perdre ils s'entendent,
Quelque attentat entr'eux ſe projette aujourd'hui,
Le Sultan inquiet ne ſe fait voir qu'à lui,
Il m'évite. Et pourquoi fuiroit-il ma préſence
S'ils n'étoient en effet tous deux d'intelligence?
Quoi qu'il en ſoit, Ilcan eſt maître de vos jours,
Et tant qu'il le ſera je tremblerai toujours.

SE'MIRE.

Ciel que tant de périls allarment ma tendreſſe!

HASSAN.

Au ſort d'un malheureux votre cœur s'intereſſe;
Et je ſens vos bontés autant que je le doi.
J'ai compté ſur Ilcan. Qui n'eût fait comme moi!
Seigneur, mon arrivée a précédé la vôtre:
Et pouvois-je en ces lieux rien attendre d'un autre!
Ainſi donc il n'eſt plus de foi chez les humains;
Mais malgré nos terreurs je ſuis entre ſes mains,
Pour mettre en ſureté ma Sémire, ma vie,
Lui ſeul de ce Palais peut m'ouvrir la ſortie;
Quel autre parti prendre? Et ſi malgré ſes ſoins;
Il ſe voit découvert, nous en perdra-t-il moins?

SE'MIRE.

Pour la derniere fois je vous parle peut-être

Cher Prince, je crois voir à chaque inſtant paroître
Mille aſſaſſins cruels prêts à fondre ſur vous,
Je crois voir.... *à l'Emir.* De ces lieux, Seigneur, arrachez-nous.

L'EMIR.

D'un péril ſi preſſant je connois l'évidence,
Ma fille; à l'artifice opoſons la prudence:
Craignons-les tous les deux. Mais malgré nos ſoupçons,
Ne leur laiſſons pas voir que nous les connoiſſons.
Oüi Prince, dans ces lieux ſi l'on veut vous ſurprendre,
J'ai des amis tout prêts armés pour vous défendre,
Ils s'y tiendront cachés en differens détours;
Leur intrépidité me répond de vos jours.
Vainement on aura conſpiré votre perte;
Je viens vous enlever demain à force ouverte.
Je compte ſur le Peuple, & je vais de ce pas
Dans l'ombre de la nuit faire armer nos Soldats.

SEMIRE.

Que d'horreurs juſte Ciel!

L'EMIR.

A regret je vous quitte:
Mais le tems preſſe, il faut mettre ordre à votre fuite.
L'injuſtice, le crime habitent cette Cour.

Avec vous je renonce à cet affreux séjour ;
Ma Garde vous suivra. Marchez vers Sultanie ;
Là je puis hautement braver la tyrannie ,
Et faire tête au sort contre nous conjuré :
Ses remparts sont pour nous un azile assuré.

HASSAN.

Seigneur , une amitié pour moi si généreuse
Rend déja ma disgrace à mes yeux moins affreuse ;
J'attens tout de vos soins. Je m'y confie.

SÉMIRE.

Et moi,
Je ne vous vois d'ici partir qu'avec effroi.

L'EMIR.

Sur le Ciel désormais fondez votre esperance.
Ma fille , sa justice égale sa puissance ;
L'Innocence oprimée y trouve un sûr apui :
Et tout l'effort humain ne peut rien contre lui.
Il sçaura proteger une innocente flamme.
Espérez & tâchez de rassurer votre ame ,
Que dis-je ?... En vain je veux condamner vos fraïeurs ,
Moi-même je ne puis vous dérober mes pleurs.
Je songe avec effroi dans quels lieux je vous laisse :
Prince , jugez par là de toute ma tendresse ,
Jugez de quels transports mes esprits sont saisis !
Famille infortunée ! O ma fille ! O mon fils !

O pere malheureux ! Hé quoi le ſort m'envie
La douceur de finir auprès de vous ma vie !
Je me trouble à mon tour . . . . Embraſſez-moi tous deux....
Adieu . . . . Puiſſions-nous tous nous revoir plus heureux !



ACTE IV.

SCENE I.

ABEN-SAID, ILCAN.

ABEN-SAID

JE ne puis revenir encor de ma ſurpriſe !
Quel attentat, Ilcan ! Quelle horrible entrepriſe !
Le Viſir au Palais poignardé cette nuit,
Et par qui ? J'en frémis ; par Haſſan. A ce bruit,
Mes Gardes allarmés de toutes parts accourent ;
Soudain des furieux ſe préſentent, l'entourent :
On les preſſe, & malgré leurs efforts redoublés,
Les traîtres ſont bientôt par le nombre accablés.
Haſſan veut échaper, mais en vain. On l'arrête.
Ici ! Pendant la nuit ! En armes ! A leur tête !
Quel deſſein animoit mon Rival furieux....
Mais je prétens percer ce myſtere odieux,
Et je ſçaurai bientôt par les plus grands ſupplices
Tirer la verité du ſein de ſes complices :
L'Emir même en ce jour a tout à redouter.
J'ai conſenti par grace encor à l'écouter ;
Mais s'il a partagé la fureur de ſon Gendre,
De mon juſte courroux, rien ne peut le défendre.

ILCAN.

Je ne ſçais que penſer, & ne puis concevoir
Qu'Haſſan ait médité l'attentat le plus noir :
Je le crois moins coupable & je dois le connoître ;
Il eut trop de vertu pour devenir un traître ;
Et s'il a contre vous formé quelque projet,
Son épouſe en eſt ſeule & la cauſe & l'objet.
Abandonnez les droits que vous avez ſur elle,
Vous n'aurez pas alors de ſujet plus fidelle ;
Sinon, craignez après ce qu'il vient de tenter,
Ce que ſon déſeſpoir peut encor attenter.

ABEN-SAID.

Non, pour lui quoiqu'il oſe, il n'eſt plus de Sémire.
Il ſçait qu'elle eſt à moi par les loix de l'Empire,
Il faut qu'il y renonce, ou qu'il perde le jour ;
Ma gloire le veut même autant que mon amour.
Si j'ai long-tems ſouffert qu'un téméraire Eſclave
Trahiſſe mes bontés, aujourd'hui qu'il me brave.
Je ne puis ni ne dois plus rien diſſimuler :
Nous en avons tous deux trop fait pour reculer.
Voyez-le cependant ; il vous aime, & peut-être
Vos conſeils le rendront plus ſoumis à ſon Maître ;
Je cherche à le ſauver. Mais s'il n'y conſent pas,
Si ſa ſoumiſſion ne m'arrête le bras,
S'il s'obſtine à perir, ſa mort eſt toute prête ;

A me pouſſer à bout, il y va de ſa tête :
L'Arrêt en eſt porté. Mais qu'il y ſonge bien ;
Ce choix une fois fait, je n'écoute plus rien.
Allez, Prince, & ſongez qu'ici je vous confie
Le ſoin de mon amour & celui de ſa vie.

ILCAN.

J'obéïs. Cependant ſi l'Emir irrité,
Oſe encor ſe ſouſtraire à votre autorité ;
Pouvant tout ſur l'Armée, & maître de la Ville ;
Penſez-vous qu'en ces murs il vous laiſſe tranquille... ?

ABEN-SAID.

Mes ordres ſont donnés : on l'obſerve de près.
Lui-même il ne peut plus ſortir de ce Palais ;
Ma tendreſſe par lui peut être encor bravée :
Mais ſa Fille jamais ne peut m'être enlevée.
Ah je crains bien plûtôt qu'un amour malheureux,
Ne porte mes fureurs plus loin que je ne veux !
En vain je les combats & m'arme de courage,
Il s'éléve en mon cœur des ſentimens de rage,
Que toute ma vertu ne peut plus contenir.
Je voudrois..... Malheureux ! Que vais-je devenir !
Quel fruit puis-je eſpérer de ma fureur jalouſe ?
O trop heureux Haſſan ! O trop fidelle épouſe !
Je n'en puis être aimé ! Je ne puis la céder !
A l'Univers entier, que ſert de commander,
Si malgré tout l'éclat de la grandeur ſuprême,

Pour ſon propre bonheur on ne peut rien ſoi-même!
Le pouvoir ſouverain loin de remplir nos vœux,
Souvent ſert à nous rendre encor plus malheureux.
J'y penſe avec effroi, je frémis de le dire;
Mais je perdrai plûtôt le ſceptre que Sémire.
Ainſi mon amitié n'eſpere plus qu'en vous:
Déterminez Haſſan à fléchir mon courroux.
Sauvez-le malgré lui, Prince, s'il eſt poſſible.
L'Emir paroît. Allez. Ah quel moment terrible!

SCENE II.

ABEN-SAID, L'EMIR.

L'EMIR.

VOus voilà ſatisfait, Haſſan eſt dans vos fers;
Sultan, par ſon ſupplice effrayez l'Univers,
Suivez de votre amour les conſeils déteſtables;
Ne pouvant lui trouver de crimes véritables,
Puniſſez la valeur qui défendit ſes jours,
Des coups d'un ſcélérat qui ſervoit vos amours.
Son bras s'eſt immolé, cette infame victime....

ABEN-SAID.

Vous prétendez en vain me déguiſer ſon crime:
C'eſt à mes jours qu'Haſſan en vouloit cette nuit.
A quel autre deſſein, au Palais introduit,

Avoit-il rassemblé cette troupe hardie,
De furieux qu'avoit armés sa perfidie?

L' EMIR.

Il venoit arracher de ce cruel séjour,
Le malheureux objet d'un vertueux amour;
Son épouse en un mot. Et c'est là tout son crime.

ABEN-SAID.

Cet attentat rend seul sa perte légitime;
Sur votre fille, Emir, j'ai seul de justes droits,
Elle n'est plus à lui : vous connoissez nos loix.
Pour obtenir de vous & de lui ce divorce,
Je n'ai pris qu'à regret le parti de la force;
Je pouvois commander; j'ai long-tems supplié,
Caresses & bienfaits, je n'ai rien oublié.
Enfin pour couronner Sémire en votre absence,
Je me trouve contraint d'user de ma puissance :
Et l'Ingrat au mépris des Loix, de mes bienfaits,
M'ose venir braver jusques dans mon Palais!
Je frémis d'y penser .... Et peut-être que sçai-je!
Porter jusques sur moi sa fureur sacrilege!
Le foudre est en mes mains, mais prêt à le punir :
Ma clémence veut bien encor la retenir;
Vous entendez le prix que je mets à sa grace.
Qu'il obéïsse, Emir, & son crime s'efface :
C'est un Arrêt que rien ne me fera changer;
J'ai la mort du Visir & ma gloire à vanger.

L'EMIR.

S'il osoit à mon sang imprimer cette tache,
Mon bras le puniroit d'une action si lâche.
Je m'emporte à regret, tout mon sang est à vous;
Sacrifiez le Pere, & la Fille, & l'Epoux;
Mais cessez d'esperer qu'une ardeur criminelle,
Obtienne jamais rien de lui, de moi, ni d'elle.
Ah si toûjours contraire à ce coupable choix,
Contre vos feux encor j'ose élever ma voix!
Dans le fond de mon cœur vous ne pouvez pas lire;
Mais croyez qu'il m'en coûte à ne pas y souscrire.
Quelle gloire pour moi comblé d'honneur & d'ans,
D'unir encor mon sang au sang de mes Sultans!
Et quel bonheur plus grand, plus flatteur pour un pere,
Que de voir sur le Trône une fille si chere!
Mais dès qu'il faut trahir le devoir ou l'honneur,
L'interêt de mon sang ne peut rien sur mon cœur.
Je respecte nos Loix & vos Décrets augustes:
Mais les Loix ne sont Loix qu'autant qu'elles sont justes.
Il est d'un Prince sage ainsi que généreux,
D'abolir une Loi qui fait des malheureux.
Et quelles sont ces loix qui vous sont si propices!
Des loix qui du Monarque autorisant les vices,
A des malheurs sans nombre exposent les Sujets;
Et d'un Etat sans cesse altéreroient la paix.

Ge nghiſcan ce Héros dont la valeur gueriere,
Sous un ſceptre de fer ſoûmit l'Aſie entiere;
Quand du Gange à l'Euphrate il porta ſes exploits,
Le premier il dicta ces tyranniques Loix:
C'étoit un Conquérant que les droits de la guerre,
Avoient preſque rendu le maître de la Terre.
Ces ſuperbes Tyrans, de cent Peuples domptés,
Peuvent tout, & pour loix n'ont que leurs volontés.
Mais remontez vous-même aux Héros vos ancêtres,
Qui de ce grand Empire, avant vous furent maîtres.
Au Sultan votre ayeul, le moins juſte de tous,
Ils pouvoient à ces loix recourir comme vous;
Leur gloire en eut été peut-être moins flétrie:
Plongés dans l'ignorance & dans l'Idolatrie,
Ils adoroient des Dieux à leurs deſirs ſoûmis;
Ils pouvoient tout tenter, tout leur étoit permis.
Aucun d'eux cependant au gré de ſon caprice,
N'a fait de cette Loi prévaloir l'injuſtice.
Et vous en voulez faire un eſſai ſi honteux!
Vous, juſqu'ici, plus juſte & plus grand qu'aucun d'eux!

ABEN-SAID.

Ces Héros dont je tiens l'Empire & la naiſſance,
Ont à leur gré toûjours éxercé leur puiſſance:
Ce qu'ils ont fait n'eſt pas une regle pour moi;
Je regne, & ne connois de regle que la Loi.

L'EMIR.

Non, non ; ouvrez les yeux, voyez dans quel abîme,
Va vous précipiter l'ardeur qui vous anime.
Si vous voulez regner avec tranquillité,
Sultan, faites regner avec vous l'équité.
Soyez de vos Sujets le protecteur, le pere,
Veillez à leur ſalut, ſoulagez leur miſere.
Ce pouvoir abſolu que vous avez ſur eux,
Ne vous eſt confié que pour les rendre heureux:
Voilà vos loix, Sultan. Gardez de les enfraindre,
Ou d'un peuple opprimé vous aurez tout à craindre.
Songez quels ont été ces fameux Potentats,
Les maîtres autrefois de ces vaſtes Etats ;
Ces Califes, leur nom annonce leur puiſſance;
La Terre fut ſoumiſe à leur obéïſſance.
De leur Trône ils voyoient cent Rois humiliés,
Attendre leurs Decrets, proſternés à leurs pieds.
Tout trembla devant eux ; la Religion même
Attacha ſur leur front ſon propre Diadême.
Ainſi de l'Univers arbitres ſouverains,
Ils tenoient & la paix & la guerre en leurs mains.
Mais ſur ce Trône auguſte infecté de leurs vices,
Ils ont fait avec eux regner leurs injuſtices ;
L'un l'uſurpa ſur l'autre, & leur Etat troublé,
Fut par eux tour à tour conquis & déſolé ;
Vos Ancêtres enfin ont détruit leur Empire.
Peut-être en ce moment le juſte Ciel m'inſpire,

Sur leur Trône évitez leur exemple & craignez
De vous perdre comme eux, ſi comme eux vous regnez.

ABEN-SAID.

Un zéle trop ſuſpect aujourd'hui vous anime,
Juſte diſpenſateur d'un pouvoir légitime.
Je ne dis plus qu'un mot, je veux être obéï;
Songez-y bien. Malheur à qui m'aura trahi.
Pour un moment encor, je ſuſpens ma vengeance
Haſſan peut à mes pieds éprouver ma clémence.
Je cherche à l'empêcher de périr aujourd'hui,
Et ne puis cependant le ſauver malgré lui.
Pour la derniere fois je vous offre ſa grace;
Son maître ou ſon ami, je le perds ou l'embraſſe:
Ne forcez point tous deux un Monarque irrité,
A ſe ſervir enfin de ſon autorité.

L'EMIR.

Je ne vous dis plus rien, & mon ame étonnée
S'indigne des excès d'une ardeur effrenée:
Je vois avec horreur votre cœur abattu,
Inſenſible à la honte autant qu'à la vertu.
Cruel! je vois le ſort que ce jour nous prépare;
Immolez-nous tous trois à votre amour barbare.
Mais rédoutez du Ciel les châtimens affreux,
Il vange tôt ou tard le ſang des malheureux.

ABEN-SAID.

Hé bien ! Vous le voulez, Emir, rien ne vous touche:
Rien ne peut ébranler votre vertu farouche.
Si le Prince à l'inſtant ne ſe ſoumet aux loix ;
Tremblez. Vous l'avez vû pour la derniere fois.
Il n'eſt plus qu'un moyen de détourner la foudre ;
Votre fille paroît. Je vous laiſſe en réſoudre.
Et dans le même inſtant je viens la retrouver.
Mais craignez de vous perdre en voulant le ſauver.

SCENE III.

L'EMIR, SE'MIRE.

SE'MIRE.

AH ! Seigneur, le Sultan a daigné vous entendre...
Mais je vois par vos pleurs ce que j'en dois attendre.
Arrachez-moi du moins aux horreurs de mon ſort,
Rendez-moi mon Epoux, ou me donnez la mort.

L'EMIR.

Non, ne nous flattons plus d'une vaine eſpérance,
Ma fille. Il faut s'armer d'une noble conſtance ;
Au coup qui vous attend il faut vous préparer,
Cet inſtant pour jamais vous en va ſéparer

Soit qu'acceptant la main qui va vous être offerte,
Soit qu'en la refuſant vous avanciez ſa perte ;
Le Tyran a formé l'exécrable deſſein
De vous forcer vous-même à lui percer le ſein.

SEMIRE.

Qu'entens-je, juſte Ciel ! Epouſe infortunée,
A quel ſupplice affreux, me vois-je condamnée !
Quoi, cher Prince, on me force à te ravir le jour,
A moins que de trahir le plus parfait amour !
Mais tu n'as pas encore abattu mon courage,
Tyran ! S'il faut du ſang pour aſſouvir ta rage,
De mon ſeul déſeſpoir je recevrai les loix ;
Ma mort m'épargnera l'horreur d'un pareil choix.

L'EMIR.

Calmez de ce tranſport la violence extrême,
O ma fille ! écoutez un pere qui vous aime,
Votre vertu de vous veut un plus grand effort :
Lorſqu'encor dans l'erreur vous regrettiez ſa mort.
Ce déſeſpoir a pû vous ſembler légitime,
Mais aujourd'hui l'amour vous en doit faire un crime.
Gardez-vous d'irriter un Tyran furieux :
Le cruel va bientôt reparoître à vos yeux,
Employez les ſoûpirs, les prieres, les larmes ;
Quelque juſtes que ſoient en effet nos allarmes.
Votre ſort eſt peut-être encore entre vos mains ;
Mais pour vous délivrer, mes efforts ſeront vains,

A moins que de ce jour vous n'obteniez le reſte.
Sur-tout gardez-vous bien, quoi qu'Ilcan vous proteſte,
D'écouter aujourd'hui ſes conſeils dangereux ;
Le perfide a trahi votre Epoux malheureux.
Mes amis brûlent tous d'embraſſer ma querelle ;
Pour vous nos ſaints Imams feront parler leur zéle ;
Et le peuple eſt déja prêt à ſe ſoulever :
Donnez-moi ſeulement le tems de vous ſauver.
Si l'on m'oſe arrêter dans une heure à main forte ;
Oſman de ce Palais viendra forcer la porte.
Mes jours & ceux d'Haſſan courent même danger ;
Et je n'ai déſormais plus rien à ménager.
Ce reſte infortuné d'une plus belle vie,
Ma fille, ſans regret je vous le ſacrifie ;
Trop heureux ſi ce ſang que j'expoſe pour vous,
Peut aſſûrer vos jours & ceux de votre époux.

SE'MIRE.

Ah laiſſez ſur moi ſeul éclater la tempête !
Mille périls affreux menacent votre tête :
Seigneur, n'expoſez point des jours ſi précieux,
Vivez, dérobez-vous aux coups d'un furieux.....

L'EMIR.

J'entends du bruit. Adieu, le Sultan va paroître,
Proſternez-vous aux pieds de ce ſuperbe maître.
Ma fille, ménagez ces précieux inſtans,

Tout

Tout eſt ſauvé pour vous, ſi vous gagnez du tems.

SCENE IV.

LE SULTAN, SE'MIRE.

SE'MIRE. *à part.*

IL paroît. . . . Tout mon ſang ſe glace à cette vûë. *à Aben-Saïd.*
Ah Sultan ! permettez qu'une épouſe éperduë,
Que Sémire ſe jette à vos ſacrés genoux,
C'eſt en les embraſſant. . . . .

ABEN-SAID.

Princeſſe, levez-vous :
Un tel abaiſſement m'outrage & deshonore,
Ces charmes trop puiſſans que malgré vous j'adore.

SE'MIRE.

Hélas de mes malheurs ſoyez plûtôt touché !
Au ſort de mon Epoux le mien eſt attaché.
Je viens vous demander & ma grace & la ſienne!

ABEN-SAID.

Diſpoſez de ſa vie ainſi que de la mienne ;
Ou plûtôt ſauvez-moi de ma propre fureur :
Pour la derniere fois je vous ouvre mon cœur,

Je vous offre sa grace avec mon Diadême;
Mais comme mon amour, ma fureur est extrême :
Songez que l'accepter ou que le dédaigner,
Le va faire périr ou vous faire regner.

SÉMIRE.

Ainsi vous le voulez! Et ma mort est certaine!
Et l'amour seroit donc plus cruel que la haine!
Non, je ne puis penser que toûjours votre cœur
S'obstine à n'écouter qu'une aveugle fureur :
Vous ne voudrez jamais renoncer par ce crime
Au nom de juste, aux noms de grand, de magnanime.
La douceur de vos loix, vos vertus, vos bienfaits
Font voler après vous les cœurs de vos Sujets ;
Ils font incessamment des vœux pour votre Empire;
Et je serois la seule à n'y pouvoir souscrire!
Non, vous n'en croirez point un aveugle courroux:
Si cet effort est grand, il est digne de vous.
Il faut pour s'y résoudre une vertu suprême,
Sultan, mais il est beau de se vaincre soi-même :
Et la gloire peut tout sur les cœurs généreux.
Rendez-vous, rendez-moi mon Epoux malheureux.

ABEN-SAID.

Je n'en ai que trop fait pour lui sauver la vie.
Je ne puis plus laisser son audace impunie ;
Epargnez-vous des soins & des vœux superflus,
Princesse, c'en est fait. Vous ne le verrez plus.

Du reſte choiſiſſez, c'eſt à vous de réſoudre,
Si je dois à l'inſtant le punir ou l'abſoudre.

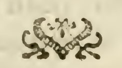
SÉMIRE.

Je ne te verrois plus, cher Prince . . . . Quelle horreur !
Où me vois-je réduite ! Ah cruel Empereur !
Mais s'il faut que ſa mort aujourd'hui nous ſépare,
La mienne malgré vous nous rejoindra, Barbare,
Oüi, vous revoquerez cet arrêt odieux,
Ou je vais à l'inſtant expirer à vos yeux.
Hé ! Qu'exige de moi votre injuſte tendreſſe ?
Pour vous donner ma main, en ſuis-je la maîtreſſe :
Je ſçai ce que je ſuis & ce que je vous doi ;
Et s'il m'étoit permis de diſpoſer de moi,
Eſclave on me verroit obéïr à mon Maître :
Avec ſoumiſſion, ſans m'en plaindre peut-être.
Comment pourrois-je alors vous refuſer mon cœur ?
Alors, je ne verrois en vous qu'un Empereur,
Qui grand également dans la paix, dans la guerre ;
Eſt né pour conquerir le reſte de la Terre.
Vous m'offrez une main dont je connois le prix,
Et bien loin qu'au réfus j'ajoûte le mépris,
Même au ſein des horreurs que vous me faites craindre
Je me ſens malgré moi contrainte de vous plaindre.
Je ſçai que votre cœur en ſecret en gémit,
Que ſentant ſa fureur, lui même il en frémit ;

Qu'accablé malgré lui sous le poids de sa chaîne,
Il suit sans le vouloir le penchant qui l'entraîne;
Et si tout grand qu'il est il en est abattu,
C'est qu'il est des instans fatals à la Vertu.
Mais sans perdre ses droits, elle perd son empire.
J'en appelle au remords qui déja vous déchire....
Vous vous troublez.... Je vois qu'un cœur si généreux
Ne sçauroit sans regret faire des malheureux;
Que ce qu'il vous en coûte est pour vous un supplice;
Vous n'êtes point cruel. Hé je vous rends justice!
Non, je ne vous hais point, non.....

ABEN-SAID.

Ciel! Que faites-vous!
Ah Princesse! Arrêtez, laissez-moi mon courroux.
Je me defends trop mal & contre tant de charmes,
Il ne me reste plus que d'impuissantes larmes.
Sémire, c'est mon sort de vous aimer toûjours!
Devroit-il m'en coûter le repos de mes jours?
Mais n'importe, dussai-je en perdre aussi la vie,
Vous le voulez, mon cœur pour vous se sacrifie:
Et mes vœux les plus doux aux vôtres immolés....



SCENE V.

ABEN-SAID, SE'MIRE, ILCAN, GARDES.

ILCAN.

Vos ordres au Palais ont été violés,
Sultan, on vous trahit. L'Emir a pris les armes;
La Ville est soulevée & tout est en allarmes....

ABEN-SAID.

Quoi, l'Emir!

SE'MIRE.

Ah Sultan....

ABEN-SAID.

Vous l'entendez. Hé bien!
Il faut le satisfaire & ne ménager rien.
De Sémire & d'Hassan qu'on redouble la Garde,
Le soin de ce Palais, vous, Prince, vous regarde.
Demeurez, moi je vais périr en Empereur,
Ou tout sacrifier à ma juste fureur.

Le Sultan s'en va d'un côté, on emmene Sémire de l'autre.

SCENE VI.

ILCAN *seul.*

VAs cours, le sort a mis le comble à ta disgrace
Un péril plus affreux à l'instant te menace.
On n'attend plus que moi.... Tremble. Tu dois frémir.
Ton plus grand ennemi, Sultan, n'est pas l'Èmir.
Ma fureur désormais n'en veut plus à son Gendre.
De lui contre un rival j'ai lieu de tout attendre :
J'ai besoin de ses jours pour un plus grand dessein;
Il sera le premier à lui percer le sein.



ACTE V.

SCENE I.

ILCAN, HASSAN, GARDES.

ILCAN *à Hassan, lui rendant son épée.*

LE Sultan voit par-là son attente trompée;
Quittez d'indignes fers & prenez cette épée.
D'un lâche ravisseur le Ciel veut vous venger;
Venez sous mes drapeaux vous-même vous ranger.
Le Tyran arme en vain, Prince. Son regne expire.
Le soldat me dépose & me nomme à l'Empire,
Et si l'Emir consent à seconder ce choix,
J'y parviens aujourd'hui d'une commune voix.
Laissez ici Semire; une Garde fidelle
Veillera sur les jours & de Roxane & d'elle;
Partons, & que l'Emir déterminé par vous,
Se range du parti de qui vous sauve tous:
Venez, Prince, ma cause est désormais la vôtre.

HASSAN.

Vous ne nous connoissez, Seigneur, ni l'un ni l'autre;
Si le Sultan m'opprime & poursuit mon trépas,
C'est un Tyran pour moi qui pour vous ne l'est pas.
Mes malheurs ont armé l'Emir contre son Maître,

Mais loin de ſeconder les attentats d'un traitre ;
Avec la même ardeur qu'il vole à mon ſecours,
Contre tout l'Univers il défendra ſes jours.
Et ce Prince en effet grand, vertueux, auguſte,
Des Monarques toûjours eût été le plus juſte ;
Si ſe défendant mieux des traitres, des flatteurs,
Il n'en eût pas ſuivi les conſeils ſéducteurs.
Je vois que ce diſcours étonne votre audace :
Le malheur ne corrompt qu'une ame vile & baſſe,
Ilcan ; Et le forfait où tend votre fureur,
Aux cœurs tels que le mien ne peut que faire horreur.

ILCAN.

Mon amitié pour vous m'a fait ſeule entreprendre,
Haſſan & ce langage a lieu de me ſurprendre ;
Mais le tems eſt trop cher pour le perdre en diſcours,
Tout un peuple m'appelle à l'Empire & j'y cours.
Un Prince à qui le ſort préſente une Couronne,
Eſt indigne de vivre alors qu'il l'abandonne.
Qui ne la cherchoit pas ne peut la dédaigner ;
Et malgré moi je dois ou périr ou regner.
Adieu. Je vois venir votre Epouſe éperduë,
C'eſt par mes ſoins, Ingrat, qu'elle vous eſt renduë :
Je vous laiſſe y penſer. Mais craignez qu'en ces lieux,
Ce jour ne vous ramene un vainqueur furieux.
Il s'en va.

HASSAN.

A fléchir ſous ton joug penſes-tu me contraindre ?

Qui ne craint point la mort, traitre, ne peut te craindre.

SCENE II.

HASSAN, SE'MIRE.

SE'MIRE.

Se peut-il.....

HASSAN.

Chere Epouſe ... O Ciel qui l'eût penſé !
Du plus grand des malheurs l'Etat eſt menacé.
Des noirs complots d'Ilcan la trame eſt découverte,
Il en vouloit au Trône encor plus qu'à ma perte.
Dès que pour moi le Peuple a paru révolté,
Le parti de ce traitre a ſoudain éclaté :
On veut mettre en ſes mains le ſceptre de l'Aſie.

SE'MIRE.

D'étonnement, d'effroi, j'en ai l'ame ſaiſie.

HASSAN.

Le cruel ne nous a rendu libres tous deux ;
Que pour mieux colorer cet attentat affreux ;
Déja dans ce Palais c'eſt lui ſeul qui commande,
Princeſſe, ce n'eſt pas votre ſang qu'il demande.

Quel barbare pourroit attenter à vos jours !
Mais pour l'Emir je tremble & vole à ſon ſecours ;
Et je vais par ce fer à travers le carnage
Périr, ou juſqu'à lui m'ouvrir un ſûr paſſage.

SE'MIRE.

Ah cher Prince.....

HASSAN.

A regret je vous quitte en ce lieu,
Je crains de vous y dire un éternel adieu....

SCENE III.

SE'MIRE, ROXANE.

ROXANE.

PRinceſſe, où court Haſſan ? D'où naiſſent vos allarmes ?
Quoi votre Epoux eſt libre & vous verſez des larmes !
Du plus mortel effroi je commence à frémir.
Vous n'oſez me répondre.... Ah vous pleurez l'Emir !

SE'MIRE.

J'ignore ſon deſtin. Mais qu'ai-je appris....

ROXANE.

Je tremble,
Qu'allez-vous m'annoncer?

SE'MIRE.

Tous les malheurs enſemble.
Ilcan, le traitre Ilcan, maître de ce Palais,
Va peut-être devoir l'Empire à ſes forfaits:
Un parti ſecondant ſa ſacrilege audace,
Détrône l'Empereur & l'éleve en ſa place. . . .

ROXANE.

Ah Prince malheureux, ainſi donc ton amour
Va te coûter peut-être & l'Empire & le jour!
O Ciel! Le voici donc ce jour où ta colere
Arme pour nous punir mon époux & mon frere!
Ce jour où cet Empire autrefois ſi fameux,
Va peut-être tomber & finir avec eux!

SE'MIRE.

Que d'horreurs? Et c'eſt moi qui ſur vous les attire!
Trop funeſtes attraits! Malheureuſe Sémire!
C'eſt moi ſeule qui perds mon pere & mon époux!
Toute ma force cede à de ſi rudes coups.
Au deſtin qui m'attend, la mort eſt préférable.
Que le Sultan triomphe, ou qu'un traitre l'accable,
Et l'amitié perfide, & l'amour furieux,
Tout menace à la fois des jours ſi précieux.
Nul eſpoir ne me reſte en de telles allarmes;

Il ſe fait du bruit derriere le Théâtre.

Entendez vous ces cris, ce bruit affreux des armes?
Je tremble..... Et tous mes ſens en ſont glacés d'effroi.....

ROXANE.

En ce terrible inſtant je n'implore que toi,
Sur l'auteur de nos maux, grand Dieu, lance ta foudre,
Qu'avec lui les Méchans ſoient tous réduits en poudre.
Toi-même du Sultan daigne guider le bras,
Appelle, & fais voler devant lui le trépas.
Que dis-je, malheureuſe! Et quels vœux dois-je faire!
Grand Dieu, daigne épargner mon Epoux & mon Frere!

SE'MIRE.

Mais parmi les horreurs de ce tumulte affreux;
Qui peut......

SCENE IV.

ROXANE, SE'MIRE, OROSMIN.

OROSMIN.

QU'eſt devenu votre Epoux malheureux?
Princeſſe, en ce Palais dont ma vaillante eſcorte,
Après un long combat vient de forcer la porte.

Par ordre du Sultan je viens & le chercher,
Et tous trois aux fureurs d'Ilcan vous arracher.
Abandonné des ſiens & preſſé par le traitre,
L'Empereur, mais trop tard, apprend à le connoître.
C'en eſt fait, m'a-t'il dit, le Ciel combat pour lui;
Et d'un uſurpateur ſe déclare l'appui:
Vas, cours ſauver Haſſan, Sémire & la Princeſſe,
On nous a tous trahis, hâte-toi, le tems preſſe....

SE'MIRE.

Inutiles remords! Vos ſoins ſont ſuperflus;
Peut-être en ce moment mon Epoux n'eſt-il plus.
Il a quitté ces lieux, & j'ignore le reſte.

OROSMIN *à Roxane.*

Ah Madame! fuyez un ſéjour ſi funeſte!
Et ſouffrez que du Ciel attendant le ſecours;
Je conduiſe vos pas & veille ſur vos jours.
Ilcan pour inſpirer aux ſiens plus de courage;
De ce riche Palais leur promet le pillage:
D'armes & de ſoldats bientôt environnés,
Ces murs à leur fureur vont être abandonnés.
Les partiſans du traitre à chaque inſtant augmentent,
Adroits à profiter des troubles qu'ils fomentent,
Les vils adorateurs des Dieux de l'Indoſtan,
Se ſont tous déclarés pour ce nouveau Sultan.
Ils ont fait dans ſon camp tranſporter leurs Idoles;
Ses étendars en ont arboré les Symboles:

Leur fanatiſme ainſi ſervant ſon attentat,
Va peut-être changer la face de l'Etat.
Déja de toutes parts acharnés au carnage,
Ils ne reſpectent plus ni le ſexe, ni l'âge :
Et Tauris qui ſe rend à la loi du plus fort,
N'eſt plus qu'un lieu d'horreur où triomphe la mort.

ROXANE.

Princeſſe, c'en eſt fait, nos deſtins s'accompliſſent ;
D'armes & de ſoldats tous ces lieux ſe rempliſſent.
Fuyons du moins l'aſpect d'un Vainqueur odieux,
Juſte Ciel! Mais que vois-je, en croirai-je mes yeux ?
C'eſt le Sultan lui-même.

SCENE V.

ABEN-SAID, ROXANE, SE'MIRE, OROSMIN, *une troupe de Gardes & de Soldats.*

ABEN-SAID *aux Gardes qui le ſuivent.*

Il ſuffit qu'on me laiſſe.
à Oroſmin. Je ne vois point Haſſan. Qu'à mes yeux il paroiſſe.
Ne ſçait-il pas......

OROSMIN.

Mes ſoins ont été ſans ſuccès ;
Et le Prince déja n'étoit plus au Palais....

ABEN-SAID.

Vas cours de tous côtés. Qu'on le cherche, qu'il vienne;
Ma vie est désormais moins sûre que la sienne.

SE'MIRE.

Inutile esperance! Il n'en sera plus tems!

ABEN-SAID.

O malheureux Emir!

ROXANE.

Ciel! Qu'est-ce que j'entends?
Quel nom vient de sortir, Sultan, de votre bouche!
Quels discours! Quels soupirs & quel regard farouche!
Votre silence encor redouble ma terreur;
En est-ce fait, Ilcan, seroit-il Empereur?

ABEN-SAID.

Le Ciel lance sur moi les traits de sa colere;
Connoissez cependant votre malheureux frere:
Puisque je vis encor, je suis victorieux,
C'est en Maître, en Sultan, que je rentre en ces lieux.
Mais helas!

ROXANE.

Que ce trouble augmente mes allarmes!

ABEN-SAID.

Qu'un triomphe pareil me va coûter de larmes!
Que je le paye cher & qu'il m'eſt odieux!
La révolte en fureur regnoit ſeule en ces lieux.
Bien peu de mes Sujets m'étoient reſtés fideles;
Peuple, Soldats, tous preſque ou traitres, ou rebelles;
De l'Emir ou d'Ilcan ſuivoient les étendarts:
Au ſortir du Palais preſſé de toutes parts,
Le Prince le premier s'oppoſe à mon paſſage;
Comme ſur moi du nombre il avoit l'avantage
Les miens au premier choc cédent à ſes efforts,
Dès long-tems entouré de mourans & de morts.
Je ne combattois plus que pour périr moi-même,
Lorſque l'Emir inſtruit de ſa fureur extrême;
Suivi d'un gros des ſiens, accourt & ſur ſes pas
Fait voler l'épouvante & conduit le trépas.
» Je n'impute qu'à moi le ſort qui vous opprime;
» Et dans votre malheur, Sultan, je vois mon crime
» M'a-t'il dit, mais du moins en ce preſſant danger,
» Je vais pour l'expier, périr ou vous venger.
Tandis que je pourſuis les traitres en déroute,
A travers mille morts l'Emir s'ouvre une route:
Il cherche Ilcan, le joint avec tant de fureur,
Qu'aux cœurs les plus hardis il porte la terreur.
Avec pareille adreſſe, avec même courage,
Soudain l'un contre l'autre ils ſignalent leur rage:

L'Emir

L'Emir d'un coup mortel eſt le premier frappé.....

SE'MIRE.

Mon Pere!

ABEN-SAID.

Ilcan triomphe & ſe croit échapé ;
Mais l'Emir n'en devient pour lui que plus terrible :
Sa main d'un coup plus ſûr frappe ce monſtre horrible.
Le traitre tombe enfin à mes pieds renverſé,
Et meurt au même inſtant de mille coups percé.
J'accours. Un tel exemple étonnant les Rebelles,
Fait tomber de leurs mains leurs armes criminelles.
Tout fuit. Tout m'eſt ſoumis. Quel triomphe! Ah ma Sœur!
Que de rémords cruels s'emparent de mon cœur!
Le Ciel n'a pas permis que pour comble de gloire,
Lui-même il pût joüir des fruits de ſa victoire!
Que dans ſon ſein je puſſe en de ſi doux momens,
Oublier mes fureurs & mes égaremens.....



SCENE VI. & derniere.

ABEN-SAID, ROXANE, SE'MIRE, L'EMIR, HASSAN, *plusieurs Gardes & Soldats.*

L'EMIR *appuyé sur Hassan d'un côté, & de l'autre sur un Soldat, du fond du Théâtre :*

Quel spectacle, grand Dieu! Mon épouse! Ma fille!

ROXANE.

Ah que vois-je!

SE'MIRE.

Seigneur.....

L'EMIR.

O ma chere famille!

ABEN-SAID.

Comment puis-je à vos yeux...?

L'EMIR.

Sultan, ne pensez pas
Que je vous vienne ici reprocher mon trépas.
Le Ciel en ses Decrets est toûjours équitable;
Hé si je meurs pour vous, en suis-je moins coupable!
J'éprouve sa justice. Il punit cette main

Qui venoit de s'armer contre ſon Souverain :
Mais du moins, & mon bras l'a fait aſſez connoître,
Tout armé que j'étois, je n'étois point un traitre.
Qui moi, j'aurois trahi le ſang de mes Sultans!
Helas! je ne voulois que ſauver mes enfans.
Par ces ſacrés genoux qu'avec reſpect j'embraſſe;
Sultan, je viens encor vous demander leur grace;
C'eſt tout ce que j'eſpere en ce dernier inſtant:
Vous regnez glorieux, je vais mourir content.
Trop heureux, ſi pour vous au moment où j'expire....

ABEN-SAID.

Emir! Ah diſpoſez de moi, de mon Empire,
Je ne dois qu'à vous ſeul & le Trône & le jour;
Et je mets à vos pieds ma vie & mon amour.
Ne craignez plus, Madame, un penchant trop funeſte:
Il me coûte ſi cher que mon cœur le déteſte.
J'abolis à jamais une odieuſe Loi;
Vivez tous deux heureux & tous deux aimez-moi.

L'EMIR.

Grand Dieu! C'eſt dans tes mains qu'eſt le cœur des Monarques!
De tes bontés pour moi je reconnois les marques:
Même en me puniſſant tu combles tous mes vœux;
Le dernier de mes jours en eſt le plus heureux.
à Haſſan. Adieu Prince. Au Sultan ſoyez toûjours fidelle.

De tout ce que j'ai fait n'imitez que mon zéle.
Par moi-même le Ciel vous apprend aujourd'hui,
Qu'il est des Souverains le vengeur & l'appui.
à Roxane & à Sémire. Vous, d'un si doux instant ne troublez point les charmes,
Par pitié toutes deux dérobez-moi vos larmes.....
Mais la force me manque ..... Et déja mes douleurs...
Embrassez-moi, ma Fille. ....

SE'MIRE.

O mon Pere!

L'EMIR.

Je meurs.

On l'emmene.

HASSAN.

Ciel cruel, il expire!

ROXANE.

O fatale journée!

ABEN-SAID.

Sémire! Hassan! Ma Sœur! Famille infortunée!
Que ne puis-je du moins réparer aujourd'hui
La perte que tous trois vous avez faite en lui!
Ce bonheur désormais est le seul où j'aspire:
Vous, cher Prince, occupez sa place dans l'Empire;
Je vous la donne. En moi vous le retrouverez,
Que je retrouve en vous l'Emir que vous pleurez.

FIN.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, la *Tragédie d'Aben-Saïd*, & n'y ai rien trouvé qui puiſſe en empêcher l'impreſſion. A Paris ce 28. Novembre 1735. LA SERRE.

PRIVILEGE.

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, ROY DE FRANCE ET DE NAVARRE; A nos amez & féaux Conſeillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes Ordinaires de notre Hôtel, Grand Conſeil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra: SALUT. Notre bien amé LAURENT-FRANÇOIS PRAULT fils, Libraire à Paris, Nous ayant fait remontrer qu'il ſouhaiteroit faire imprimer & donner au Public *la Tragedie d'Aben-Saïd, Empereur des Mogols, par le ſieur Abbé Le Blanc*, s'il Nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Privilege ſur ce neceſſaires; offrant pour cet effet de les faire imprimer en bon papier & beaux caracteres, ſuivant la feuille imprimée & attachée pour modele ſous le Contreſcel des Preſentes. A CES CAUSES; Voulant traiter favorablement ledit Expoſant, Nous lui avons permis & permettons par ces Preſentes, de faire imprimer leſdits Livres ci-deſſus ſpecifiés, en un ou pluſieurs Volumes, conjointement ou ſéparément, & autant de fois que bon lui ſemblera, ſur papier & caracteres conformes à ladite feuille imprimée & attachée ſous notredit

Contrefcel,& de les vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le tems de fix années confecutives, à compter du jour de la date defdites Prefentes : Faifons défenfes à toutes fortes de perfonnes de quelque qualité & condition qu'elles foient, d'en introduire d'impreffion étrangere dans aucun lieu de notre obéiffance; comme auffi à tous Libraires-Imprimeurs & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, debiter ni contrefaire les Livres ci-deffus expofés, en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns extraits, fous quelque prétexte que ce foit, d'augmentation, correction, changement de titre ou autrement, fans la permiffion expreffe & par écrit dudit Expofant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confifcation des Exemplaires contrefaits, de trois-mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Expofant, & de tous dépens, dommages & interêts; à la charge que ces Préfentes feront enregiftrées tout au long fur le Regiftre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la date d'icelles : que l'impreffion de ces Livres fera faite dans notre Roïaume & non ailleurs; & que l'Impétrant fe conformera en tout aux Reglemens de la Librairie, & notamment à celui du dix Avril 1725. & qu'avant que de les expofer en vente les Manufcrits ou Imprimés qui auront fervi de copie à l'impreffion defdits Livres, feront remis dans le même état où les Approbations y auront été données, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Garde des Sceaux de France le fieurChauvelin; & qu'il en fera enfuite remis deux Exemplaires de chacun dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de no-

tre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & feal Chevalier, Garde des Sceaux de France le sieur Chauvelin, le tout à peine de nullité des Présentes : Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire joüir l'Exposant ou ses ayans-cause pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement : Voulons que la copie desdites Présentes qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin desdits Livres, soit tenuë pour dûëment signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez & feaux Conseillers & Secretaires, foi soit ajoûtée comme à l'original : Commandons au premier notre Huissier ou Sergent, de faire pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de haro, Chartre Normande & Lettres à ce contraires : Car tel est nôtre plaisir. Donné à Versailles le vingt-neuviéme jour du mois de Juin, l'an de grace mil sept cent trente-cinq, & de notre Regne le vingtiéme. Par le Roi en son Conseil. SAINSON.

Registré sur le Registre IX. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris No. 120. fol. 119. conformément aux anciens Reglemens confirmés par celui du 28. Février 1723. à Paris le 30 Juin 1735.

LES AMANTS DEGUISEZ,

COMEDIE.

En trois Actes.

Par M. L. C. DOVÉ

Le prix est de 24. sols.



A PARIS,
Chez PRAULT fils, Quay de Conty, vis-à-vis la descente du Pont-Neuf, à la Charité.

M. DCC. XXXVIII.

AVEC APPROBATION ET PERMISSION.

ACTEURS.

GERONTE, *Oncle de la Comtesse, riche Négociant.*

LA COMTESSE, *cruë Finette.*

FINETTE, *cruë la Comtesse.*

LE MARQUIS, *cru Valentin.*

VALENTIN, *cru le Marquis.*

LE CHEVALIER, *Voisin de la Comtesse.*

La Scene est dans un Château voisin de Paris.



A MADAME * * *



ADAME,

C'est à l'envie de contribuer à vos plaisirs que cette bagatelle doit le jour ; c'est par votre ordre & sur

votre approbation qu'elle a osé paroître en public, il est juste que vous en receviez l'hommage ; mais cet hommage sera secret : Il y auroit une témérité trop grande à mettre un aussi beau nom que le vôtre à la tête d'un si petit ouvrage, borné qu'il étoit à faire l'amusement d'une societé aimable, mais indulgente, vous l'avez forcé, pour ainsi dire, à paroître au grand jour ; il étoit difficile qu'il y déplût ayant eu vos suffrages, & il auroit suffi pour luy donner le plus grand succès, que le Public eût deviné que vous le protegiez. C'est cette protection même qui m'a rendu timide, dans le desir où j'étois de vous rendre icy un hommage public, en ornant cet ouvrage d'un aussi grand nom que le vôtre. J'ay craint,

MADAME, que donnant trop à la bonté dont vous m'honnorez, votre jugement toujours delicat, toujours ſeur, n'ait été dans cette occaſion un peu trop favorable. Il n'étoit pas juſte en ce cas de le compromettre, & j'ay cru devoir laiſſer au Public, en luy cachant votre rang & votre nom, la liberté d'appeller d'un Arreſt moins ſevere que ceux qu'il a coutume de rendre. Je n'ay garde apres cela de m'etendre icy ſur les qualitez de votre eſprit, ſur celles de votre cœur, ſur une naiſſance ſi grande, ſur une alliance ſi conforme à votre rang; tout ce qui forme votre grandeur & votre mérite, porte un caractere ſi diſtingué, que cecy ne ſeroit plus une Enigme. J'ay

l'honneur d'être avec un profond respect,

MADAME,

Votre très-humble & très obéïssant serviteur
L. C. DOVE'.

APPROBATION.

J'AY lû par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux *Les Amants déguisez*, *Comédie en trois Actes*, & je crois qu'on peut en permettre l'impression. A Paris, ce 31. May 1728. LANCELOT.

PERMISSION SIMPLE.

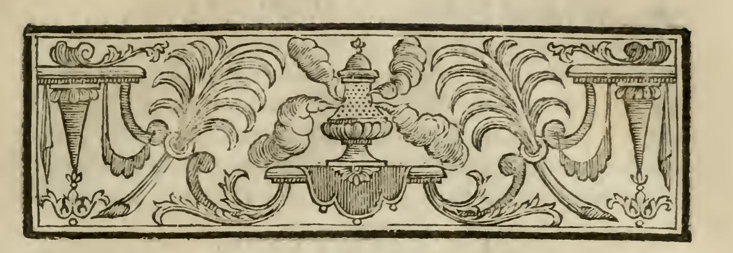
LOUIS par la grace de Dieu Roy de France & de Navarre : A nos amez & feaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de nôtre Hôtel, Grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenants Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT. Nôtre bien amé LOUIS-DENIS DELATOUR, Imprimeur ordinaire de notre Cour des Aydes à Paris, Nous ayant fait supplier de luy accorder nos Lettres de permission pour l'impression d'un Ouvrage qui a pour titre, *Les Amants déguisez*, *Comédie en Prose*; offrant pour cet effet de le faire imprimer en bon papier & beaux caracteres, suivant la feüille imprimée & attachée pour modele sous le contrescel des Presentes ; Nous luy avons permis & permettons par ces Presentes, de faire imprimer ledit Livre cy-dessus specifié en un ou plusieurs volumes, conjointement ou séparément, & autant de fois que bon luy semblera ; sur papier & caracteres conformes à ladite feüille imprimée & attachée sous nôtredit contrescel, & de le vendre, faire vendre & debiter par tout nôtre Royaume pendant le temps de trois années consécutives, à compter du jour de la datte desdites Presentes : Faisons deffenses à tous Imprimeurs-Libraires & autres personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de nôtre obéïssance ; à la charge que ces Presentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Com-

munauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la datte d'icelles; Que l'impression de ce Livre sera faite dans nôtre Royaume & non ailleurs, & que l'Impetrant se conformera en tout aux Reglements de la Librairie, & notamment à celuy du vingt-huit Fevrier mil sept cens vingt-trois, & qu'avant que de l'exposer en vente le manuscrit ou imprimé qui aura servy de copie à l'impression dudit Livre, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de nôtre très-cher & feal Chevalier Garde des Sceaux de France le Sieur CHAUVELIN, & qu'il en sera ensuite remis deux exemplaires dans nôtre Bibliotheque publique, un dans celle de nôtre Château du Louvre, & un dans celle de nôtredit très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France le Sieur CHAUVELIN: Le tout à peine de nullité des Presentes. Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire joüir l'Exposant ou ses ayans causes, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empéchemens. Voulons qu'à la copie desdites Presentes qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Livre, foy soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier nôtre Huissier ou Sergent, de faire pour l'execution d'icelles tous actes requis & necessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires: CAR tel est nôtre plaisir. DONNE à Paris le quatriéme jour du mois de Juin, l'an de grace mil sept cens vingt-huit, & de nôtre Regne le treiziéme. Par le Roy en son Conseil, FOUBERT.

Registré sur le Registre VII. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 154. Fol. 132. conformément aux anciens Reglemens, confirmez par celuy du vingt-huit Fevrier mil sept cent vingt-trois. A Paris, le vingt-deux Juin mil sept cent vingt-huit.

COIGNARD, *Syndic.*

LES



LES AMANTS DÉGUISEZ,

COMEDIE EN TROIS ACTES.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LA COMTESSE. FINETTE.

FINETTE.



MA foy, Madame, je n'y puis plus tenir ; & je crains bien de n'aller pas jusqu'au bout sans me démentir : encore si je voyois quelque utilité pour vous, à me faire joüer le rôle que je joüe ; mais sans que vous m'en disiez une bonne raison, depuis quinze jours vous voir ma Suivante, & me trouver vôtre Maîtresse ; vous

ordonner quand je devrois vous obéïr, occuper vôtre appartement, & vous souffrir dans le mien, recevoir les complimens, les visites du voisinage, les caresses & les presens de Monsieur Géronte vôtre Oncle, que vous trompez à pure perte? C'est une vraie Comédie pour moy; & je vous avouë que je n'y comprens rien.

LA COMTESSE.

Il est vray, ma chere Finette, que je fais durer ton déguisement un peu plus que je ne t'avois promis. Ma premiere idée n'avoit été que de me réjoüir, & de voir si mon Oncle, après quinze ans d'absence, pourroit me reconnoître; j'ay réussi. Il ne m'avoit point vûë depuis l'âge de quatre ans, & tu es aussi jeune que moy. Mais, ma chere Finette, que je me sçais à present bien meilleur gré de ce déguisement, & que je m'en suis applaudie en secret depuis que mon Oncle nous a parlé du mariage qu'il projette de faire de moy avec un homme que je n'ay jamais vû, & qu'il ne connoît pas luy-même.

FINETTE.

Mais, Madame, il nous a assuré que ce Marquis qu'il vous propose, est un Cavalier très-aimable; d'ailleurs homme de grande condition. Que voulez-vous de mieux? Auriez-vous en secret quelque inclination dont je ne fusse pas informée? & auriez-vous par hazard pris du goût pour ce Chevalier extravagant qui nous obséde ici tous les jours, & qui nous en compte à toutes deux; à vous, parce qu'il vous trouve jolie; à moy, parce qu'il me croit riche?

LA COMTESSE.

Non Finette, ce n'est point cela: mais à te dire

vray, j'ay peine à croire que ce Marquis auquel je ſuis promiſe, ſoit tel que mon Oncle nous le dit : il ne le connoît que ſur le rapport d'un de ſes amis, & je ſeray bien aiſe d'en pouvoir juger moy-même avant de me déterminer à obéïr. Si c'eſt un homme qui ne me convienne pas, il te ſera aiſé de m'en débaraſſer à la faveur de nôtre déguiſement, & de ces vivacitez que tu ſçais outrer un peu quand tu veux.

FINETTE.

Je vous entens. Vous comptez beaucoup ſur le fonds d'extravagances qui eſt chez moy, & dont je me ſers, quand je veux au moins ; Mais pourray-je faire aiſément entendre raiſon à Monſieur vôtre Oncle ? Vous ſçavez tout ce que vous avez à eſperer de luy, & par conſequent à craindre. C'eſt en vûë de ce mariage qu'il a acheptée cette belle Terre-cy en vôtre nom ; & il n'a pas oublié la formalité de la contre-lettre. Le bon homme a en main dequoy vous faire obéïr.

LA COMTESSE.

Non, quoyqu'il puiſſe m'arriver, je ne m'exposeray pas une ſeconde fois à faire un mariage mal aſſorty ; quelque peu qu'ait duré celuy où feuë ma mere m'avoit contrainte, tu ſçais ce qu'il m'en a coûté.

FINETTE.

Eh fy ! Madame, ne parlons plus du défunt, ny du temps paſſé ; Mais enfin, je vois bien qu'il faut vous obéïr, c'eſt-à-dire que vous m'obéïſſiez encore, & que vous continuyez d'être Finette, tandis que je continûray de faire la Comteſſe du mieux que je pourray.

LA COMTESSE.

Oüy, ma chere Finette, ſi tu m'aimes ; & ſi jamais je ſuis maîtreſſe des grands biens de mon Oncle, tu connoîtras par mes bienfaits le cas que je fais de tes ſervices. Mais je ſuis ſurpriſe que mon Oncle ne ſoit point encore deſcendu.

FINETTE.

Bon ! Il lit un gros paquet de Lettres qu'il a reçûës ce matin ; & il ſe met ſur ſon droit pour aller dîner chez la vieille Baronne, nôtre voiſine, qui nous en pria ces jours paſſez. C'eſt encore une fête pour vôtre bien-venuë en ce païs-cy, que je vais recevoir en vôtre nom, & en faire les honneurs, comme je les fais depuis quinze jours que j'ay pris pour vous poſſeſſion de cette Terre. N'ai-je pas fort bien fait la Dame de Parroiſſe ?

LA COMTESSE.

Tu t'en es tirée à merveille, & tu m'as extrêmement dvertie. Mais comment irez-vous chez la Baronne ? mon Oncle n'a point donné ordre pour ſes chevaux.

FINETTE.

Nôtre babillard de Chevalier doit venir nous prendre ; mais il voudra que vous ſoyez de la fête ; car il vous en veut auſſi.

LA COMTESSE.

Ah ! Finette, ſur tout, fais en ſorte que je demeure icy : cet homme-là me deſeſpere avec ſes contes. Mais j'apperçoy mon Oncle. Il lit encore ſes Lettres ; ne le troublons pas. Songe à ton rôle, je reprends le mien.

SCENE DEUXIE'ME.

GERONTE. LA COMTESSE. *crüe Finette.* FINETTE. *crue la Comtesse.*

GERONTE, *fermant une Lettre.*

BONNE nouvelle, bonne nouvelle. Voilà dequoy bien payer les frais de la nôce. * Ah! vous voilà, ma Niéce? je vais vous apprendre des choses qui ne vous déplairont pas: ce Vaisseau dont j'étois en peine, est enfin arrivé à Saint Malo; c'est un article de plus de cent mille Ecus, sur lesquels je ne comptois presque plus. *à Finette.

LA COMTESSE.

Vrayment, Monsieur, je vous en fais mon compliment, & je suis assûrée que cette nouvelle fera plus de plaisir à Madame, que si c'eût été celle de l'arrivée de vôtre Marquis.

FINETTE.

Oüy, ma foy, Monsieur mon Oncle, voilà ce qu'on appelle une bonne arrivée. Pour vôtre Marquis, je doute qu'il vienne en si bon équipage.

GERONTE.

Vous en jugerez bien-tôt, ma Niéce; & de la façon dont Argan, mon ancien amy, m'en a écrit plusieurs fois, & m'en écrit encore aujourd'huy, je suis certain que le Marquis sçaura vous plaire. Je conviens avec vous qu'il n'est pas riche, mais il est de la premiere condition; & je suis assez riche, moy, pour vous mettre

en état de faire sa fortune. Tenez, voyez ce qu'on m'en écrit, & disposez-vous, je vous prie, à le bien recevoir.

LA COMTESSE.

Quoy, Monsieur, ce Marquis doit donc arriver bien-tôt?

GERONTE.

Oüy, belle Finette. Lisez, lisez, ma Niéce.

FINETTE *lit.*

Sur vôtre parole, Monsieur & ancien amy, enfin nôtre aimable Marquis est party depuis deux jours, pour se rendre au Château de Madame la Comtesse vôtre Niéce, où je luy ay marqué que vous l'attendiez. Il arrivera, selon toute apparence, aussi-tôt que ma Lettre, & vous verrez que je ne vous ay rien dit de trop de sa personne. Je ne vous ay point trompé non plus sur sa fortune: elle n'est pas grande pour le present; mais par le mariage auquel vous le destinez, étant en état de dégager ses Terres, il se trouvera haut & puissant Seigneur en ce païs-cy. Vous connoissez sa Maison, qui est une des bonnes du Royaume. Vous verrez par vous-même que ses qualitez personnelles répondent à sa naissance. Vous sçavez quel interest je prends au succès de cette affaire. Et la parole que je vous ay donnée. . . .

GERONTE.

C'est assez: le reste regarde nos affaires. Eh bien, que dites-vous à cela, ma Niéce?

FINETTE.

Ma foy, Monsieur, je dis qu'il faut le voir.

GERONTE.

Mon Dieu, ma Niéce, je vous l'ay déja dit, défaites-vous de ces façons de parler. Ma foy, à tout propos, & d'autres termes encore qui ne vous ſont que trop familiers, ne ſont point le laugage d'une jolie femme, & ſur tout à vôtre âge. Voyez Finette, elle ne parle point de cette façon là; & je voudrois, à ne vous point mentir que vous euſſiez un peu de ſa politeſſe, & de ſes manieres.

LA COMTESSE.

Monſieur. . . . .

FINETTE.

Oh! vrayment, Monſieur, voilà bien du bruit pour un mot qui ne vous plaît pas. On voit bien que depuis long-temps vous n'avez pas vêcu comme moy dans le grand monde. Les femmes y ont a preſent tous les airs des Petits-Maîtres. Une femme du bel air ſçait s'en ſervir à propos, tenir table toute la nuit? boire du vin de Champagne; entendre tous les équivoques, y donner elle-méme occaſion; & chanter toutes les chanſons un peu gayes: c'eſt avec cela qu'elle fait les délices des bonnes compagnies, & qu'elle acquiert en peu de temps le titre de jolie femme.

GERONTE.

En vérité, ma Niéce, je ne vous comprens pas, & je comprends encore moins comment feuë ma Sœur a pû vous donner une telle éducation.

LA COMTESSE.

Madame ſe réjoüit, Monſieur, & c'eſt moins ſon

portrait qu'elle vous fait icy, que la critique de quelques femmes du grand monde, auxquelles elle ne pardonne pas elle-même ces excès.

GERONTE.

Dieu le veüille. Mais, enfin, je luy conſeille, au moins, d'être un peu plus retenuë dans ſes paroles. Je crains bien qu'avec cet air un peu trop évaporé, elle n'aille gâter ſes affaires, & effaroucher le Marquis.

FINETTE.

Vous vous môquez, Monſieur, vous vous môquez : ſi le Marquis eſt homme du monde, c'eſt par là qu'on les gagne aujourd'huy ; & vous verrez que je ne luy déplairay pas avec ces façons-là. Mais à vous dire vray, je crains bien que les ſiennes ne me plaiſent guerre ; & je vous avertis que s'il étoit de l'encolure du Chevalier, nôtre voiſin, ou je ne l'épouſerois pas, ou je luy ferois, morbleu, voir bien du païs.

GERONTE.

Encore ! quelle femme ! Allons, ma Niéce, cela ſuffit. Mais à propos du Chevalier, il doit nous venir prendre pour aller enſemble dîner chez nôtre voiſine : êtes-vous prête à partir, quand il arrivera ?

FINETTE.

Preſte ? non, vrayment. Comment preſte ? quand je le ſerois, je prétendrois bien me faire attendre. Eſt-ce qu'une femme ne doit pas faire impatienter tout le monde ! Il faut faire un peu jurer après ſoy, ſe faire deſirer ; & puis on arrive avec je ne ſçay combien de jolies petites excuſes qu'on commence

cent fois, & qu'on n'acheve point. On dit à l'un, en faiſant la mignone, en vérité, Chevalier, je vous ay plaint. . . . à l'autre, ah! Madame, je ſuis honteuſe de vous avoir. . . . mes femmes m'ont cent fois impatientée. . . . je ſuis morte d'ennuy à ma toilette. . . . . Vîte un fauteüil, je n'en puis plus.

GERONTE.

Tout cela me démonte, & je ſuis hors de moy. Mais, enfin, ma Niéce, avez-vous encore quelque ajuſtement à prendre?

FINETTE.

Eh! oüy, Monſieur, oüy. Ay-je aſſez de rouge pour la campagne? mes mouches ſont mal placées; & vous croyez que je ſortiray? il me faut des bracelets, une mentille, des boucles d'oreilles, des bagues, des. . . . que ſçay-je, mille choſes dont une femme a beſoin. J'ay encore pour une bonne heure & demie de toilette. Adieu, j'y cours, j'y vole, & je vous laiſſe avec Finette. Vous ne vous y ennuyerez pas, Monſieur mon Oncle, elle parle mieux que moy. Reſtez, Finette, reſtez, je me paſſeray de vous aujourd'huy, & je ne veux devoir mes charmes qu'à moy-même.



SCENE TROISIE'ME.

GERONTE. LA COMTESSE. *crûë Finette.*

GERONTE.

QUELLE femme, ma pauvre Finette, quelle femme! Il eſt bien triſte d'être auſſi riche que je le ſuis, & de n'avoir pour toute heritiere qu'une perſonne de ce caractere.

LA COMTESSE.

Il eſt vray, Monſieur, que ma Maîtreſſe eſt enjoüée, mais elle n'en eſt pas moins ſage: & je puis vous aſſurer que vôtre Niéce mérite plus que vous ne penſez, & l'amitié que vous avez pour elle, & le bien que vous voulez luy faire.

GERONTE.

Pour du bien je luy en feray; & je ne puis oublier qu'elle eſt fille d'une ſœur, à qui je dois beaucoup, & que j'aimois tendrement. Mais pour de l'amitié, je te parle avec confiance, je n'en ſens aucune pour elle. Ah! ma chere Finette, que n'eſt-elle faite comme toy? que je te trouve différente de ma Niéce! & que je ferois de bon cœur pour toy plus que je ne dois faire pour elle!

LA COMTESSE.

Monſieur, je ne mérite pas cet excès de bonté.

GERONTE.

Je te le dis du meilleur de mon cœur, ma chere

enfant, croirois-tu que j'ay toûjours fuy l'engagement, & que je n'ay pris le party de faire les grands voyages auxquels je dois la meilleure partie de ma fortune, que pour éviter un mariage où ma sœur vouloit absolument m'engager? Mais, je te l'avoüe, depuis que je t'ay vûë, j'ay bien changé de cœur & de sentiment; je t'aime, Finette, & d'une passion qui....

Il veut luy prendre la main.

LA COMTESSE.

Ah! Monsieur, que me dites-vous? & que penseroit Madame la Comtesse si elle sçavoit. . . .

GERONTE.

Ecoute-moy, belle Finette, & ne crois point que ma passion ait rien qui te puisse desobliger. Ma tendresse pour toy est toute honnête, & je ne pense qu'à te rendre heureuse & riche, en t'épousant. La bonté de ton caractere, ta douceur, ta vertu, m'y ont déterminé, & je n'attends que la conclusion du mariage de ma Niéce pour faire le nôtre. Je me flatte que tu y consentiras volontiers. Hem? n'est-ce pas?

LA COMTESSE.

Eh! ne nous flattons point, Monsieur, d'une chose impossible.

GERONTE.

Et pourquoy, belle Finette? Il n'y a rien d'impossible à cela, pourvû que tu le veüille.

LA COMTESSE.

J'apperçoy le Chevalier.

GERONTE.

Nous parlerons de cela une autre fois.

SCENE QUATRIE'ME.

LE CHEVALIER. GERONTE. LA COMTESSE. *cruë Finette.*

LE CHEVALIER.

SERVITEUR, Monsieur. Eh! bon jour belle Finette. Palsambleu, je suis un indiscret, & j'interromps mal-à-propos un tête-à tête. Je vous en fais excuse, Seigneur Geronte. Pardon, pardon, Finette.

GERONTE.

Monsieur. . . .

LA COMTESSE.

Vous n'y pensez pas.

LE CHEVALIER.

Oh ça, partons-nous? mon carosse est au bout de vos avenuës. Est il petit ou grand jour chez nôtre charmante Comtesse? Morbleu, nous allons avoir de grands plaisirs! Son humeur ne vous met-elle pas en gayeté comme moy? je l'adore. Et sçavez-vous bien, Seigneur Geronte, que j'ay quelque dessein de devenir vôtre Neveu? le caractere de la Comtesse est fait exprès pour le mien. Il n'y eut jamais au monde sympathie pareille; mais j'entens au moins que Finette soit du marché: je les épouse toutes deux solidairement. Qu'en dis-tu, la belle enfant? Elle rit! parbleu elle a raison. Ah, ah, ah! Eh bien donc? quoy? ne partons-nous pas? la vieille Baronne s'impatiente; les Cuisiniers jurent contre nous; nous avons grande demie lieuë à faire; je suis à jeun. . . . A propos,

Seigneur Geronte, je soupe icy ce soir. Aurons-nous les Violons ?

GERONTE.

Je ne sçay. Je ne me mesle gueres de ces choses-là.

LE CHEVALIER.

Je veux m'en donner avec toy, belle Finette, & danser jusqu'au jour. Morbleu! elle a grace à tout ce qu'elle fait. . . . Allons donc. Quoy ? ne ferons-nous pas un tour à la toilette de la Comtesse ? Il faut qu'elle brusque pour aujourd'huy ses ajustemens.

GERONTE.

Ne vous donnez pas cette peine, j'y vais moy-même ; je l'amuseray moins que vous.

LE CHEVALIER.

D'accord, allez ; mais sur tout partons en diligence.

GERONTE.

Nous sommes à vous dans le moment.

LE CHEVALIER.

Hem ? hem ? un mot, Seigneur Geronte.

Il parle bas à Géronte.

LA COMTESSE *à part.*

Il faut que je me réjoüisse un peu aux dépens de cet extravagant. Je le crois plus touché des richesses de Geronte, que de la beauté de Finette, ni de la mienne.

GERONTE.

C'est assez, c'est assez ; je l'ay pris sérieusement aussi ; mais c'est une affaire qui demande réfléxion de part & d'autre.

LE CHEVALIER.

Oh! parbleu, les miennes sont toutes faites.

GERONTE.

Je reviens avec ma Niéce ; & vous pourrez luy faire vous-même vôtre compliment.

SCENE CINQUIE'ME.

LE CHEVALIER. LA COMTESSE. *crüe Finette.*

LA COMTESSE.

A ce que je voy, Monsieur le Chevalier, vous avez des secrets avec l'Oncle, qui touchent un peu la Niéce.

LE CHEVALIER.

Ah, ah! mon cœur, rien n'échape à ta pénétration ? Il est vray, je ne t'en feray pas mystere. J'ay été bien aise d'en dire deux mots en passant à ce bon homme d'Oncle. Ventrebleu! c'est luy qui tient la clef du coffre fort ; & je craindrois, à te dire vray, d'aller prendre avec la Niéce des engagemens trop forts sans l'aveu de l'Oncle, qui après cela n'y voudroit entrer pour rien. Tu m'entens ?

LA COMTESSE.

Oüy ; mais que parlez-vous d'engagement ? Je vous crois, la Comtesse & vous, bien loin de toute crainte sur cet article.

LE CHEVALIER.

La Comtesse ? Elle est folle de moy, folle, te dis-je,

folle à lier : & depuis quinze jours que je la connois, j'ay fait plus de progrès dans ſon cœur qu'un autre n'en eût fait par trois ans de ſervices & de ſoins.

LA COMTESSE.

J'ay peine à comprendre ce que vous me dites : il faut donc que la Comteſſe ſoit bien diſſimulée.

LE CHEVALIER.

Oüy, diſſimulée, diſſimulée en diable. Croirois-tu qu'elle veut quelquefois me cacher ſes ſentimens à moy-même, & que c'eſt le plus ſouvent en contre-veritez qu'elle s'explique avec moy ? mais je ſuis pénétrant ; & malgré l'obſcurité de la figure, je voy ſon cœur tout entier. Cela perce, te dis-je, cela perce, malgré qu'elle en ait.

LA COMTESSE.

Oh ! pour le coup, je vous cede en pénétration ; & je croyois pouvoir ſur ce qu'elle m'a dit elle-même. . . .

LE CHEVALIER.

Oh ! parbleu, je pénétre les choſes les plus impénétrables. Tu vas en être étonnée. Tien, toy-même tu en conviendras : je lis dans ton cœur tout ce qui s'y paſſe. Tu m'aimes ; tu es jalouſe de ta Maîtreſſe ; tu crois avoir des droits pour plaire qu'elle n'a pas, & tu as raiſon : tu crains que je ne l'aime plus que toy, tu as tort. Je regarde la Comteſſe comme une femme qui peut accommoder mes affaires, comme une femme en un mot. Toy, je te regarde comme une fille aimable, digne de faire les amuſemens d'un honnête homme, une fille qui m'aime, & pour qui

j'ay toute la tendresse imaginable. Tu sçais à present le fonds de mon cœur, comme je voy ce qui se passe dans le tien. Avouë que je t'ay devinée.

LA COMTESSE.

Si vous ne devinez jamais plus juste, il est permis d'appeller de vos horoscopes ; & je puis vous assurer que vous vous trompez sur le compte de la Comtesse comme sur le mien.

LE CHEVALIER.

Non, te dis-je, Finette, tu te trompes toy-même, tu ne te connois pas. Je te garantis tout ce que je t'ay dit, vray, éxactement vray ; tu n'en sçaurois appeller : c'est un Jugement en dernier ressort. Tu m'aimes, je le sçais ; & je ne te croirois pas quand tu me jurerois le contraire.

LA COMTESSE.

Et moy, je vous dis, moy, Monsieur le Chevalier, que je ne vous aime point, que cela est bien résolu chez moy, que c'est un Arrest sans appel, & qu'après cela vous en croirez tout ce qu'il vous plaira.

LE CHEVALIER.

Il le faut avoüer, Finette, tu vaux trop. On ne me fit jamais d'aveu si tendre & si passionné ; j'en croiray tout ce qu'il me plaira. Oüy, belle Finette, je vous entens, je vous entens, vous dis-je ; je suis enchanté, je vous adore ; ne me dites plus rien, où je meurs de plaisir. Oüy, je croiray que vous m'aimez, je le croiray toûjours ; & rien ne pourra desormais effacer cette vérité de mon cœur.

LA

LA COMTESSE.

En verité, Monſieur le Chevalier, vous le prenez de façon à devoir être l'homme du monde le plus content de vous-même.

LE CHEVALIER.

Oüy, Finette, content, très content, extrémement content. Eh! qui pourroit l'être plus que moy? homme de condition, comme je le ſuis, ſans vanité, & de la meilleure, avec de la fortune, du crédit, des amis, de la valeur; chéry du Prince, aimé des Grands, recherché des belles: je ne connois point de Seigneur en France plus heureux que moy.

LA COMTESSE.

Je crains bien que ce bonheur ne ſoit interrompu; car enfin vous en voulez à la Comteſſe, ou plûtôt au coffre-fort de Géronte: & il doit arriver ici aujourd'huy un Marquis qui a parole de l'Oncle pour l'épouſer.

LE CHEVALIER.

Un Marquis? Ah! parbleu, j'en ſuis ravy, il eſt de mes amis.

LA COMTESSE.

Comment? vous le connoiſſez?

LE CHEVALIER.

Sans doute, je le connois. Eſt-ce que je ne connois pas tous les Marquis du Royaume? Comment le nomme-t'on?

LA COMTESSE.

Je n'en sçay rien encore.

LE CHEVALIER.

Oh ! je le connois, te dis-je. Est-ce Marquis de Robe, Marquis de Finance, ou Marquis d'Epée ? je les sçay tous sur le bout du doigt : Et si tu veux, je vais te les nommer par nom & par surnom, jusques à ceux qui n'ont pas encore trois mois de Marquisat : & je le seray, Marquis, parbleu, je le seray, moy ; & je n'épouse la Comtesse qu'à cette condition.

LA COMTESSE.

Faites donc bien vôtre marché avec Géronte. Il peut sans doute vous faire Marquis ; car pour la Comtesse, . . . Mais la voicy. Elle pourra vous instruire elle-même de ses sentimens. *à part.* Comme la voilà faite !

SCENE SIXIE'ME.

GERONTE. LE CHEVALIER. LA COMTESSE. *crûë Finette.*

FINETTE, *cruë la Comtesse.*

LE CHEVALIER.

OH ! parbleu, il n'y a pas moyen d'y tenir. Voilà ce qui s'appelle le superfin des graces, le véritable air de là Cour.

FINETTE.

Avoüez, Chevalier, que je n'ay pas mal employé

le temps que je vous ay fait attendre. Cependant, ſi je n'avois craint de vous impatienter, je n'aurois abandonné ma toilette de deux heures. Je trouve encore tant de deſordre dans mes appas, . . . une coëffure précipitée, un rouge extravagant, des mouches déplacees, un je ne ſçay quoy de dérangé dans tout mon ajuſtement. Mais convenez qu'avec tout cela je plais, jenchante.

à la Comteſſe.

Riez, riez, je vous prie, Mademoiſelle Finette; il n'y a rien là du vôtre. Qu'en dites-vous, Chevalier? vous demeurez ſtupefait.

LE CHEVALIER.

Je ſuis tranſporté, vous me charmez, je vous trouve adorable. Il n'y a point de femme un peu jalouſe de plaire qui n'expire ſubitement en vous voyant.

à la Comteſſe.

Mourez, Finette, mourez, vous dis-je. *à Finette.* Elle n'a pas deux heures à vivre, je vous le garantis.

GERONTE, *à la Comteſſe.*

Quelles gens, ma pauvre Finette!

FINETTE.

Eh! que dites-vous, mon Oncle? Eſt-ce que vous ne convenez pas du fait? Avez-vous vû dans toutes vos courſes quelque femme qui ſente la Comteſſe de plus loin que moy? Toutes vos Princeſſes, vos Sultanes, ont-elles cet air-là?

GERONTE, *à part.*

Non, aſſurément.

LE CHEVALIER.

Ce ſont toutes Guenuches, toutes mijaurées auprès de vous. Voilà ce qui s'appelle une Comteſſe, une Princeſſe, une Sultane : & ſi j'en ſçavois une pareille en Turquie, en Perſe, à la Chine, au Pérou, dans la Lune même, j'irois l'y chercher.

GERONTE.

Laiſſons-là, Monſieur, tous ces grands voyages, & prenons le chemin du Château de la Baronne : il eſt tard, comme vous ſçavez, & vous êtes à jeun.

LE CHEVALIER.

Oh ! parbleu, la Baronne eſt faite pour nous attendre.

GERONTE.

Mais il n'eſt point honnête d'impatienter toute une compagnie.

FINETTE.

Que dites-vous, mon Oncle, il n'y a rien de ſi bourgeois que d'arriver à un rendez-vous à l'heure marquée. Cela ſent les perſonnes deſœuvrées ; & il vaudroit mieux s'amuſer une heure à la bagatelle, que d'arriver comme une femmelette dans un cercle, ſans y avoir été deſirée, & attenduë long-temps. On n'apprendra jamais à vivre à ce bon homme là.

LE CHEVALIER.

Comment, Monſieur ? ſçachez qu'un jeune Seigneur paſſera de propos déliberé deux bonnes heures à joüer de la flute, avant de ſe rendre à un dîner où il ſçait qu'on l'attend, & qu'il trouvera enſuite le moyen

de faire passer ces deux heures sur le compte de son importance, ou de ses bonnes fortunes. Oh ! vous ne connoissez-pas ce païs-cy, comme nous. La Comtesse & moy, nous sçavons nôtre monde.

FINETTE.

Le Chevalier a raison, mon Oncle ; mais enfin il faut se prêter à ce que vous voulez, à condition pourtant que cette éxactitude bourgeoise roulera sur vôtre compte. Nous ne pouvons, ni le Chevalier, ni moy, la prendre sur le nôtre. Allons, Chevalier, la main. Que nous allons faire de fracas, vous & moy ! Et que je plains les hommes & les femmes qui doivent dîner avec nous ! Demeurez icy, Finette, & faites bien tout ce que je vous ay dit. Vous sçavez que je dois avoir ici le Bal ce soir ; n'oubliez rien pour que le monde soit content. Allons.

LE CHEVALIER.

Je vous l'avois bien dit, elle créve de dépit.

GERONTE.

Adieu, ma pauvre Finette, prens soin de tout. Si le Marquis arrive, envoye quelqu'un pour nous en avertir, & songe un peu à la proposition que je t'ay faite. La pauvre enfant ! adieu, adieu, à tantôt.

SCENE SEPTIE'ME.

LA COMTESSE, *seule.*

JE me donne la Comédie à moy-même, & je ne puis m'empêcher de rire de tout cecy. Les airs

extravagans de Finette, la surprise de mon Oncle, sont des plaisirs que je n'osois me promettre de nôtre feinte. Le pauvre homme ne démesle pas biens les sentimens que la nature lui inspire pour moy. Il croit pouvoir m'aimer, & je me reproche de luy laisser cette erreur; mais sa tendresse ne me sera pas inutile pour obtenir le pardon d'un déguisement qui l'abuse. Mais que vois-je? ô ciel! seroit-ce déja le Marquis?

SCENE HUITIE'ME.

LA COMTESSE. *crue Finette.* LE MARQUIS. *cru Valentin.* VALENTIN. *cru le Marquis.*

LE MARQUIS.

C'EST icy le Château de la Comtesse: & sans doute voici quelqu'un de la Maison; songe à bien joüer ton rôle, & . . . . .

VALENTIN.

Laissez-moy faire. *à la Comtesse.* Bon jour, la belle enfant. N'est-ce pas icy le Château d'une belle Comtesse, Niéce du Seigneur Géronte?

LA COMTESSE.

Oüy, Monsieur.

VALENTIN.

Une jeune veuve qui veut se remarier?

LA COMTESSE.

Je ne sçay pas cela, Monsieur.

VALENTIN.

A t'on dîné icy? car je vous avertis, foy de Gentilhomme, que je meurs de faim.

LA COMTESSE.

Non Monſieur. Mais ni Madame la Comteſſe, ni ſon Oncle, n'auront l'honneur de vous faire compagnie. Ils ſont allez dîner à une demie lieuë d'ici. Je vais les envoyer avertir de vôtre arrivée; car, ſi je ne me trompe, vous êtes ce Marquis, ami, d'Argan, qu'on attendoit icy?

VALENTIN.

Oüy, ma chere, vous avez deviné juſte. Mais ſi nous ne voyons point Géronte, ni la Comteſſe, nous ſerons bien dédommagez de dîner avec vous. Hem? qu'en dis-tu, Valentin?

LA COMTESSE.

Je vais, Monſieur, donner ordre qu'on vous prépare à dîner.

VALENTIN.

C'eſt ce qu'il y a de plus preſſé Mais dites-moy un peu, vôtre Maîtreſſe eſt-elle auſſi aimable qu'on me l'a dit?

LA COMTESSE.

Vous en jugerez vous-même, Monſieur.

VALENTIN.

Ma foy, je doute qu'elle vous vaille. Voilà des

yeux fripons qui pourroient bien gâter les affaires de la Comtesse.

LA COMTESSE, *à part en s'en allant.*

Quel homme! ô ciel! je l'avois bien prévû.

VALENTIN.

Nous te suivons, belle suivante de mon ame, & je veux m'enyvrer avec toy.

SCENE NEUVIE'ME.

LE MARQUIS. VALENTIN.

VALENTIN.

MA foy, Monsieur, ce début n'est point mal, & je croy que je n'auray pas trop mauvaise grace à faire le Marquis. Après tout, il n'y a qu'heur & malheur en ce monde; & je ne serois pas le premier Marquis du Corps dont j'ay l'honneur d'être.

LE MARQUIS.

Soûtiens bien ton caractere, mon cher Valentin. Tu sçais dequoy nous sommes convenus.

VALENTIN.

Ne craignez rien, Monsieur, quand je seray une fois possedé de l'esprit de Marquis, il y a des extravagances d'Etat, qui ne peuvent m'échaper. Mais, Monsieur, que dites-vous de la Suivante? Elle est parbleu, gentille.

LE MARQUIS.

Comment gentille? je la trouve charmante.

VALENTIN.

Je vous l'ay vû lorgner d'aſſez bon œil.

LE MARQUIS.

Entrons, Valentin, & ſonge à toy.

VALENTIN.

Allons. Valentin, ſuy-moy, & penſe à me faire boire ſouvent. Ces mauvais chevaux de poſte m'ont donné une ſoif de tous les diables.

LE MARQUIS.

Fort bien.

Fin du premier Acte.



ACTE SECOND.

SCENE PREMIERE.

LE MARQUIS. VALENTIN.

VALENTIN.

GRACES au Ciel, je ſuis complet. Nous ſommes icy en bonne maiſon. Vive, vive, ma foy, la table, & le vin d'un riche Négociant. Mais, Monſieur, qu'en dites-vous ? n'ay je pas bien fait le Marquis ?

LE MARQUIS.

Oüy, Valentin, cela ne va pas mal. Je ſuis fort trompé ſi la belle Finette n'eſt déja très prévenuë contre toy ; & pour peu qu'elle ait de crédit ſur l'eſprit de ſa Maîtreſſe, nous n'aurons pas beſoin de faire joüer d'autres reſſorts pour rompre un mariage que je commence à craindre, autant pour la tranquillité de mon cœur, qu'il avoit d'abord flatté mon ambition. Car, je te l'avouë, mon pauvre Valentin, plus je voy la charmante Finette, plus je la trouve aimable. Mais ſa figure & ſa taille ne ſont encore rien auprès de ſon eſprit & de ſa raiſon. Un ſon de voix enchanteur, des ſentimens divins. . . . Ah ! Valentin, qu'elle eſt dangereuſe ! & qu'il s'en faut peu que tu ne me voye le plus amoureux de tous les hommes !

VALENTIN.

Tant pis.

LE MARQUIS.

Comment? que veux-tu dire?

VALENTIN.

Tant pis, vous dis-je. Tenez, Monſieur, permettez-moy de vous parler un moment. Souffrez que je me mette à vôtre place, & que je vous mette à la mienne. Imaginez-vous que je ſuis un Marquis dans toutes les formes, mais un Marquis dont les affaires ſont en deſordre, dont toutes les Terres ſont en decret; en un mot, un Marquis ruiné. Le plus puiſſant & le plus entêté de mes créanciers me fournit luy-même une occaſion favorable de rétablir ma fortune & ma maiſon par un mariage conſidérable avec la Niéce d'un de ſes amis; J'entreprends à ce deſſein un voyage de plus de cent lieuës; j'arrive à Paris avec toutes les belles idées dont ma tête ſe remplit aux approches d'une fortune brillante qui s'offre à moy: Je ne parle que d'équipages ſomptueux, d'habits magnifiques, de chiens, de chevaux, de valets, de grand' chere, ſur tout; & dans un inſtant ma tête ſe démonte; je deviens délicat ſans ſçavoir pourquoy: je veux qu'un mariage qui ne ſe fait que pour accommoder mes affaires, devienne une affaire de goût. Je crains de ne pas trouver aſſez de charmes dans un objet Millionnaire. Il me paſſe cent extravagances dans l'eſprit. Enfin je me détermine à me traveſtir avec vous, je vous fais Marquis; je deviens vôtre Valet de chambre; j'arrive dans cet équipage au Château de l'objet qui m'eſt deſtiné.

LE MARQUIS.

Eh bien, que veux-tu dire avec tout ce galimathias?

VALENTIN.

Attendez, Monsieur. Il n'y a pas encore grand mal jusqu'icy ; mais voicy ce qu'il y a de pis. En arrivant chez la Comtesse, & sans l'avoir vûë, je me livre tout entier au minois affecté d'une soubrette, à une petite créature qui fait la sucrée, & qui, sur mon honneur, est une fine mouche ; j'en deviens amoureux comme un fou ; je suis tout prest à sacrifier pour elle une fortune certaine, & des appas que je ne connois point encore : & je vous dis tout transporté, mon pauvre Valentin, qu'elle est aimable ! De l'argent comptant, morbleu, de l'argent comptant. Voilà l'aimable & le solide tout ensemble. Ah ! Monsieur, qu'un coffre-fort bien remply d'or & de pierreries, est un objet ravissant, & qu'avec une beauté comme celle-là dans une maison, il s'y trouve de joyes, de plaisirs, & de Finettes même !

LE MARQUIS.

Tu as raison, Valentin : mais tu parle en homme libre, & je crains bien de ne l'être plus. Je voy bien comme toy que je ferois une grande faute, mais je ne sçay si j'auray assez de force pour l'éviter. Je commence à croire qu'il me seroit bien doux de vivre pour Finette ; & en un mot, je sens que les débris de ma fortune me deviendroient plus précieux avec elle que toutes les richesses de Géronte, avec une femme que je n'aimeray point.

VALENTIN.

Mais, Monsieur, convenez avec moy que la Com-

teſſe peut être plus belle, plus aimable cent fois que vôtre Finette.

LE MARQUIS.

Elle ſeroit belle comme l'amour, que ſi je croyois pouvoir être aimé de Finette; il me ſeroit impoſſible de me réſoudre à changer de ſentiment.

VALENTIN *aux genoux de ſon Maître.*

Ah! Monſieur, par pitié, ſongez à nôtre état déplorable. Nous n'aurons pas le ſol. . . . . Ces bons vins. . . . Cette bonne chere. . . .

LE MARQUIS.

Leve-toy, bourreau. A quoy penſes-tu?

VALENTIN.

Ah! Monſieur, je penſe à vos affaires & aux miennes. N'aurons-nous pas bon air à retourner chez nous avec cette Dulcinée en croupe? Encore, qui ſçait ſi elle voudra nous ſuivre? Pour peu qu'elle ait de ſens commun, elle n'en fera rien; & j'aimerois mieux, à ſa place être la fille de chambre d'un Négociant, que Marquiſe ruinée.

LE MARQUIS.

Tay-toy. Ce ſeront ſes affaires & les miennes. Songe ſeulement à ne pas manquer ici de preſence d'eſprit. Les gens de condition ont des reſſources que d'autres n'ont pas, & je m'en fie à l'étoille de la belle Finette.

VALENTIN.

Elle pourra bien en effet apporter l'abondance chez

vous, mais gare que ce ne ſoit aux dépens de vôtre honneur ; & qu'après s'être fait Marquiſe pour donner plus de luſtre à ſes appas, elle ne les remette un peu dans le commerce pour avoir ſes aiſes.

LE MARQUIS.

Comment, coquin, tu peux. . . .

VALENTIN.

Ah ! Monſieur. . . Mais chut ; j'apperçois vôtre adorable. *au Marquis.* Valentin, demeure icy pour venir m'avertir de l'arrivée du Seigneur Géronte. Je vais faire un tour de promenade en attendant mon incomparable Comteſſe.

SCENE DEUXIE'ME.

LA COMTESSE. *cruë Finette.* LE MARQUIS. *cru Valentin.*

LA COMTESSE.

EST-CE moy qui fais fuir vôtre Maître, Valentin ? & luy fais-je peur ?

LE MARQUIS.

Non, non, belle Finette ; il craint plûtôt de s'expoſer à vos appas ; & s'il veut conſerver ſon cœur tout entier à Madame la Comteſſe, il ne fait point mal d'éviter vos yeux ; ils pourroient bien luy dérober ſa conquête.

LA COMTESSE.

Vous eſtes galant, Monſieur Valentin.

LE MARQUIS.

Je ſuis vray, belle Finette, &c. . . .

LA COMTESSE.

Il me ſeroit aiſé de vous rendre le change. Si le Marquis avoit un rival auſſi bien fait que vous, il pourroit bien y perdre quelque choſe de ſon mérite.

LE MARQUIS.

Seroit-il vray que vous pûſſiez me donner quelque préférence ſur luy? j'oſe vous la demander : & mes ſentimens ſont peut-être en droit de l'exiger.

LA COMTESSE.

Doucement, doucement, Valentin. Ce que je vous ay dit eſt plus aux dépens de vôtre Maître, qu'il n'eſt à vôtre avantage. Je ne veux icy vous parler que des interêts de la Comteſſe, & je regarderois tout autre diſcours comme une offence.

LE MARQUIS.

Qnoy, belle Finette, ce ſeroit vous offencer que d'avoir pour vous tous les ſentimens dont un cœur bien tendre ſoit capable? Ah! ſi cela eſt, je ſuis le plus cruel de tous vos ennemis.

LA COMTESSE.

Si vous m'en croyez, vous ne vous laiſſerez point ſéduire à une paſſion qui ne peut jamais faire vôtre

bonheur. Vous ne ſçavez pas tous les obſtacles qui s'y oppoſent.

LE MARQUIS.

Quels peuvent donc être ces obſtacles ? ſont-ils invincibles ? Non charmante Finette, non, rien ne peut paroître inſurmontable à ma conſtance, à la tendreſſe la plus pure. . . . Vous riez ? Ah ! je ſens tout mon malheur. Ce cœur que vous deffendez ſi bien contre moy, eſt ſans doute engagé ailleurs ; ou peut-être. . . . hélas ! j'en tremble. . . Peut-être êtes-vous mariée ?

LA COMTESSE.

Je ne puis vous dire ce qu'il en eſt ; mais, croyez-moy, profitez de mes avis. Ne vous attachez point mal-à-propos à une perſonne qui ne peut être à vous. Je vous avouë pourtant que vos ſentimens me donnent de l'eſtime pour vous. Il eſt rare parmy les gens de vôtre ſorte, de penſer, & de s'exprimer avec tant de galanterie, & de délicateſſe.

LE MARQUIS.

Ah ! ma chere Finette, c'eſt ce que je voy ; c'eſt ce que j'entens, qui eſt un prodige de la nature ; & ce n'eſt pas dans la ſituation où je vous voy, une choſe ordinaire de penſer comme vous faites. Votre mérite, belle Finette, s'oppoſe à ce que vous voulez de moy, & je ſens bien que même ſans eſpérance de vous plaire, je vous aimeray toûjours. Non, il n'eſt point pour moy d'autre bonheur que celuy de vaincre ces obſtacles que vous m'oppoſez, & je tenteray tout. . . .

LA

LA COMTESSE.

Ils ſont inſurmontables, vous dis-je, n'y penſez plus; & à juger de vôtre ame par vos diſcours, vous me condamneriez vous-même ſi j'avois la foibleſſe de flatter vôtre paſſion. Mais enfin, puiſque vous penſez ſi avantageuſement de moy, puis-je au moins vous parler avec confiance?

LE MARQUIS.

Si vous le pouvez? Ah! Finette?

LA COMTESSE.

Ce que je vais vous dire, eſt auſſi une preuve de l'eſtime que j'ay pour vous. C'eſt le bonheur de la Comteſſe que je veux remettre entre vos mains; il dépend entierement de ne point épouſer vôtre Maître, & j'attends de vous que vous le détourniez de ce deſſein. Je feray de mon côté tout ce qui dépendra de moy. Les interêts de la Comteſſe me ſont trop chers pour n'y pas travailler avec affection; & je vous réponds de ſa reconnoiſſance, ſi elle peut vous avoir cette obligation.

LE MARQUIS.

Eh bien, je feray tout pour vous: & quelque attaché que je ſois aux interêts du Marquis, je puis vous répondre que ſans les trahir, je ſçauray le réduire à ce que vous voulez. La Comteſſe a ſans doute quelqu'autre inclination?

LA COMTESSE.

Non, encore que je ſçache; mais elle craint un

second engagement, sur tout lorsqu'elle a lieu de penser qu'on en veut plûtôt à sa fortune qu'à sa personne.

LE MARQUIS.

Je ne puis blâmer ses sentimens. Mais, dites-moy, Finette, vôtre maîtresse est-elle aussi aimable que vous ?

LA COMTESSE.

Vous en pourrez juger tout à l'heure par vous-même ; je crois entendre le carosse qui arrive.

LE MARQUIS.

Adieu donc, trop aimable, trop respectable Finette, je vais chercher mon maître. Ne soyez point inquiéte s'il paroît d'abord vouloir épouser la Comtesse ; à quelque point qu'on en vienne, vous pouvez compter qu'il ne l'épousera point que vous n'y consentiez.

SCENE TROISIE'ME.

LA COMTESSE, *seule*.

QUEL aveugle caprice de la nature, & de la fortune ! & quel injuste partage de leurs faveurs entre un Valet, & son Maître ! Ce n'est pas vous que je plains, malheureux Valentin, c'est le Marquis. Ne luy enviez point sa naissance : vous en êtes bien dédommagé par des sentimens si purs & si raisonnables

SCENE QUATRIE'ME.

GERONTE. LE CHEVALIER. FINETTE. LA COMSETSE.
crue la Comtesse. cruë Finette.

GERONTE.

IL n'est pas au Château ; il sera ici, apparemment.
à la Comtesse.
Ah ! te voilà, Finette ? Où est donc Monsieur le Marquis ?

LA COMTESSE.

Il est allé se promener de ce côté, & son Valet de chambre vient d'aller l'avertir de vôtre arrivée : il sera ici dans le moment.

GERONTE.

Allons le chercher, ma Niéce.

FINETTE.

Comment ? vous môquez-vous ? je le trouve plaisant vôtre Marquis, & je suis très étonnée qu'il ne soit pas venu au devant de moy.

LA COMTESSE.

Il vous étonnera bien davantage quand vous l'aurez vû.

GERONTE.

C'est un homme bien fait, n'est-ce pas ?

LA COMTESSE.

Tout ce que j'en ay remarqué c'est qu'il est arrivé

icy avec un appetit desordonné ; il a beu & mangé comme quatre.

LE CHEVALIER.

Parbleu ; je brûle de le voir, ce Marquis qui vient de si loin chasser sur nos Terres ; mais la Comtesse a de bons yeux ; & elle fera la différence d'un Chevalier de Cour, & d'un Marquis campagnard.

FINETTE.

A te dire vray, Chevalier, je ne sçay encore ce que je feray ; & il pourra bien arriver que sans accorder de préférence à l'un ny à l'autre, je vous admette tous deux à l'honneur de soupirer pour moy. Il faut à une jolie femme des soûpirans de toute espece, des Traitans, des Gens de Robe, des Abbez, des Chevaliers, des Barons, des Marquis, & pour son honneur un Amant maltraité.

LE CHEVALIER.

Eh ! comment diable, belle Comtesse, vous mettez les Traitans les premiers en datte ? J'en appelle pour l'honneur de la Chevalerie. Nous sommes, parbleu, les premiers & les véritables serviteurs des Dames.

FINETTE.

Oh ! vous en appellerez tant qu'il vous plaira. Les Traitans, Chevalier, les Traitans ; c'est-là le solide. Les plaisirs, les jeux, les fêtes marchent à la suite des Gens de cette étoffe. L'homme de Robe sollicite nos affaires. Les Abbez sont les complaisans les plus doux ; on les occupe aux petits soins du dedans. Les Chevaliers sont pour les commissions du dehors. Le

reste nous donne du crédit à la Cour, & de la considération à la Ville.

GERONTE.

En verité, ma Niéce, vous tenez-là des discours extravagans; & je vous avoüe qu'avec ces façons-là je ne reconnois plus le monde.

LE CHEVALIER.

Oh! ma foy, Seigneur Géronte, vous êtes un peu du vieux temps.

GERONTE.

Je suis.... je suis, Monsieur, d'un temps, où les hommes & les femmes, ma Niéce, valoient mieux que dans ce temps-cy. Et sans toutes ces belles façons, tout ce rouge, ces mouches, & ces colifichets-là, elles sçavoient plaire.

FINETTE.

C'étoit, je croy, de plaisantes créatures que vos femmes sans rouge? Et fi, Monsieur, & fi, vous-dis-je, des Agnès, des sottes.

LE CHEVALIER.

Vive le temps present, Monsieur, vive le temps present! les femmes valent aujourd'huy.... oüy, elles valent aujourd'huy tout ce qu'elles peuvent valoir.

FINETTE.

Et elles font bien autrement valoir les hommes. Mon cher Oncle, vous ne reconnoissez plus le monde, j'en suis fâchée; mais c'est à vous desormais à vous

y conformer, & je vous ſuis caution que le Public ne changera pas pour vous plaire.

GERONTE.

Tout cela me fait tourner l'eſprit ; je vais chercher le Marquis.

LA COMTESSE.

Vous n'irez pas loin, Monſieur, le voici.

SCENE CINQUIE'ME.

TOUS LES ACTEURS.

VALENTIN.

VOILA ſans doute, Monſieur Géronte, & ſa Niéce ? *à Géronte.* Monſieur, je ſuis vôtre très-humble ſerviteur. Bon jour adorable Comteſſe. *regardant le Chevalier.* Quel eſt celuy-cy ? eſt-ce vôtre Fils, vôtre Neveu ? vôtre Couſin ?

GERONTE.

Non, Monſieur, c'eſt un Gentilhomme de nos voiſins.

VALENTIN.

Ah ! Monſieur le Gentilhomme, je ſuis vôtre valet, & de tout mon cœur.

GERONTE.

Souffrez, Monſieur, que je vous embraſſe, & vous témoigne ma joye.

VALENTIN.

Ah ! parbleu, volontiers : j'aime l'embraſſade. *Il embraſſe Géronte.* Encore, encore. Et je vais, ſi vous le trouvez bon, *au Chevalier qu'il embraſſe.* embraſſer toute la compagnie. A vous, nôtre voiſin. A toy, Valentin. *Il veut embraſſer le Marquis.* Pour vous les belles je vous garde pour la bonne bouche. *Il veut embraſſer Finette.*

FINETTE.

Alte-là, Marquis, alte-là, s'il vous-plaiſt.

VALENTIN.

Quoy ? vous ne voulez pas en être, ma foy, tant pis pour vous. A toy, Finette. *Il va pour embraſſer la Comteſſe.*

GERONTE *à part.*

Ma foy, le Marquis ne vaut pas mieux que les autres. Eſt-ce qu'en effet le monde ſeroit ſi changé en ce païs-cy ?

VALENTIN *à la Comteſſe.*

Oh ! oh ! la belle enfant, vous faites auſſi la difficile ?

LA COMTESSE.

Monſieur, vous me faites trop d'honneur.

GERONTE.

Tréve d'embraſſades, Monſieur le Marquis ; & parlons un peu. . . .

VALENTIN.

Oh ! parbleu, pour vous, mon Oncle futur, je

vous embrafferay encore, & vous payerez pour vôtre Niéce. *Il embraffe encore Géronte.*

GERONTE, *à part.*

Ah! ah! vous m'étouffez. Quelle amitié!

VALENTIN.

Je me fens, là, une tendreffe pour vous qui n'eft pas commune. Au moins, ma belle Comteffe, n'en foyez pas jaloufe; je meurs d'amour pour vous, je brûle, je me confume.

LE CHEVALIER.

Cela eft vif, Madame; & voilà fur mon honneur un Marquis tout de feu.

FINETTE.

Vrayment, Monfieur le Marquis, vous m'enchantez. Voilà comme je veux plaire. J'aime les effets fubits.

VALENTIN.

Je fuis, parbleu, vôtre affaire, belle Comteffe; mon cœur eft party comme un éclair à vos premiers regards; & l'effet du canon n'eft pas plus fubit & plus prompt que celuy de vos appas. Mais, dites-nous, fens mentir, ay-je fait le même dérangement dans vôtre raifon? Vous êtes-vous fentie voler toute entiere vers moy, comme je me fuis laiffé entraîner vers vous? il doit y avoir de la fympathie.

FINETTE.

A vous dire le vray, Marquis, vous m'avez furprife, vous m'avez étonnée; mais je ne fuis pas tout-à-fait

ſi vive ; & je ſçay retenir les mouvemens de mon cœur, ou du moins je n'en avouë pas aiſément les foibleſſes.

VALENTIN.

C'eſt bien fait. Une femme ne ſçauroit être trop diſcrete ſur cet article-là, ſur tout, avec un homme qu'elle regarde comme devant être ſon mary : car il n'eſt pas à propos pour la tranquillité des maris, de connoître le foible de leurs femmes.

LE CHEVALIER.

Eh ! morbleu, que dites-vous, Marquis ? Vous môquez-vous de nous ? Eſt-ce que les maris d'aujourd'huy s'inquietent des affaires de leurs femmes ?

VALENTIN.

Je ne dis pas cela, & je ſçay mon monde. Je parle icy en amant tranſporté, mais le Contract fait, je changeray de langage. Oüy, charmante Comteſſe, vous trouverez en moy tour-à-tour l'amant le plus tendre & le plus complaiſant de tous les maris ; jaloux en diable juſqu'à la concluſion, & après cela, le plus pacifique, le plus commode Marquis qui ſoit en France.

FINETTE.

Chevalier, qu'en dites-vous ? voilà ce qui s'appelle un homme parfait, un modelle.

LE CHEVALIER.

Oüy, ma foy, Madame, & voilà la fine fleur de nos Marquis. Parbleu, je veux être de ſes amis.

VALENTIN.

Touchez-là, Chevalier, je ſuis vôtre homme. Vous m'avez toute l'encolure d'un Chevalier d'honneur, qui ſçavez vôtre Cour ſur le bout du doigt. Pour moy, ventrebleu, ce ſont mes délices que la Cour. Nous y ferons bruit, belle Comteſſe; & vous verrez de quel air je ſeray reçû dans ce païs-là: Sans vanité, je vous y mettray de pair avec le grand monde, & il n'y aura Prince, ni Duc, qui ne vous faſſe la Cour.

FINETTE.

Ah! Marquis, pour le coup, vous me prenez par mon foible. J'aime la Cour, & je m'y promets de grands plaiſirs. Avoüez, que vous ſerez bien content d'entendre dire par tout, aux ſpectacles, à la promenade, aux appartemens, voilà la belle Marquiſe; place à la belle Marquiſe. Je croy, ſans trop d'amour propre, que j'y réüſſiray un peu.

VALENTIN.

Vous êtes faites pour la Cour, vous dis-je: tous mes amis vous y attendent avec impatience; & je ne vous y donne pas un mois, que ce ne ſoit vous qui y faſſiez la pluye & le beau temps.

FINETTE.

Chevalier, j'auray ſoin de vous; vous n'avez qu'à deſirer, Charges, Régimens, Emplois, Gouvernemens, je veux vous accabler des graces du Prince. Pour vous, mon Oncle; je vous feray donner la permiſſion d'aller à la Mer du Sud.

GERONTE.

Ma foy, je voudrois y être. *à part à la Comtesse.* Finette, ma Niéce extravague.

FINETTE, *au Marquis qui la regarde.*

Qu'est-ce que c'est, mon amy? vous me considérez? je croy que vous me trouvez à vôtre goût? tant mieux, mon enfant, tant mieux. C'est une marque que vous l'avez bon; je ne vous en sçais pas mauvais gré, & je suis bien aise de plaire à tout le monde. *à Valentin.*
Marquis, vous avez des Gens bien tournez; vous avez raison: cela fait honneur.

VALENTIN.

Je l'ay mis à la Chambre, comme vous voyez; & j'en veux faire au premier jour vôtre Intendant.

FINETTE.

Je ne m'y opposeray pas, assurément. Je l'avois déja destiné à me servir à la chambre, moy. Mais Intendant? soit Intendant.

VALENTIN.

Je le veux, comme vous, belle Comtesse, & il entrera dès aujourd'huy en exercice. Hola, Valentin.

LE MARQUIS.

Monsieur!

VALENTIN.

Rendez graces à Madame, je vous fais son Intendant: vous ne doutez pas où cela vous mene.

LE CHEVALIER *au Marquis.*

Parbleu, mon amy, voilà ta fortune faite, j'en ſuis ravy, tu me porte la phyſionomie d'un galand homme.

FINETTE.

Rentrons, en vérité je ne puis plus me tenir ſur mes jambes ; & nous ſerons plus commodément dans le ſalon, ou la converſation, ou une pattie de Quadrille.

LE CHEVALIER.

Ah ! très volontiers, oüy, un Quadrille. Mais Monſieur vôtre Oncle ne joüe point, qui fera nôtre quatriéme ?

FINETTE.

Qui ? mon Intendant. Il ne ſera pas le premier qui faſſe la partie de ſa Maîtreſſe.

VALENTIN.

Allons, parbleu, vous avez raiſon.

FINETTE *à Valentin.*

La main, Marquis, la main.

LE CHEVALIER.

Allons, mon amy, Monſieur l'Intendant, nous aurons ſoin de relever vos cartes.

SCENE SIXIE'ME.

GERONTE. LA COMTESSE crûë Finette.

GERONTE.

DEMEURE, Finette; j'ay à t'entretenir. Eh bien, que penſes-tu de tout cela?

LA COMTESSE.

Moy, Monſieur, ce que j'en penſe? Mais vous êtes prudent & ſage; & vous n'avez pas, je croy, beſoin de mon avis pour prendre un party raiſonnable.

GERONTE.

Tu es une fille ſenſée, & je ſuis bien aiſe de prendre ton conſeil.

LA COMTESSE.

Puiſque vous le voulez, Monſieur, je vous diray naturellement que je vous croy trop ſenſé vous-même pour vouloir marier vôtre Niéce, jeune, aimable, & riche, à un fou, un extravagant.

GERONTE.

Si la Comteſſe étoit une perſonne raiſonnable, comme elle devroit l'être, je ſerois de ton avis; mais, ma foy, ma Niéce n'eſt pas, je crois, la plus ſage des deux; & à te dire vray, je la trouve encore plus folle que luy.

LA COMTESSE.

Il eſt vray que j'ay peine à la reconnoître. Mais, qui vous a dit, Monſieur, qu'elle n'affecte point tous ces airs-là, pour rompre un mariage qui ne luy convient pas, ſans que vous puiſſiez l'accuſer d'être contraire à vos deſſeins ? elle a dû même vous paroître plus raiſonnable à vôtre arrivée.

GERONTE.

Eh! eh! à fort peu de choſe près. Je l'ay toûjours trouvée très-extraordinaire. Mais enfin j'ay fait plus d'une affaire en ma vie, & je ne ſerois pas fâché de me faire une protection à la Cour, en donnant ma Niéce à un homme du nom, & du rang du Marquis. On ne ſçait pas ce qui peut arriver. Les gens riches ont toûjours quelque revers à craindre.

LA COMTESSE.

Helas! Monſieur, on croit quelquefois ſe faire une protection d'un homme de qualité dont on fait la fortune, & l'on ſe fait ſouvent un ennemy de plus, d'autant plus à craindre, qu'impatient de joüir de la ſucceſſion de ſon Bien-faicteur, il eſt plus animé qu'un autre à ſa perte. Croyez moy, Monſieur, ces ſortes d'alliances ſont ordinairement plus dangereuſes qu'utiles.

GERONTE.

Que de raiſon dans une fille de cette ſorte! mais enfin tu ne me tires point d'embarras : & ſi je romps avec le Marquis, je ne puis en ſortir qu'en donnant ma Niéce à Argan luy-même; il eſt riche, mais il eſt

vieux, & avare ; ce ſera encore pis. La Comteſſe me deſolera ſi je luy propoſe ce party.

LA COMTESSE.

Et en vérité, Monſieur, n'auroit-elle pas raiſon? que voudriez-vous qu'elle fiſt d'un homme de cette eſpece? & en quel danger ne jetteriez-vous pas ſa vertu par un mariage ſi mal aſſorty?

GERONTE.

Tout cela eſt vray. Mais il y va de ma fortune ; & tu dois t'y intereſſer. Tu ſçais ce que je t'ay dit ; je veux faire la tienne. Plus je te vois, plus je t'aime ; & ma réſolution eſt abſolument priſe de t'épouſer.

LA COMTESSE.

Vous me faites trop d'honneur, Monſieur. Cette fortune n'eſt pas faite pour moy, & vôtre Niéce n'y conſentira jamais.

GERONTE.

Eh! vrayment, je m'embarraſſe bien de ſon conſentement.

LA COMTESSE.

Elle s'y oppoſera, vous dis-je, & vous ne pourrez luy réſiſter.

GERONTE.

Moy? oh! je luy réſiſteray à merveille ; & je ne crains pas qu'elle oſe me contredire. Que j'auray de plaiſir! Tiens, je veux te rendre ſi heureuſe, ſi heureuſe, que tu m'aimeras à la folie, j'en ſuis ſûr.

LA COMTESSE.

Je n'ay pas besoin de cela pour vous aimer, Monsieur; vous pouvez être assuré que je vous aime de tout mon cœur.

GERONTE.

La pauvre enfant! je ne me sens pas d'aise. Quoy? tout de bon, ma chere Finette, ton cœur te dit quelque chose de moy?

LA COMTESSE.

N'en doutez point, Monsieur. Je sçay trop mon devoir pour n'avoir pas les sentimens que vos bontez doivent m'inspirer.

GERONTE.

Tu es trop aimable, mon cœur. Non, il n'y a rien là-dedans de ton devoir. Les inclinations sont libres; & je sens comme je doy. . . .

LA COMTESSE.

La mienne ne l'est pas, Monsieur; & je vous la dois plus que vous ne pensez.

GERONTE.

Non, je n'aurois jamais crû qu'elle m'eût tant aimé. C'en est fait. Je veux que ma Niéce épouse le Marquis dès aujourd'huy. Je ne puis différer plus long-temps ton bonheur & le mien. M'y voilà résolu. Je vais envoyer chercher un Notaire, & nous ferons deux Contracts tout-à-la-fois.

LA

LA COMTESSE.

Mais, Monsieur. . . . .

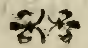
GERONTE.

Non, laisse-moy faire. Je suis si transporté de joye, que je ne me tiens plus. Que je vais être heureux! que je vais être heureux!

SCENE SEPTIE'ME.

LA COMTESSE, *seule.*

IL fuit, & me laisse dans le plus cruel embarras où je me sois encore trouvée. Ma crainte redouble à chaque moment; & je ne sçay quelle sera la fin de tout cecy. Hélas! quel party prendre dans une conjoncture si délicate, où il n'y va pas moins que du malheur de ma vie, ou de la perte de ma fortune? J'y suis plus embarassée que jamais; & je regrette les momens heureux, où avec de moindres espérances je joüissois d'une tranquillité d'esprit & de cœur, que je ne retrouveray peut-être plus. Helas! pour ce qui se passe dans mon cœur, je dois me le cacher à moy-même, & l'en arracher si je puis. Ciel! que n'est-il permis d'aimer l'esprit & le mérite, dénuez des avantages de la fortune? Et pourquoy faut-il que la folie des hommes ait attaché la noblesse au hazard de la naissance, & qu'elle n'en ait pas fait l'appanage de la vertu? Finette vient; cachons-lüy mon trouble.



SCENE HUITIE'ME.

LA COMTESSE. FINETTE.

FINETTE *entre en riant.*

AH, ah, ah, ah. . . . . cela eſt trop plaiſant.

LA COMTESSE.

Qu'as-tu donc, Finette? quel eſt ce tranſport de joye?

FINETTE.

Nous avons voulu joüer, Madame, mais nôtre Marquis ne connoît pas une carte. Quand on luy parle de Spadille, Manille, & Baſte, il dit que ce ſont gens de condition qu'il a autrefois connus, & veut abſolument que l'as de pique ſoit toujours l'as de pique. Les Matadors ſont pour luy des Seigneurs Etrangers. Il n'eſt pas poſſible d'y tenir. Je l'ay laiſſé aux priſes avec le Chevalier. C'eſt la ſcene du monde la plus commique. Le pauvre Intendant fait tout ce qu'il peut pour réparer les ſottiſes de ſon Maître, & je m'apperçois qu'il les ſouffre impatiemment.

LA COMTESSE.

J'ay de trop vives inquiétudes pour en rire avec toy. Mon Oncle s'aviſe d'être amoureux de moy, il me deſeſpere.

FINETTE.

Comment donc?

LA COMTESSE.

Ce n'eſt pas tout; il me donne l'alternative du Marquis ou du vieil Argan, ſon aſſocié, le plus dégoutant de tous les hommes.

FINETTE.

Ah! fi, Madame, j'aimerois encore mieux l'imbécile Marquis, il me paroît qu'il aura, du moins, de bonnes manieres pour une femme.

LA COMTESSE.

Non, je ne pourray jamais me réſoudre à épouſer ni l'un, ni l'autre.

FINETTE.

Eh bien, vous épouſerez vôtre Oncle.

LA COMTESSE.

Ne badinons point, & ſongeons ſérieuſement à nous défaire du Marquis. Quand j'auray l'eſprit tranquille ſur cet article, je ſeray plus en état de prendre les meſures convenables pour rompre le mariage d'Argan, & du moins nous aurons du temps.

FINETTE.

Mais, Madame, ce n'eſt pas une choſe ſi aiſée; ce diable de Marquis ne s'effarouche de rien. Vous avez vû de quel air je m'y ſuis priſe pour luy donner mauvaiſe opinion de moy : toute mon adreſſe, toutes mes folies, ne font que blanchir contre ſon imbécillité; & je croy qu'il ſeroit homme à ſouſcrire à ſon propre deshonneur, ſi j'avois le front de l'en menacer.

LA COMTESSE.

Ah ! n'acheve point de m'accabler ; je ne ſens que trop que c'eſt l'idée ſeule de la fortune de mon Oncle qui l'attire, & qui le retient : c'eſt un cœur incapable de ſentiment.

FINETTE.

Il faut bien pour mon honneur que cela ſoit ; car, je croy, ſans vanité pouvoir en inſpirer ; & ſi je n'avois été obligée à faire pour vous le perſonnage que je fais, je me ſerois flattée de rendre mon Intendant plus ſenſible.

LA COMTESSE.

Que dis-tu, Finette ?

FINETTE.

Vous êtes donc bien diſtraite ? Je dis que Valentin me paroît plus aiſé à ébranler que ſon Maître.

LA COMTESSE.

Je le croy. Effectivement, ce garçon-là a de l'eſprit ; nous pourrions le mettre dans nos interêts.

FINETTE.

Vous avez raiſon. Laiſſez-moy faire, je luy parleray, & je vous le livreray avant qu'il ſoit peu. Je veux un peu me vanger ſur ſon cœur de l'indifférence de ſon Maître.

LA COMTESSE.

Non, non, Finette, ne prenons pas ce party, j'y vois des inconvéniens.

FINETTE.

Mais, Madame, il n'y en a aucun.

LA COMTESSE.

Non, te dis-je; j'ay mes raiſons : il appartient au Marquis; & je ne voudrois pas luy avoir une obligation comme celle-là.

FINETTE.

Et pourquoy cette délicateſſe, s'il vous plaît, Madame?

LA COMTESSE.

Je ne ſçais : mais, enfin, cela ne pourroit ſe faire ſans tromper ce pauvre malheureux; & j'ay peine à m'y réſoudre.

FINETTE.

Oüais! voilà qui me paroît obſcur. Vous luy trouvez de l'eſprit? vous craignez de luy avoir obligation? Vous ne voulez pas qu'on le trompe? Oh! ma foy, j'ay trouvé l'encloueure. Avoüez que ſi le Marquis avoit l'eſprit & la figure de Valentin, vous ſeriez bien-tôt d'accord avec Géronte.

LA COMTESSE.

Mais je ne puis ſur cela répondre de mes ſentimens.

FINETTE.

Madame? . . . . .

LA COMTESSE.

Ah, Ciel! ne vas pas croire que je ſois aſſez folle. . . .

FINETTE.

Cela ſeroit beau, vrayment, tandis que je fais mes efforts pour vous débaraſſer de vos ridicules conquêtes, que vous vouluſſiez m'enlever les miennes. Mais, enfin, laiſſez-moy conduire tout cecy à ma fantaiſie. Attendez, j'apperçois le Chevalier; il me vient encore une idée. Laiſſez-moy ſeule avec luy; je vais, où je me trompe, faire un grand coup pour vous. Allez faire ce que je vous ay dit, Finette.

SCENE NEUVIE'ME.

FINETTE *cruë la Marquiſe.* LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

EH bien, Madame, eh bien, le ſort en eſt-il jetté? ſerez-vous Marquiſe? Parbleu, je vous avouë que l'amour-propre d'un galand homme a beaucoup à ſouffrir dans cette occaſion; le mérite y eſt offenſé, & c'eſt icy la cauſe commune de tous les honnêtes gens. Vous allez vous deshonorer, Comteſſe, vous allez vous deshonorer par cette injuſte préférence.

FINETTE.

Ah! Chevalier, que vous me connoiſſez mal! à quoy penſez-vous, ſi vous croyez que mon cœur en ſoit d'accord? que vous pénétrez peu ce qui s'y paſſe!

LE CHEVALIER.

Oh! parbleu, belle Comteſſe, je ne m'en prends pas à vôtre cœur; je ſçais un peu me rendre juſtice. Mais

ſauvez le diſcernement, Madame; je le dégrade, s'il oſe paſſer outre.

FINETTE.

Eh! que veux-tu, Chevalier, que faſſe ici mon diſcernement, quand on ne me laiſſe pas la liberté du choix? j'ay des yeux, je connois mon monde à merveille; mais on diſpoſe de ma liberté; on m'enchaîne, Chevalier, on m'enchaîne; & je ſeray ſacrifiée ſans pouvoir y mettre remede. Ah! ſi j'avois eu le temps d'écrire à Paris, je ſuis bien ſeure qu'un homme fait comme le Marquis eût couru quelque riſque à vouloir m'épouſer malgré moy; il auroit eu vingt querelles ſur les bras, & de l'humeur dont il eſt, il auroit bien-tôt quitté priſe.

LE CHEVALIER.

Comment, ventrebleu, écrire à Paris? me comptez-vous pour rien? morbleu, Madame, ce doute me deshonnore; & je ne voudrois pas que le Cavalier de France le plus hardy, m'en eût dit autant.

FINETTE.

Je ſçay que vous avez du cœur, Chevalier, vous me l'avez dit cent fois; mais une femme un peu reconnoiſſante craint d'avoir des obligations de cette nature à un homme auſſi dangereux que vous. D'ailleurs, croyez-vous, Chevalier, qu'on puiſſe ſe réſoudre aiſément à expoſer des perſonnes pour qui on a des ſentimens? . . . . . Mais, enfin, vous m'avez prévenu d'une façon trop obligeante: oüy, mon cher Chevalier, c'en eſt fait, je veux bien vous devoir quelque choſe. . . . . Qu'avez-vous? quoy? vous réflé-

chiſſez, je penſe? Parlez, Chevalier, je ne prétends point. . . . .

LE CHEVALIER.

Moy, je réfléchis? . . . . oh! palſambleu, vous ne me connoiſſez pas; je ſuis franc du collier, Madame. . . . c'eſt un lâche, dites-vous?

FINETTE.

Oüy, Chevalier, lâche, poltron, archi-poltron: au premier mot de querelle à ſoûtenir, vous le verrez fuïr, & vous céder le champ de bataille.

LE CHEVALIER.

Ce n'eſt pas-là ce qui m'inquiéte; & je voudrois qu'il fût brave comme un Céſar, vous verriez de quel air je le menerois.

FINETTE.

Au moins, ne tuez perſonne; il ſuffit de luy faire peur.

LE CHEVALIER.

Ne craignez rien, Madame, ne craignez rien.

FINETTE.

Allez, Chevalier, combattez pour la gloire, & pour ma liberté, je vais faire des vœux pour vous.

SCENE DIXIE'ME.

LE CHEVALIER *seul.*

MA foy, Madame la Comtesse, vous m'embarassez. Pourquoy diable aussi ay-je été si vif? Chevalier, il en faut sortir à vôtre honneur. Voilà justement le Marquis : il est seul. . . . . Ne brusquons rien. Il est bon de prendre quelques mesures.

SCENE ONZIE'ME.

LE CHEVALIER. VALENTIN. *cru le Marquis.*

LE CHEVALIER.

SERVITEUR, Marquis, serviteur.

VALENTIN.

Serviteur, Chevalier. *à part.* Morbleu, je ne le cherchois pas.

LE CHEVALIER.

Vous avez quelque chose en tête, Marquis. . . .

VALENTIN.

Il est vray; je cherchois. . . . .

LE CHEVALIER.

Cherchez, cherchez à vôtre aise, Marquis. Mais j'ay deux mots à vous dire en particulier; & je me

trouveray dans une heure ſous cette futaye. Venez m'y joindre, je vous prie.

VALENTIN.

Volontiers.

LE CHEVALIER.

Adieu.

SCENE DOUZIE'ME.

VALENTIN *ſeul.*

ADIEU. Que diable me veut-il ? j'ay vû ſortir Finette, & je voudrois l'entretenir. Au train que prennent les affaires de mon Maître, il ne pourra ſe deffendre d'épouſer la Comteſſe. L'Oncle eſt entêté comme une Mule ; & quelque folie que j'aye hazardée, je ne puis le guérir. Le Notaire eſt mandé ; c'eſt une affaire concluë ; & je crois que je puis à preſent ſonger un peu à ce qui me regarde. Cette Finette eſt, vrayment gentille, & je me ſens quelque goût pour elle. Je la cherche, & voudrois la trouver ſeule. L'état de Marquis m'embaraſſe en cette occaſion ; mais auſſi je puis m'en ſervir adroitement pour luy donner dans la vûë. N'eſt-ce pas elle que j'apperçois dans cette allée ? Oüy, c'eſt elle-même. Allons, Valentin mon amy, du tendre, du paſſionné : Ne perdons pas cette occaſion favorable de luy parler.

Fin du ſecond Acte.

ACTE TROISIE'ME.

SCENE PREMIERE.

LA COMTESSE. *crûë Finette.* LE MARQUIS. *cru Valentin.*

LA COMTESSE, *sans voir le Marquis.*

QUEL nouvel embarras! & que dois-je penser de l'amour que le Marquis vient de me faire paroître? auroit-il découvert qu'on le trompe? je ne puis calmer le trouble qui m'agite: je ne puis trouver Finette. Je ne sçay ce qu'elle médite, & dans la crainte où je suis de rompre les mesures qu'elle prend, je ne puis me déterminer à rien.

LE MARQUIS *sans voir la Comtesse.*

Que puis-je penser des discours de la Comtesse? sçauroit-elle qui je suis?

LA COMTESSE.

à part.
J'apperçois Valentin, qui me paroît rêveur.

LE MARQUIS.

Ah, que ma situation est triste! & qu'il est difficile en l'état ou je me trouve, de prendre une résolution qui convienne à mes intérêts & à ma passion!

LA COMTESSE.

à part. Finette luy aura parlé. *au Marquis.* Vous rêvez encore à

vôtre paſſion, Valentin ; & vous ne penſez pas à me tenir ce que vous m'avez promis.

LE MARQUIS.

Helas ! charmante Finette, croyez que j'y fais tout ce que je puis ; mais je vois Géronte dans un entêtement ſi cruel ſur le mariage de ſa Niéce, & le ſuccès de mon amour pour vous, eſt ſi douteux, que je ne puis ; dans l'incertitude où je me trouve, prendre aucun party qui ne ſoit contre moy.

LA COMTESSE.

D'où peut venir un changement ſi ſubit dans vos ſentimens ? Vous vouliez tantôt ſervir la Comteſſe, m'obéïr ſans eſpérance, & l'intéreſt eſt déja rentré dans vôtre cœur ?

LE MARQUIS.

Ah ! Finette, ſi je laiſſois regner l'intéreſt ſur mon cœur, je ne ſerois pas auſſi troublé que je vous parois l'être ; mais connoiſſez-le ce cœur, par ce que je vais vous apprendre. La Comteſſe, malgré la différence que le ſort a mis entre nous, a daigné jetter les yeux ſur moy ; elle n'a pas craint de me faire l'aveu d'une paſſion qui peut faire ma fortune. Elle a fait plus ; elle m'a promis ſa main, & ſa foy, & veut bien ſe charger du ſoin de ſurmonter les obſtacles qui doivent ſe rencontrer dans une union qui paroît ſi peu ſortable. Je vous l'avoüray même, ſon eſprit, ſon caractere, m'ont paru tout autres dans cet entretient.

LA COMTESSE.

Elle a ſçeu vous toucher, Valentin, je le voy. Je

m'offre à vous ſervir auprès d'elle, ſi vous pouvez détourner le Marquis d'y prétendre.

LE MARQUIS.

Que vous pénétrez peu mes véritables ſentimens! non, ſes promeſſes, ni ſa fortune ne m'ont point ébloüy; & la ſeule Finette peut toucher mon ame. Que ne ferois-je point ſi ſon amour, ſi ſa main devoit être le prix de mes ſoins?

LA COMTESSE.

Je vous l'ay déja dit, mon pauvre Valentin, des raiſons trop fortes s'y oppoſent: mais enfin croyez que de tous les obſtacles que vous auriez à ſurmonter, le mariage de la Comteſſe & de vôtre Maître, eſt le plus grand.

LE MARQUIS.

Je le ſçay: & ſi ce mariage s'éxécute, j'auray, ſans doute, la douleur de vous voir entre les bras d'un autre.

LA COMTESSE.

Que dites-vous? quoy? la Comteſſe vous auroit-elle dit quelque choſe des deſſeins de Géronte? & ſçauriez-vous? ....

LE MARQUIS.

Géronte vous aime? Ah! mon malheur n'eſt plus douteux.

LA COMTESSE.

Vous vous allarmez mal-à-propos; & ſi je voulois vous rendre confidence pour confidence, je vous donnerois bien d'autres ſujets de trouble.

LE MARQUIS.

Eh! que pourriez-vous m'apprendre de plus cruel? ne vois-je pas mon ſort écrit dans la fortune que Géronte peut vous offrir?

LA COMTESSE.

Mais ne croiriez-vous pas vôtre Maître un rival plus dangereux pour vous?

LE MARQUIS.

Quoy? mon Maître? . . . . le. . . le Marquis?

LA COMTESSE.

Oüy, le Marquis luy-même. Je ne vous le cache point, il ne tient qu'à moy de l'épouſer, il m'en a fait la propoſition; & je puis vous dire qu'il m'aime autant que je le hais.

LE MARQUIS.

Si vous connoiſſiez bien le Marquis, belle Finette, vous ne le haïriez peut-être pas tant.

LA COMTESSE.

Quoy? me conſeilleriez-vous de l'écouter, & de répondre à ſes vœux?

LE MARQUIS.

Du moins, je ne pourrois y trouver à redire; & je vous avoüe que j'aurois quelque peine à m'oppoſer à ſon bonheur.

LA COMTESSE.

C'eſt aſſez, Valentin, c'eſt aſſez. Je démeſle quels

ſont vos véritables intérêts. Les prévenances de la Comteſſe vous ont ſéduit. Suivez, ſuivez ce tranſport, & craignez que je n'épouſe le Marquis.

LE MARQUIS.

Epouſez-le, Finette, épouſez-le, je ne m'en plaindray pas. Mais ma ſincerité vous irrite, adieu; je vais travailler à le rendre heureux.

SCENE DEUXIE'ME.

LA COMTESSE *ſeule.*

NOn, je ne m'attendois pas à cette injure; & toute ma conſtance eſt à bout par ce mépris. Helas! une ame commune ne peut ſe démentir; la fourbe, & la perfidie en ſont inſéparables; & je ſuis trop heureuſe que ce retour m'ait renduë à moy-même.

SCENE TROISIE'ME.

GERONTE. LA COMTESSE *cruë Finette.*

GERONTE.

HOla, quelqu'un? Ah! te voilà, Finette? Où eſt donc ma Niéce, je veux luy parler.

LA COMTESSE.

Je ne ſçay, Monſieur; mais je vais vous la chercher.

GERONTE.

Va, Finette, va, mon cœur, je penſe à nos affaires, & tu ſeras contente.

LA COMTESSE.

Quoy, Monſieur?

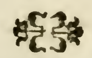
GERONTE.

Va, te dis je, je ſuis preſſé : Ne te mets en peine de rien ; envoye-moy promptement ma Niéce.

SCENE QUATRIE'ME.

GERONTE *ſeul.*

LE Notaire ne tardera pas à venir, & je veux abſolument finir cette affaire ce ſoir. Plus j'attendrois, & plus ma Niéce y mettroit d'obſtacles. Je ne puis finir avantageuſement avec Argan ſans ce mariage : les Articles conſidérables qu'il me paſſe dans nos comptes en faveur de cette alliance, me ſont d'un intéreſt perſonnel. Après cela, j'y trouve celuy de mon amour ; & Finette eſt préciſément ce qu'il me faut. Je ſeray heureux comme un Roy avec cette fille-là ; elle a le cœur bon ; & d'ailleurs elle m'aime aſſurément, je n'en puis douter.



SCENE

SCENE CINQUIE'ME.

GERONTE. FINETTE. *crue la Comteſſe.*

FINETTE.

QU'Y-a-t'il de nouveau, Monſieur mon Oncle? on m'a dit que vous me demandez.

GERONTE.

Oüy, ma Niéce, je ſuis bien aiſe de vous parler un peu à cœur ouvert, & que vous me parliez de même : ça, vous avez vû le Marquis? je conviendray avec vous qu'il n'eſt pas fort aimable, mais c'eſt un homme de grande qualité qui vous honore en vous recherchant : j'ay d'ailleurs mes raiſons pour vouloir ce mariage, & ſans vous en faire le détail, il me ſuffit de vous dire qu'il y va de la plus grande partie de ma fortune & de la vôtre ; c'eſt-là l'eſſentiel. Comptez, ma Niéce, qu'un mary qui vous apporteroit cinq cens mille livres en mariage, vous en apporteroit moins que celuy-cy ne peut vous en conſerver. Pour ce qui eſt de ſon caractere, que vous pourriez m'oppoſer, je n'y vois rien de tout-à-fait mauvais, & à vous dire la vérité, j'y trouve aſſez de conformité avec le vôtre. Enfin, c'eſt un homme dont vous ſerez la maîtreſſe de toutes façons ; & ce n'eſt pas un petit avantage pour une femme. En un mot, c'eſt une affaire réſoluë, où il n'y a plus à balancer : c'eſt à vous, ma Niéce, à la finir de bonne grace, & à ne point faire en cette occaſion quelque

éclat inutile, & qui ne tourneroit qu'à vôtre confusion.

FINETTE.

Eh bien, Monſieur, avez-vous tout dit?

GERONTE.

Oüy.

FINETTE.

Et moy; je vous dis à mon tour que je trouve vôtre Marquis, impertinent, mal-fait, déplaiſant, imbécille; que je ne m'embaraſſe point des raiſons que vous pouvez avoir; que je veux me marier pour moy, & non pour vous; que la grande qualité du Marquis n'empêche pas qu'il ne ſoit un ſot; que je ne veux pas me donner la peine de conduire un pareil animal, que je ne puis le ſouffrir, que je le hais, que je ne l'épouſeray jamais. Vous m'avez dit vos ſentimens; voilà les miens, & je ſuis vôtre ſervante.

GERONTE.

Un moment, ma Niéce, écoutez-moy.

FINETTE.

Qu'avez-vous encore à me dire?

GERONTE.

Ecoutez-moy, vous dis-je. Juſqu'icy je vous ay parlé en Oncle qui s'intereſſe à vôtre bonheur; je vais vous parler en homme qui veut être obéï. Vôtre fortune dépend de moy: je n'ay que deux mots à vous dire; où le Notaire qui va arriver, fera ce ſoir vôtre Contract de mariage avec le Marquis, où par un bel

& bon acte que je luy feray faire, je vous ôteray tout mon bien pour le mettre sur une tête plus sensée que la vôtre, ma Niéce. Après cela, je n'ecoute plus rien; prenez vôtre résolution, & faites vous-même vôtre ruine, ou vôtre fortune. Adieu.

SCENE SIXIE'ME.

FINETTE *seule.*

MA foy, cela est sec; & voilà ma pauvre maîtresse dans une étrange situation. Ah! la voilà.

SCENE SEPTIE'ME.

LA COMTESSE FINETTE.

LA COMTESSE.

J'AY tout entendu Finette, je suis perduë, & me voilà réduite au dernier desespoir.

FINETTE.

Eh, là, là, Madame, remettez-vous. Quoy? faut-il se laisser abbattre ainsi avant le coup? toute espérance n'est pas encore perduë.

LA COMTESSE.

De quelle espérance voudrois-tu me flatter? ne me vois-je pas obligée par la cruauté de mon Oncle à souscrire à ma ruine, ou au mariage que je déteste.

FINETTE.

Cela eſt embarraſſant, je l'avouë ; mais encore un coup, il y a du remede ; & ſi le Chevalier me tient ce qu'il m'a promis, il peut encore vous tirer d'embarras.

LA COMTESSE.

Que t'a-t'il promis ? dis, raſſure moy, ſi tu le peux ; je n'ay plus de confiance qu'en toy.

FINETTE.

Pardonnez-moy ſi je ne vous dis point dequoy il eſt queſtion : ce ſont expédiens, que peut-être vous n'approuveriez point, mais qui ſont néceſſaires dans des conjonctures auſſi deſeſperées. Paix. . . . j'entends. . . . j'entrevoy de ce côté le Chevalier, & le Marquis. Paſſons ſans bruit de celuy-cy. Avant qu'il ſoit peu, nous ſçaurons ce que nous aurons à eſperer, ou à craindre.

LA COMTESSE.

Quoy ? quel myſtere me fais-tu ?

FINETTE.

Venez, venez, vous dis-je ; éloignons-nous.

LA COMTESSE.

Il faut t'obéïr.

SCENE HUITIE'ME.

LE CHEVALIER. VALENTIN *crû le Marquis*.

VALENTIN.

OH! parbleu, je ne ſçavois pas, moy, que vous euſſiez des prétentions ſur le cœur de la Comteſſe; & il falloit me dire cela d'abord.

LE CHEVALIER.

Eh quoy, ventrebleu, pouviez-vous douter que je fuſſe aimé de cette belle?

VALENTIN.

Moy, je ne m'en ſuis point douté du tout; & puis que cela fait-il? chacun pouſſe ſa pointe de ſon mieux.

LE CHEVALIER.

Oüy, morbleu, oüy, chacun pouſſe ſa pointe: *Il met l'épée à la main.* Et voilà celle que je pouſſe, quand on oſe m'outrager.

VALENTIN.

Moy, vous outrager? ma foy, je n'y ay pas penſé.

LE CHEVALIER.

Oh! vous n'y avez pas penſé, Monſieur, vous n'y avez pas penſé? Eh quoy, morbleu, je vous croyois homme d'honneur.

VALENTIN.

Je le prétends bien ainsi, & je vous le feray voir.
à part.
Ah, la maudite promenade !

LE CHEVALIER.

Allons, Marquis, allons ; où. . . .

VALENTIN.

Marquis vous-même ? Pour qui me prenez-vous ?
à part
C'est fait de moy.

SCENE NEUVIE'ME.

LE MARQUIS. LE CHEVALIER. VALENTIN.
cru Valentin. *cru le Marquis.*

LE MARQUIS.

QUE veut dire cela, Messieurs ? tréve un moment ; que je sçache, au moins, le sujet de vôtre querelle.

LE CHEVALIER.

Moins que rien. Vôtre Maître vient icy m'enlever ma conquête, & je luy ay fait mettre l'épée à la main.

VALENTIN.

Oüy, morbleu, & nous nous sommes battus en gens de cœur.

LE CHEVALIER.

Adieu ; je ſuis content du petit avantage que j'ay eu ſur le Marquis. *Il veut ſe retirer.*

LE MARQUIS.

Un mot, un mot, Monſieur le Chevalier.

LE CHEVALIER.

Je n'ay que faire à vous, mon amy, je ne vous connois pas.

LE MARQUIS.

Vous m'allez connoître, Chevalier, vous m'allez connoître. *à Valentin.* Eloigne toy, & prens garde que perſonne ne vienne icy nous interrompre.

VALENTIN.

Quoy, Monſieur?

LE MARQUIS.

Tout eſt perdu pour moy, Valentin, Géronte épouſe Finette, & je ne hazarde plus rien.

LE CHEVALIER. *à part.*

Valentin? Qu'eſt-ce que tout cecy veut dire?

LE MARQUIS.

Que c'eſt moy qui ſuis ce Marquis, ſur lequel vous oſeriez peut-être vous vanter d'avoir eu quelque avantage, & que je ne ſuis pas homme à vous en

céder aucun. Vous êtes homme d'honneur, & vous m'en ferez raison.

LE CHEVALIER.

Oh! parleu. . . . *Voyant entrer Géronte.* très volontiers.

SCENE DIXIE'ME.

GERONTE. LE MARQUIS. LE CHEVALIER. VALENTIN.

GERONTE.

QU'Y a-t'il donc, Messieurs? & qu'est-ce que je vois?

LE CHEVALIER.

Ce n'est rien. Ne faites point de bruit de tout cecy. On vous trompoit, Seigneur Géronte; j'ay voulu débroüiller toute cette avanture, j'en suis venu à bout. Voilà le vray Marquis; l'autre est un fourbe. Je vous souhaite le bon soir. Adieu. *Au Marquis.* Epouse, mon amy, épouse, tu es le maître; je ne m'y oppose plus.

SCENE ONZIE'ME.

GERONTE. LE MARQUIS. VALENTIN.

GERONTE.

QU'ENTENS-JE? & que veut dire tout cecy?

LE MARQUIS.

Monſieur, vous voyez un homme au deſeſpoir d'avoir abuſé de vôtre crédulité. Je ſuis, il eſt vray, le Marquis, dont le Seigneur Argan vous a propoſé l'alliance ; & je dois. . . .

GERONTE.

Ah ! vrayment, Monſieur, j'en ſuis ravy ; & ma Niéce n'aura pas de peine. . . . .

LE MARQUIS.

Non, Monſieur, Madame vôtre Niéce ne doit point approuver un choix, dans lequel elle trouveroit ſi peu d'avantage.

GERONTE.

Vous vous môquez, Monſieur ; c'en eſt un conſidérable pour ma Niéce, & pour moy, qu'une alliance comme la vôtre ; & vous devez compter. . . .

LE MARQUIS.

Mais, Monſieur, il faut vous l'avoüer, j'aime ailleurs ; & ma paſſion eſt telle, que je ne ſeray jamais le maître de la vaincre.

GERONTE.

Je voy bien, Monſieur, que vôtre politeſſe rejette ſur une cauſe étrangere un refus, dont les extravagances de ma Niéce ſont la ſeule cauſe. Mais quand vous ſçaurez. . . .

LE MARQUIS.

Non, Monſieur, n'en accuſez point Madame la Comteſſe ; ſon mérite, ſa beauté, n'étoient que trop capables de ſéduire mon cœur ; mais, helas ! vous ſçavez quelle eſt la force d'une premiere inclination.

GERONTE.

Vôtre procedé m'étonne, à ne vous point mentir, & je ne voy pas à quel deſſein vous prenez la peine de venir de ſi loin pour m'apprendre que vous êtes amoureux.

VALENTIN.

Au moins, Monſieur, ce n'eſt pas ma faute.

LE MARQUIS.

C'eſt chez vous, Monſieur, que j'ay pris cet amour dont vous avez à vous plaindre : c'eſt par les yeux de la charmante Finette qu'il s'eſt introduit dans mon cœur, & que j'ay perdu la raiſon & la liberté.

VALENTIN.

Il n'a jamais rien dit de ſi vray.

GERONTE.

Comment, Finette ?

LE MARQUIS.

Oüy, Monſieur ; & je ne vous le dis qu'en tremblant.

GERONTE.

Oh ! oh ! dites-moy, je vous prie, à t'elle répondu à cette belle paſſion là ?

LE MARQUIS.

Non, non, Monſieur, ne craignez rien : Elle a de trop bons yeux, & trop de raiſon. La fortune de Géronte doit l'emporter ſur le deſaſtre de ma maiſon.

VALENTIN.

Oh ! Monſieur, elle a pris le bon party.

GERONTE.

Que voulez-vous dire ? Eſt-ce qu'elle a été aſſez imprudente ? . . . .

LE MARQUIS.

Toute l'imprudence vient de ma part, Monſieur, ſoyez aſſuré de ſon innocence. La voicy. Accordez-moy pour grace unique qu'elle ne ſoit point la victime de mon indiſcretion.

SCENE DOUZIE'ME.

GERONTE. LE MARQUIS. LA COMTESSE. *crûë Finette.*

FINETTE *crûë la Comteſſe.* VALENTIN.

GERONTE.

APPROCHEZ, approchez, je vous le conſeille, ma foy, de vous joüer ainſi de nous.

LA COMTESSE.

Quoy, Monſieur, vous ſçavez ?

GERONTE.

Oüy, oüy, je sçais tout; & je vous apprendray.

LA COMTESSE.

Helas! Monsieur, point de courroux, je venois à dessein de vous instruire de tout moy-même, & de vous en demander pardon. La seule crainte du mariage que vous me proposiez, a fait tout mon crime; & je viens vous demander à genoux de ne me point contraindre à un hymen, que je crains plus que la mort. *Elle se jette aux genoux de Géronte.*

GERONTE.

Le compliment est des plus doux: Allez, vous êtes une impertinente.

LA COMTESSE.

Non, Monsieur, après cet éclat, je me trouve moy-même indigne de vos bontez: je ne vous demande rien de tous vos biens; & je n'attens de vous que la seule permission de demeurer dans mon état, & de me retirer même.

GERONTE.

Comment de vous retirer? pour suivre apparemment un homme qui vous a démonté la cervelle? Vous me paroissiez tantôt si raisonnable. Oh! oh! la vûë d'un joly homme vous a bien fait faire du chemin en peu de temps.

LA COMTESSE.

O Ciel! que me dites-vous?

LE MARQUIS.

Seroit-il possible, charmante Finette?

LA COMTESSE.

Il n'est plus question de Finette, Valentin, depuis que mon Oncle sçait qui je suis. Cette déclaration doit vous apprendre vôtre devoir.

GERONTE.

Quoy? que voulez-vous dire? Vous, ma Niéce?

LA COMTESSE.

D'où vous vient cette surprise, Monsieur? ne m'avez-vous pas dit que vous le sçaviez déja?

GERONTE.

Moy? non.

FINETTE.

Oüy, Monsieur, voilà vôtre véritable Niéce, & je suis, moy, Finette, vôtre servante.

GERONTE.

Ouf!

LE MARQUIS.

Ah! Madame, ne nous trompez-vous point? vous êtes la Comtesse? & c'est pour vous que j'ay ressenty l'amour le plus pur & le plus tendre.

LA COMTESSE.

Cessez de m'offencer, Valentin.

LE MARQUIS.

Non, Madame, ce n'eſt plus Valentin qui vous offenſe; c'eſt le Marquis, c'eſt l'amant le plus tendre & le plus paſſionné, qui vous adore. Monſieur vôtre Oncle peut vous dire ce qui en eſt, & de quelle façon je vous aime.

GERONTE.

à part.
Je ſuis confondu.

LA COMTESSE.

Quoy, Monſieur, ſeroit-il poſſible? . . . .

GERONTE.

Et oüy, Madame ma Niéce, cela eſt poſſible. Voilà, je vous avoüe, une avanture qui me met l'eſprit à l'envers.

LE MARQUIS *aux genoux de Géronte.*

Monſieur! . . . .

LA COMTESSE *aux genoux de Géronte.*

Mon cher Oncle!

GERONTE.

J'ay peine à reprendre mes ſens. Mais dites-moy de bonne foy, vous étiez-vous donné le mot?

FINETTE.

Tenez, Monſieur, je voy le fin de tout cecy. Ils ont eu tous deux la même crainte, qu'un mariage fait par Procureur, ne convînt pas à leurs inclina-

tions ; & à vous dire vray, c'eſt un coup du hazard que vous ayez ſi bien rencontré. Tous ces mariages qu'on fait ſans ſe connoître, ne réuſſiſſent pas auſſi bien que celuy-cy. Mais ils ont du moins cette obligation à leur déguiſement, d'être aſſurez du cœur l'un de l'autre. Ce n'a été ny le rang, ny l'interêt qui a donné naiſſance à leur paſſion. Pour moy, Monſieur, j'eſpere qu'en faveur d'une ſi belle union, vous me pardonnerez toutes mes impertinences. Je reprens deſormais ma place, & ma raiſon ; reprenez auſſi la vôtre.

GERONTE.

Oüy, ma chere Niéce, oüy, je t'ay trop fait voir ma tendreſſe, pour la vouloir démentir : ſois heureuſe avec le Marquis, j'y conſens.

FINETTE.

Mais, Monſieur, de cette belle affaire là, voilà un Marquis & une Comteſſe dégradez de nobleſſe, & il eſt de vôtre honneur qu'un mariage que vous ſouhaitiez ſi ardemment, s'accompliſſe.

à Valentin.

Le cœur t'en dit-il, Marquis ?

VALENTIN.

Oüy, belle Comteſſe de mon ame, je veux que l'on nous dégrade tous deux, ſi je ne t'aime à la folie.

GERONTE.

Allez mes enfans, je conſens à tout, & je veux vous faire du bien à l'un & à l'autre. J'ay trop de

joye de tout cecy, pour que vous ne vous en sentiez pas.

VALENTIN.

Vivat le Seigneur Géronte ! Ma foy ! nous pourrions bien faire un jour des Marquis, belle Comtesse ; & il y en a bien dont les premiers titres ne valent pas mieux que les nôtres.

FIN.

PHARAMOND,

TRAGEDIE.

Par Monsieur de C***



A PARIS,

Chez PRAULT Fils, Quay de Conty, vis-à-vis la descente du Pont-Neuf, à la Charité.

M. DCC. XXXVI.

Avec Approbation & Privilege du Roy.



A MONSEIGNEUR LE COMTE DE SAINT-FLORENTIN, MINISTRE ET SECRETAIRE D'ÉTAT, ET COMMANDEUR DES ORDRES DU ROY.



ONSEIGNEUR,

Vos bontez ont agréé mon respect & mon attachement ; mais je souffrois de ne pouvoir faire éclater ma reconnoissance par

un hommage public. LA TRAGEDIE DE PHARAMOND *m'en fournit une occaſion bien précieuſe; & tel que ſoit ſon ſuccès, il remplit toute mon eſpérance, puiſque Vous me permettez de la faire paroître ſous vos auſpices.*

Je pourrois m'acquitter envers un autre, en lui offrant dans un Epitre Dédicatoire, un tiſſu de louanges, peut-être peu méritées. Mais pour Vous, MONSEIGNEUR, *il faut ſe taire ſur vos vertus : on ne peut vous louer ſans vous déplaire.*

Comment après cela oſerois-je Vous dire que le caractere de VINDORIX, *qui a mérité ſur le Théatre quelques applaudiſſemens, que ſon amour pour ſon Roy, ſon zele pour la Patrie, ſa probité exacte, ſa fermeté inébranlable, ſon attachement à tous les interêts de l'Etat : Que tous les traits*

en un mot, que j'ai rassemblés pour tracer l'idée d'un excellent Ministre, ne sont point un tableau d'imagination; mais que c'est un portrait ressemblant, que j'ai voulu exposer aux yeux du Public.

J'ai l'honneur d'être avec un très-profond respect,

MONSEIGNEUR,

Votre très-humble & très-obéïssant Serviteur, C ***

ACTEURS.

PHARAMOND, Roy des François.

VINDORIX, Ministre & Favori du Roy.

MAXIME, Géneral des Romains, & Préteur de la Belgique.

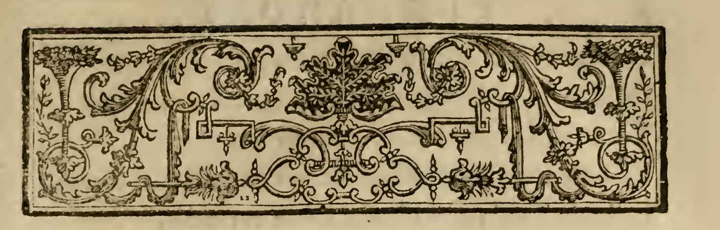
ARMINIE, Captive, reconnue fille de Vindorix.

AMBIOMER, Chef des Gaulois de la Celtique.

SEGESTE, Gaulois attaché à Vindorix.

Suite de Francs, de Gaulois & de Romains vaincus.

La Scene est à Reims dans le Palais du Roy.



PHARAMOND,

TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ARMINIE, AMBIOMER.

AMBIOMER.



OUI, je reviens dans Reims faire éclater ma joïe
Vers le Roy des François la Celtique m'envoïe.
J'amene des secours pour soutenir ses droits.
La Cause de ce Prince est celle des Gaulois.

Il vient briser le joug d'un honteux esclavage.
Descendu de Francus, la Gaule est son partage;
Tout semble concourir à servir son dessein,
Nos cœurs, comme son bras, l'ont élû Souverain;
Et le Ciel est pour lui contre la tyrannie.
S'il connoît un Vainqueur, c'est vous, belle Arminie;
Et c'est avec transport qu'Ambiomer apprend
Que vos yeux ont soumis ce jeune Conquérant.
Sa Captive l'arrête, & l'enchaîne auprès d'elle.
Ce triomphe éclatant, cette gloire nouvelle;
Aux yeux de l'univers réparent vos malheurs.
Et la main d'un Héros doit essuïer vos pleurs.

ARMINIE.

C'est cette même gloire, à vos yeux si flateuse,
Qui comble sans retour ma destinée affreuse.

AMBIOMER.

D'un juste étonnement vous frappez mes esprits.

ARMINIE.

Ambiomer, doit-il en paroître surpris?
Il a connu mon cœur, ignore-t'il mes peines,
Lui, qui fut si long-tems compagnon de mes chaînes?
A-t'il donc oublié, depuis qu'il ne l'est plus
Que pour un autre objet mes sens sont prévenus?
Que les soins d'un Romain obtinrent mon estime;
Et que ma main est dûe à l'amour de Maxime?

AMBIOMER.

Vos destins ne sont plus asservis à sa loy.

ARMINIE.

En ai-je plus de droit de lui manquer de foy?

AMBIOMER.

Il est notre ennemi. Ce titre vous dégage.

ARMINIE.

Je n'en serois pas moins infidéle & volage.

AMBIOMER.

Dans un attachement par l'honneur combattu,
Notre infidélité devient une vertu;
Quand la raison s'oppose au feu qui nous anime,
L'amour est une erreur, & la constance un crime.
Suivons les sages mœurs des François généreux,
La gloire a seule droit de fixer tous leurs vœux.
Fidéles à leur Roy, plûtôt qu'à leur tendresse;
Constans dans leur devoir, & non dans leur foiblesse:

ARMINIE.

Donnez un plus beau nom au feu qui me retient.
L'estime l'a produit; la raison le soutient:
Maxime doit sur-tout vous être respectable.
Songez qu'à ses bontez vous êtes redevable,
Et que vos fers rompus sont un de ses bienfaits.

AMBIOMER.

Je dois ma liberté plûtôt à vos attraits,

En vain ſans votre appui, je l'aurois demandée,
C'eſt à vos ſeuls deſirs qu'elle fut accordée,
Et ma reconnoiſſance éclate en ces momens,
En oſant vous parler contre vos ſentimens.

ARMINIE.

Quels que ſoient vos diſcours, & quoiqu'on oſe dire,
Rien ne peut dans mon ame affoiblir ſon empire.
Tout me rappelle en lui la perte que je fais.
Et mon deſtin préſent augmente mes regrets,
L'himen alloit tous deux nous lier de ſa chaîne,
Quand Ceſar l'appella, pour ſe rendre à Ravene.
Il partit pénétré d'un noir preſſentiment,
Moi-même je frémis de ce retardement,
Il raſſura mes feux par l'adieu le plus tendre;
Et laiſſa dans ces murs Varus pour les défendre.
Vous n'étiez que trop vrais, préſages de ſon cœur!
Le Prince des François guidé par la valeur,
Comme un torrent fougueux, part des bords Germaniques,
Franchit le Rhin & fond dans les plaines Belgiques,
Abbat l'Aigle Romaine, en ſon rapide cours,
Paroît, aſſiege Reims, & le prend en deux jours:
Retour dur & cruel! Fatale deſtinée!
Qui dans de nouveaux fers plonge une infortunée,
Et ſi près de l'unir au plus grand des Romains,
Lui fait ſubir le joug des Francs & des Germains.

AMBIOMER.

Qu'entens-je ? Juste Ciel ! se peut-il qu'Arminie,
Regarde comme un mal le bien de sa patrie ?
C'est pour nous affranchir d'un pouvoir étranger,
Que sous ses justes loix leur Chef vient nous ranger.
Sa conquête en ces lieux devient une justice :
Si vous devez gémir, c'est d'aimer un patrice.
Vous, Gauloise, brûler pour un de nos Tyrans,
Qui d'un supplice infâme ont flétri vos parens !
Avez-vous oublié leur barbarie extrême ?
A votre seul récit j'en ai frémi moi-même.
C'est peu, me disiez-vous, d'avoir subi par eux,
Dès mes plus jeunes ans, un esclavage affreux :
Les cruels de douleur ont fait mourir ma mere ;
J'ai, pour comble d'horreur, vû mon pere & mon frere,
Accablés sous le poids de leurs fers inhumains,
Et traînés pour servir de spectacle aux Romains.
Après un tel aveu, se peut-il que votre ame,
Ose dire qu'elle aime, & qu'un Romain l'enflame ?

ARMINIE.

Vous-même oubliez-vous que d'un trépas honteux,
Ce Romain a sauvé mon pere malheureux ?
C'est un trait éclatant dont j'ai sçû vous instruire.

AMBIOMER.

Ce pere infortuné, sçavez-vous s'il respire ?

ARMINIE.

Si j'ignore son sort, je suis instruite au moins,
Qu'il se vit arraché du Cirque par ses soins.
Voilà ce que j'ai sçu de Maxime lui-même :
Voilà ce qui m'attache à sa vertu que j'aime;
Et voilà dans mon cœur ce qui doit lui donner
Un pouvoir, & des droits que rien ne peut borner :
Il l'a trop mérité par un si grand service.
Je ne puis l'oublier sans lui faire injustice ;
Il ne doit point souffrir d'un fatal préjugé,
Du crime des Romains il s'est trop bien purgé :
Ma haine agit contre eux sans nuire à ce grand homme,
Et je chéris Maxime autant que je hais Rome.

AMBIOMER.

Il est par votre estime assez récompensé :
D'un sentiment plus vif, votre devoir blessé,
Veut que vous réserviez, votre amour pour un autre ;
Qui ne combatte pas mon païs & le vôtre.
Pouvez-vous balancer entre son Prince & lui ?
L'un est son destructeur, & l'autre est son appui.
Voyez dans Pharamond un Héros qui vous aime,
Appellé par les Dieux & par les Gaulois même ;
Qui fait subir à tous son ascendant vainqueur,
Et peut vous faire part un jour de sa grandeur.

ARMINIE.

Son bras, peut à ſon gré triompher dans la guerre ;
Il peut renouveller la face de la terre,
Selon ſa volonté, tranſporter les Etats,
Créer un nouveau peuple, & changer les climats ;
Mais toute la valeur de ce Chef magnanime,
Ne peut ſoumettre un cœur défendu par Maxime.

AMBIOMER.

En aimant ce Romain, quel eſt donc votre eſpoir ?
Songez que Pharamond vous tient en ſon pouvoir.
Il eſt grand, généreux, & ſenſible au mérite,
Mais fier, impétueux, quand un refus l'irrite.

ARMINIE.

Eh, voilà ce qui met le comble à mes ennuis.
Son amour fait l'horreur de l'état où je ſuis.
Mon ame, comme Roy, le révére & l'admire,
Mais mon cœur, comme amant, redoute ſon empire.
S'il a tous mes reſpects, Maxime a mes déſirs,
Tous deux differemment partagent mes ſoupirs.

AMBIOMER.

Ah ! ne ſouffrez donc plus qu'un ſi grand Roy s'oublie,
Retarder ſes exploits, c'eſt trahir la patrie.

ARMINIE.

Depuis un mois entier, c'eſt de quoi je gémis ;
Mais ce n'eſt pas aſſez. Aux yeux de mon païs,

Je prétends me laver d'un ſi cruel reproche.
Je vois dans ce moment Pharamond qui s'approche.
Par vos diſcours ici réveillez ſa fierté.
Je ſors pour vous laiſſer parler en liberté :
(Elle ſort.)

SCENE II.

PHARAMOND, AMBIOMER.

AMBIOMER.

SEigneur, de vos ſuccès la Celtique informée ;
Vous apprend par ma voix combien elle eſt charmée.
Elle vient ſe placer au rang de vos ſujets.
Et pour contribuer à vos juſtes projets,
Des Guerriers qu'elle enfante, elle a choiſi l'élite,
Et les a fait ici marcher ſous ma conduite ;
Ils ſont impatiens de combattre pour vous,
Et le ſeul nom de Rome excite leur courroux.

PHARAMOND.

J'aime un courroux ſi noble, & je vous aſſocie,
De tous les vrais Gaulois mon Camp eſt la patrie.
Vous aviez cent Tyrans, & vous n'aurez qu'un Roy.
Je veux que l'amour ſeul vous ſoumette à ma loy,

Je vais être pour vous ce que furent mes peres;
Et dans tous mes François vous trouverez des freres.

SCENE III.

PHARAMOND, VINDORIX, AMBIOMER.

VINDORIX.

VEnez, Seigneur, venez dans un péril ſi prompt,
Hâtez-vous aux Soldats de montrer Pharamond,
Votre abſence eſt pour eux une cruelle injure.
Et juſqu'à l'inſolence ils portent le murmure;
Ils ne ſe bornent point aux cris ſéditieux,
Ils ſement contre vous des bruits injurieux.

PHARAMOND.

Contre moi, Vindorix? eh! que peuvent-ils dire?

VINDORIX.

Un autre en ce moment craindroit de vous inſtruire;
Mais je dois vous parler avec ſincerité.

PHARAMOND.

Tu ſçais que j'ai toujours aimé la vérité:
Qu'un Gaulois que j'eſtime a droit de me l'apprendre,
Et qu'un Prince François mérite de l'entendre.

VINDORIX.

Par vos ordres, Seigneur, abſent depuis un mois,
J'arrive ce matin dans le Camp des François.

Sur le front des soldats je vois la douleur peinte;
Et leur silence affreux, glace mon cœur de crainte.
Je conjure l'un d'eux d'éclaircir mon effroy,
Et plein d'empressement je demande mon Roy.
» Va le chercher, dit-il, aux genoux d'une esclave;
» Ce Conquérant si fier, & ce Guerrier si brave;
» Qui renfermé dans Reims, s'endort dans les plaisirs,
» Et perd le tems de vaincre à pousser des soupirs.
» C'est ainsi qu'il répond à nos destins prosperes:
» Et qu'il fonde un Empire, ou régnerent ses peres:
» Voilà le prix des maux que nous avons soufferts,
» Et des coups dont pour lui nous sommes tous couverts.
» Pour faire triompher ce Chef qui nous oublie,
» Nous avons tout quitté, famille, amis, patrie:
» De nous servir de pere il nous avoit promis,
» Il manque à son serment, ne soyons plus ses fils.
» Il deserte son Camp, pour suivre une captive,
» Pour revoir nos parens fuyons de cette rive:
» Ces derniers ont sur nous un plus juste pouvoir,
» L'un est une foiblesse, & l'autre est un devoir.
Je veux d'un tel discours réprimer la licence;
Mais tous ses Compagnons s'arment pour sa défense,
Tous font voir à mes yeux un désespoir égal.
Le désordre s'augmente & devient général.

Tout le Camp mutiné, vous demande en tumulte,
La voix de la raiſon n'eſt plus ce qu'il conſulte.
Si vous ne paroiſſez pour calmer ces eſprits,
Il ne s'en tiendra point à d'inutiles cris.
Songez qu'il ne ſuivra que ſa rage enflamée;
Et que la fin du jour peut vous voir ſans armée.

PHARAMOND.

Les lâches, loin de moi ſont ſortis du reſpect.
Mais tu les verras tous trembler à mon aſpect.
Tel eſt du vil Soldat l'ordinaire baſſeſſe;
Il ſe plaint par envie, & ſe tait par foibleſſe.
Mon ame eſt au-deſſus de ces vaines rumeurs,
Et ne s'abaiſſe point à craindre ſes clameurs.

VINDORIX.

Mais le Soldat, Seigneur, eſt fondé dans ſa plainte,
Et doit, tout vil qu'il eſt, vous donner de la crainte.
Il eſt votre Public, & des bruits qu'il répand,
Malgré vos fiers dédains, votre grandeur dépend.
Vous devez à ſes yeux vous montrer eſtimable.
Et ce titre le rend un Juge reſpectable.
A vos commandemens aſſervi chaque jour,
Il devient ſous ce nom, votre Maître à ſon tour.
Le dernier des Guerriers qui rampe dans l'armée,
Se voit l'arbitre né de votre renommée.
Il peut du moindre ſoufle en obſcurcir l'éclat;
Et la gloire du Chef eſt aux mains du Soldat.

Son eſtime pour lui ſert de régle à la terre,
Et forme un Tribunal, ſouverain dans la guerre,
Qui jugeant ſes exploits, & péſant ſes travaux,
Eléve un Conquérant, ou dégrade un Héros;
Elle trace de lui cette premiere idée,
Sur qui l'opinion paroît toujours fondée,
Et dans tous les eſprits en imprime les traits,
Qui gravés une fois, ne s'effacent jamais.
De la prévention c'eſt en vain qu'il appelle,
Son pouvoir rend l'eſtime, ou la haine éternelle.
Vous devez plus qu'un autre en craindre les effets,
Vous, qui venez régner ſur de nouveaux ſujets,
Et jettant d'un Etat les fondemens ſolides,
Voulez fixer ici vos conquêtes rapides.
Dans cette grande époque, où l'univers jaloux,
Attache avidement tous ſes regards ſur vous;
Vous devez ſur vos pas veiller d'un ſoin extrême,
Et dans chaque Guerrier vous reſpecter vous-même.
Captiver leur ſuffrage, & Roy par la valeur,
Vaincre votre ame enfin, pour ſubjuguer la leur.

PHARAMOND.

Qui, moi? Je ne prends point pour Juge leur caprice:
J'ai les plus nobles Chefs qui me rendront juſtice.

VINDORIX.

Vous n'aurez point leur voix, ne vous en flattez point,
Et comme le Soldat, ils penſent ſur ce point.

Tous d'un commun accord, condamnent votre absence,
Ceux même qui vous sont liés par la naissance,
Clotaire, Sigebert, Marcomire, & Sunnon,
Moi-même, si près d'eux j'osois placer mon nom,
Je blâmerois l'oubli qui du camp vous sépare.

PHARAMOND.

Quoi! Vindorix aussi contre moi se déclare?

VINDORIX.

Seigneur, je fus toujours l'esclave de l'honneur,
Et l'ami de mon Roy, sans être son flatteur.
C'est moi qui dans la Gaule, où le Ciel me fit naître,
Ai conduit Pharamond pour s'en rendre le maître,
Je ne laisserai point mon ouvrage imparfait;
Et je dois vous presser à vaincre tout-à-fait.
Ce jour doit décider du destin de la France.
Le tems est précieux, partons en diligence:
Le péril est plus grand que je ne vous l'ai peint.
C'est peu, Seigneur, c'est peu du François qui se plaint,
Votre fier Allié le Bourguignon murmure.
Votre séjour ici lui paroît une injure,
Faite par votre amour à la sœur de son Roy,
A qui par un Traité j'ai promis votre foy.

SCENE IV.

PHARAMOND, VINDORIX, AMBIOMER, SEGESTE.

SEGESTE.

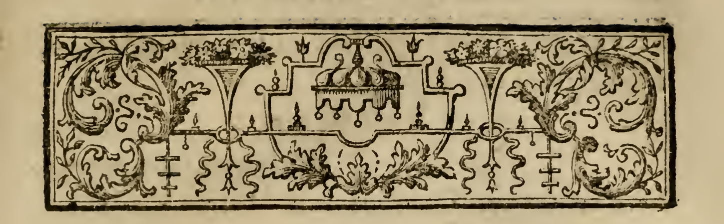
AH ! Seigneur, pardonnez à l'effroi qui m'amene,
On voit déja vers nous marcher l'Aigle Romaine;
Et pour venger Varus, vaincu par votre bras ;
Maxime est de retour & s'avance à grands pas.

PHARAMOND.

Dissipe la frayeur de ton ame allarmée.
Je vais, puisqu'il le faut, me montrer à l'armée.
Je sçaurai, Vindorix, couronner mes exploits,
Et triompher de Rome avec les seuls Gaulois :
A mon destin déja son étoile est soumise ;
* Veille dans ce Palais, de peur d'une surprise.
Je ne veux qu'un instant pour calmer les mutins ;
Pour combattre Maxime & chasser les Romains.

* A Vindorix.

Fin du premier Acte.

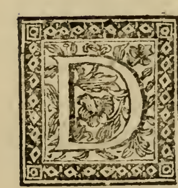


ACTE II.

SCENE PREMIERE.

VINDORIX, SEGESTE.

SEGESTE.



'Où naît l'inquiétude, où vous paroiſſez être?

VINDORIX.

Faut-il que le devoir retienne ici ton Maître?
Trop heureux le Soldat qui combat les Romains.

SEGESTE.

Cette ardeur me ſurprend ....

VINDORIX.

Les François ſont aux mains,

Et je ne puis comme eux dans un ſang que j'abhorre,
Me baignant tout entier ....

SEGESTE.

Mais quel ſujet encore,
Peut contre ces Romains vous donner tant d'horreur ?
Votre haine contre eux dégénere en fureur.

VINDORIX.

Les monſtres ! je voudrois en éteindre la race,
Effacer de leur nom juſqu'à la moindre trace :
Et dans leurs flancs ouverts, laver l'affront honteux...
Je n'en puis rappeller le ſouvenir affreux,
Sans un frémiſſement qui redouble ma rage,
Et leur deſtruction eſt peu pour cet outrage.
Par ces tyrans cruels & déteſtés par tout,
Qui ſont polis par art, & barbares par goût,
En vil Gladiateur je me ſuis vû traduire,
Et livré dans un Cirque aux yeux de tout l'Empire.

SEGESTE.

Vous, Seigneur, né d'un ſang illuſtre & révéré,
Vous être vû l'acteur d'un ſpectacle abhorré !
Mais comment, & pourquoi leur jalouſe puiſſance,
A-t'elle pris de vous cette affreuſe vengeance ?

VINDORIX.

Pour avoir fait le trait d'un digne Citoyen,
Et ſouſtrait à leur joug mon païs & le tien.

La

La Gaule reſpiroit, & de mon ſeul courage,
La liberté publique étoit l'heureux ouvrage;
De ſes douceurs en paix déja nous jouiſſions,
Quand Stilicon jaloux du bien des Nations,
Ce Miniſtre abſolu, le tyran de ſon Maître,
Et de ſes ennemis le plus mortel peut-être,
M'aſſiéga dans Tournai, qu'il prit & ſaccagea :
Comme un vil criminel de fers il me chargea :
Ma fille d'un Préteur fut le triſte partage,
L'enfance ne la put ſauver de l'eſclavage,
De mes bras tout ſanglans je la vis arracher :
Stilicon ſur ſes pas me força de marcher;
Mais c'étoit peu de moi, ce Vainqueur ſanguinaire
Aſſocia mon fils aux malheurs de ſon pere;
Honteuſement liés, nous ornâmes ſon char,
Et nous fumes traînés à la Cour de Céſar.
Alors on nous plongea dans des priſons affreuſes;
Pour attendre le jour de ces Fêtes honteuſes,
Où le Romain ſe fait un plaiſir inhumain,
De voir avidement couler le ſang humain,
Et paroît plus cruel que le tigre ſauvage
Que déchaîne ſa main, & que nourrit ſa rage.
Le ſexe né timide, & fait pour la pitié,
Se pare pour ces Jeux, loin d'en être effraïé.
Peuple avide de ſang, ſans avoir de courage,
Qui goûte dans la paix les horreurs du carnage.

Des coups loin du danger juge tranquillement,
Et de la cruauté fait son amusement.

SÉGESTE.

J'écoute ce récit avec impatience,
Et je suis du péril effraïé par avance.

VINDORIX.

L'instant fatal arrive, où dans le Cirque ouvert,
Je me vois en spectacle indignement offert;
On me force à combattre, & d'horribles trompettes,
Animent contre moi les plus vils des Athlétes.
Ce barbare appareil me pénétre d'horreur;
Mais bien-tôt leur audace excite ma fureur,
Mes plus fiers assaillans sont autant de victimes,
Que j'immole à ma honte, & punis de leurs crimes.
A ces tristes exploits, Rome entiere applaudit,
Ma fierté s'en indigne, & mon front en rougit;
Avantage odieux, & funeste victoire,
Indigne de mon bras, & honteuse à ma gloire!
Triomphe humiliant, qui souille la valeur,
Qui blesse la nature & flétrit le Vainqueur!
Gaulois, dont le courage illustre l'origine,
Ce sont là les lauriers que Rome vous destine;
On y voit dans les fers le Héros abbatu;
Et l'opprobre y devient le prix de la vertu.
Mais, ô comble d'éfroi, de vengeance, & de haine!
Un nouveau combatant est conduit sur l'arene,

J'allois fondre ſur lui. C'étoit mon fils. Helas !
Il reconnoit ſon pere, & vole dans mes bras :
Dieux ! Le meurtre, dit-il, eſt peu pour ces perfides !
Et pour plaire à leurs yeux, il faut des parricides.
De pleurs en même tems, il inonde mon ſein,
Et le fer, à tous deux, nous tombe de la main.
Je le tiens embraſſé, dans l'inſtant éfroïable,
Qu'on déchaine ſur nous un Tigre épouvantable.
Il alloit me ſaiſir ; mais d'un pas courageux,
Mon fils infortuné ſe jette entre nous deux :
Pour défendre ma vie, il ſe livre à ſa rage ;
Je vois au même inſtant ſuccomber ſon courage.
Je le vois expirer, je le vois tout ſanglant.
Pour un pere, grand Dieux ! quel objet accablant !
Le monſtre le déchire, ah ! j'en frémis encore !
Et partage à mes yeux ſes membres qu'il dévore.
Eperdu, déſolé, j'allois venger ſa mort,
Ou plûtôt éprouver ſon déplorable ſort,
Lorſqu'à mon déſeſpoir un ſeul Romain ſenſible ;
Fit rougir l'Empereur de ce ſpectacle horrible.
Son ſecours m'arracha du Cirque redouté,
Et je lui dois la vie avec la liberté.
Juge après ce revers, ſi ma haine eſt fondée,
Et ſi d'un vain tranſport mon ame eſt poſſedée.

SEGESTE.

Mes ſens ſont pénétrés d'épouvante, & d'horreur,
Et tous vos mouvemens ont paſſé dans mon cœur.

Je voudrois, pour punir ſa fureur meurtriere ;
Je voudrois comme vous détruire Rome entiere :
Mais, dites moi, Seigneur, échapé du trépas,
Dans quels lieux inconnus portates-vous vos pas ?

VINDORIX.

Je m'éloignai de Rome, & dans la Germanie
J'allois cacher mon nom, & mon ignominie ;
Mais enfin la raiſon ſçut me faire ſentir
Que des forfaits d'autrui j'avois tort de rougir ;
Et qu'un ſuplice injuſte, & qui n'eſt dû qu'au crime,
Deshonore l'auteur, & non pas la victime.
J'oſai me préſenter au Chef des Saliens,
Et de ſes interêts je fis bientôt les miens.
Inſtruit que Pharamond deſcendoit des nos Princes,
Je conduiſis ſes pas au ſein de nos Provinces.
Par ce moyen heureux, & ſeul digne de moy,
J'établis dans la Gaule un légitime Roy :
Je tirai des Romains une noble vengeance,
Et de mon bienfaicteur je fondai la puiſſance.
C'eſt ainſi qu'un Guerrier reconnoît les bienfaits ;
Et c'eſt par la vertu qu'il punit les forfaits.

SEGESTE.

L'eſtime de ce Prince avec ſa confiance,
Eſt d'un zele ſi beau la juſte récompenſe ;
Et les dons que ſur vous ſa faveur a verſés,
Effacent tous les traits de vos malheurs paſſés.

VINDORIX.

Rien ne peut réparer les maux de ma famille ,
J'ai vû périr mon fils , & j'ai perdu ma fille ;
L'heureux ſort de mon Roy peut ſeul me conſoler.
Sa captive paroît , & je dois lui parler ;
Segeſte ; laiſſe-nous.

SCENE II.

VINDORIX, ARMINIE

VINDORIX.

LE bien de cet Empire,
L'interêt de mon Prince , & l'honneur qui m'inſpire,
Mon âge , mon rang même , & votre ſûreté
Veulent que je vous parle avec ſincerité.
L'amour du Roy , pour vous eſt funeſte à ſa gloire,
Et l'auſtere vertu que vous devez en croire ,
Vous défend d'écouter malgré l'orgueil jaloux,
Les ſoupirs d'un Héros qui n'eſt pas né pour vous.
Loin de flatter ſes vœux , & de nourrir ſa flame .
Vous devez par vos ſoins l'arracher de ſon ame ;
Et ne point préferer l'honneur de l'avilir ,
A celui de le rendre au rang qu'il doit remplir.

ARMINIE.

A ſuivre vos conſeils, Seigneur, je ſuis portée ;
Des hommages du Roy loin que je ſois flattée,
Ils ne ſont qu'ajouter à mes ennuis affreux.
Que je puiſſe obtenir dans mon ſort rigoureux,
La liberté de fuir pour jamais ſa préſence,
Et le bien de revoir les lieux de ma naiſſance,
C'eſt tout ce que je veux, & tout ce que j'attens.

VINDORIX.

Vous verrez vos deſirs remplis dans peu de tems.

ARMINIE.

Mais qu'oſai-je eſperer, & quelle eſt mon envie !
Triſtes murs de Tournai ! Malheureuſe patrie !
Vous n'êtes plus pour moi qu'un objet de douleur.

VINDORIX.

Vous avez dans Tournai vû le jour ?

ARMINIE.

Oüi, Seigneur.

VINDORIX.

J'y ſuis né comme vous, & c'eſt aſſez pour prendre
A vos jours malheureux l'interêt le plus tendre.
D'une fille que j'eus, & qu'un deſtin jaloux
Enleva dès l'enfance à mes vœux les plus doux,
Vos malheurs & vos traits me rappellent l'image.
Elle eſt morte, ou languit dans un triſte eſclavage.

ARMINIE.

De barbares Soldats, dès mes plus jeunes ans,
M'arracherent comme elle aux bras de mes parens.

VINDORIX.

Ce rapport à mes yeux vous rend encor plus chere.

ARMINIE.

Vous retracez aux miens le ſouvenir d'un pere,
Seigneur, quoique ſes traits légerement gravés,
Se ſoient dans ma mémoire à peine conſervés,
Vous ſemblez m'en offrir une image confuſe,
Et mon eſprit ſe plaît dans l'erreur qui l'abuſe.
Mais hélas! il n'eſt plus ce pere infortuné,
Ou dans un lieu-déſert, il vit abandonné.

VINDORIX.

Je ſens à ce diſcours que ma pitié redouble.
Parlez, jeune Captive, éclairciſſez mon trouble,
De l'auteur de vos jours quels furent les malheurs?
Je ne veux les ſçavoir que pour ſécher vos pleurs.

ARMINIE.

Ah! Je ne puis, Seigneur, ſans frémir d'épouvante
Tracer à vos regards ſa diſgrace effraïante!
Les perfides Romains lui firent éprouver,
Dans le Cirque...... Seigneur, je ne puis achever.

VINDORIX.

Dans le Cirque, Grands Dieux!

AMBIOMER.

Oui leur rage inhumaine
Avec ſon triſte fils l'expoſa ſur l'arene.
Un monſtre y déchira mon frere malheureux......
Seigneur, vous pâliſſez à ce récit affreux?

VINDORIX.

Vindorix ! à ces traits peux-tu te méconnoître !

ARMINIE.

Vindorix ! Ciel qu'entens-je !

VINDORIX.

Oui tu le vois paroître.
Arminie ! O ma fille !

ARMINIE.

O ſurpriſe ! O bonheur !
Je reconnois mon pere aux tranſports de mon cœur.

VINDORIX.

Après tant de regrets, je te revois ma fille,
La fortune me rend l'eſpoir de ma famille.
Mes maux ſont réparés, & ces inſtans flatteurs
De douze ans de revers réparent les horreurs.
Je ſens par le plaiſir d'une vûe auſſi chere,
Que le bien le plus doux eſt celui d'être pere.
Il ſemble que le ſort ſoit extrême pour nous.
Après m'avoir frappé de ſes plus rudes coups,
Il épuiſe ſur moi ſes faveurs ramaſſées,
Et meſure ſes dons à ſes rigueurs paſſées.

J'ai retrouvé ma fille, & ſuis cher à mon Roy.
Elle partagera ſes bienfaits avec moi ....
Mais je me laiſſe trop emporter par ma joye,
Et trop plein du bonheur que le Ciel me renvoye
Je parois oublier qu'un interêt plus fort,
Veut qu'au fond de mon cœur je cache mon tranſport.
Et tienne un tel ſecret dans un profond ſilence.

ARMINIE.

Vous Seigneur, Qui vous porte à taire ma naiſſance ?

VINDORIX.

L'amour que Pharamond a puiſé dans tes yeux.
Il flatte, mais en vain, mes vœux ambitieux.
Cette flâme eſt contraire à ſa gloire jalouſe,
La ſœur de Gondebaud doit être ſon épouſe.
Ce nœud doit dans la Gaule affermir ſa grandeur ;
Ton deſtin découvert porteroit ſon ardeur
A violer bien-tôt ſa parole donnée ;
Au mépris de ſa foi tu ſerois couronnée.
Je ne détruirai point ce que j'ai commencé,
J'aurois même à rougir ſi j'avois balancé,
Et je dois immoler dans ce danger ſiniſtre,
Les interêts du pere aux devoirs du Miniſtre.
L'avantage du Prince, & le bien des ſujets,
Mon honneur, tout me porte à l'effort que je fais,
Quand j'étouffe pour eux la voix de la nature ;
Ma fille, de tes ſens fais taire le murmure,

Laiſſe dans ſon erreur le Monarque des Francs :
Fuis plûtôt ſes regards & ſa Cour quelque tems.
Tu lui dois ces efforts pour guérir ſa foibleſſe,
Songe qu il eſt plus beau d'écouter la ſageſſe
Et d'oſer au devoir ſacrifier l'orgueil,
Que d'obtenir un rang qui ſeroit ſon écueil.

ARMINIE.

Ne craignez rien, Seigneur, des déſirs d'Arminie ;
Ce rang ne fut jamais l'objet de ſon envie.
L'interdire à ſon cœur, c'eſt répondre à ſes vœux,
Et ſi vous l'exigiez, il ſeroit malheureux.

VINDORIX.

Je ſuis auſſi content de ton obéïſſance,
Que je ſuis étonné de cette répugnance,
Pour un bonheur qui doit flatter un jeune eſprit.
L'éclat de la grandeur, le charme, & l'éblouit,
A moins que le pouvoir d'une plus douce ivreſſe,
N'efface des honneurs l'image enchantereſſe.
Ma fille, tu rougis, il t'échappe un ſoupir ?

ARMINIE.

Du ſoin qui me l'arrache il faut vous éclaircir.
D'un pere tel que vous l'amour & la prudence,
Méritent de mon cœur toute la confiance.
Mon ſeul reſpect pour vous eſt ma régle aujourd'hui,
Je dois vous faire juge, entre mon cœur & lui.
Je vais vous dévoiler ſes replis les plus ſombres,
Et vous ôter le ſoin d'en pénétrer les ombres,

Moins pour juſtifier ce qu'il oſe ſentir,
Que pour ſubir l'arrêt qui doit l'aſſujettir.
S'il eſt dans le péril, vous ſçaurez le conduire,
Et vous le punirez s'il s'eſt laiſſé ſéduire.
Malgré le poids des fers & de l'abbatement,
Ce cœur a prévenu votre conſentement;
Il s'eſt donné, Seigneur; mais c'eſt au vrai mérite,
Et la vertu régit l'ardeur qu'il a produite.

VINDORIX.

Parle, quel eſt celui que ton cœur oſe aimer?
Son nom juſtifiera......

ARMINIE.

Je tremble à le nommer.
C'eſt.........

VINDORIX.

Acheve.......

ARMINIE.

Maxime.

VINDORIX.

Ah! Quel amant, Grands Dieux!
Le chef des Ennemis, un Romain odieux!

ARMINIE.

Vous ne connoiſſez pas, Seigneur, quel eſt Maxime.
Il doit plus que tout autre attirer votre eſtime,
C'eſt un Romain illuſtre, égal aux Marcellus,
Digne du tems d'Auguſte, & non d'Honorius;

Dans ma captivité mon Protecteur ſincere :
Mais un titre plus grand fait que je le révére ,
Du bonheur que je goute , il eſt l'heureux auteur,
Et pour tout dire enfin votre Libérateur.

VINDORIX.

Mon Libérateur ?

ARMINIE.

Oui : C'eſt ſon ſecours propice,
Qui déroba vos jours à l'indigne ſupplice,
Où les auroit livrés le cruel Stilicon ;
Et ce trait à l'aimer a forcé ma raiſon.

VINDORIX.

Sur Vindorix lui-même , il a tant de puiſſance ,
Qu'il fait céder ſa haine à la reconnoiſſance :
A la fureur des ſiens Maxime mit un frein ,
Et le grand homme en lui rétablit le Romain.
C'eſt aux eſprits communs , aux ames ordinaires ,
A plier ſous le joug des préjugés vulgaires ;
Mais les cœurs généreux jugent ſans paſſions ,
Regardent les vertus , & non les nations ;
Diviſés d'interêt la probité les lie ,
Et Romains ou Gaulois , ils n'ont qu'une Patrie.
Les climats differens ne changent point leurs mœurs ,
Ennemis aux combats , amis partout ailleurs.
Loin de blâmer ton choix , & de gêner ton ame ,
Ma fille , je te loue , & j'applaudis ta flâme.

Du bien que j'ai reçû, tu t'acquittes pour moy,
Et qui ſauva mes jours, eſt ſeul digne de toy.

ARMINIE.

Ah! Que ne dois-je point aux bontez de mon Pere?

SCENE III.

VINDORIX, ARMINIE, AMBIOMER.

AMBIOMER.... *à Vindorix.*

A Nos armes, Seigneur, la fortune eſt proſpere.
Pharamond eſt vainqueur, ſon triomphe eſt entier,
Les Romains ſont défaits, leur Chef eſt priſonnier;
Maxime pris par moi, ſuit le char de mon Maître.

ARMINIE *à part.*

Qu'entens-je?

AMBIOMER.

A ſes regards hâtez-vous de paroître:
Déja vers ce Palais, le Roy marche à grands pas,
Applaudi par le peuple, & porté des Soldats.

VINDORIX.

Jour heureux! jour célebre, où la Gaule affranchie.
Voit naître une nouvelle, & juſte Monarchie,
Qui fait un peuple ſeul des Francs & des Gaulois;
Et chaſſe les Tyrans, pour établir les Rois.

Fin du ſecond Acte.

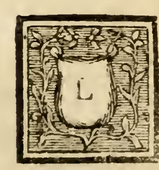


ACTE III.

SCENE PREMIERE.

PHARAMOND, MAXIME *désarmé* ; AMBIOMER, *Suite de François vainqueurs* ; *& de Romains vaincus.*

PHARAMOND.



E Ciel s'est déclaré pour notre juste audace,
Et l'univers va prendre une nouvelle face.
Ses Tyrans sont vaincus, & nos vaillantes mains
Portent le dernier coup au pouvoir des Romains.
Leur force divisée annonce leur ruine ;
Vers sa fin chaque jour ce grand corps s'achemine :
On voit de tous côtez son Empire affoibli,
Les tems sont arrivés, l'oracle est accompli.

De l'Efpagne chaffés, par l'effort du Vandale,
Par l'audace des Gots pris dans leur Capitale,
Et par nous dans la Gaule heureufement défaits;
Ils font forcés d'attendre une honteufe paix.
A fon dernier inftant leur gloire eft parvenue,
Du foible Honorius la molleffe connue,
La prife de leur Chef * qui paroît à vos yeux,
Tout vous eft de leur chute un garant précieux.
D'autres loix, d'autres mœurs, vont regner fur la terre;
De nouveaux Conquérans y portent le tonnerre,
Et du Trône avili relevant la fplendeur,
Sur les débris de Rome élevent leur grandeur.
Livrez-vous à la joye, heureux peuples de France,
Son Regne va finir, & le vôtre commence;
Le fort irrévocable en a marqué l'inftant,
Et promis de le rendre auffi long qu'éclatant;
Son bonheur doit du monde égaler la durée,
Et portant le flambeau dans l'Europe éclairée,
Cet Etat fortuné qui s'éleve aujourd'hui,
Sera des Nations le modéle & l'appui.

MAXIME.

Roy des Francs, la victoire aveugle ton courage,
Et tu pouffes trop loin l'orgueil qui nous outrage,
Ton deffein eft plus grand que facile à remplir,
Et ta prédiction eft loin de s'accomplir:

* *Montrant Maxime.*

Apprends que mon malheur n'a point épuisé Rome,
En triomphant de moi tu n'as défait qu'un homme.
D'autres chefs plus heureux, en s'armant pour ses
droits,
Reprendront l'ascendant qu'elle eut sur tant de Rois ;
Ta conquête n'est pas encor bien affermie,
Un jour peut renverser ta foible Monarchie ;
De tes premiers succès sois moins enorgueilli,
Et sous ses fondemens crains d'être enseveli.
Oui, quoique le destin lui soit moins favorable ;
Songe que cette Rome est toujours redoutable,
Qu'elle est la Reine encor de plus d'un Souverain ;
Et qu'un Sceptre brisé n'est qu'un jeu de sa main.

PHARAMOND.

C'est ainsi qu'auroient pû répondre tes Ancêtres,
Mais leurs fils n'ont plus droit de nous parler en
Maîtres.
Du nom Romain comme eux vous êtes revêtus ;
Vous avez leurs discours, mais non pas leurs vertus :
De vos pertes sans cesse on voit grossir le nombre,
Et de ce qu'elle fut, Rome n'est plus que l'ombre ;
Ses enfans sont plongés dans un lâche repos.
L'esclave a pris chez eux la place du Héros :
Leur nom n'impose plus dans le siecle où nous som-
mes,
Et les Dieux de la terre à peine sont des hommes,
Devant

Devant nos étendarts ils ont appris à fuir,
Et ſouples courtiſans, ne ſçavent qu'obéir.

MAXIMIE.

Pharamond, contre nous quoi que tu puiſſes dire,
Jamais tant de grandeur n'a regné dans l'Empire:
Tout ce qu'ont d'éclatant l'abondance & les Arts
Se trouvent réunis dans la Cour des Cézars.
Rome eſt plus que jamais en grands hommes feconde,
Elle eſt toujours l'Arbitre, & l'Ecole du monde:
Le courage des ſiens n'eſt plus une fureur,
L'eſprit & la prudence éclairent leur valeur.
Les Romains cultivés au ſein de la richeſſe
De leurs ayeux groſſiers ont perdu la rudeſſe;
L'étude parmi nous paſſe juſqu'au ſoldat:
Poli dans le repos, & fier dans le combat,
Il orne en même tems & défend ſa Patrie,
Il ſçait braver la mort, & jouir de la vie.

PHARAMOND.

Des Romains d'aujourd'hui tu flattes le portrait,
Et ces Arts dangereux dont tu vantes l'attrait,
Ont corrompu leurs mœurs, énervé leur courage;
C'eſt un fléau pour eux, plûtôt qu'un avantage;
Leurs cœurs efféminés que la fatigue abbat,
Vivent dans l'indolence, & meurent ſans éclat;
Et tout ce vain ſçavoir, dont ils font leurs délices,
Eſt l'oubli des devoirs & l'étude des vices.

Habiles dans la fraude & dans la volupté,
Ils en font leur mérite & leur félicité,
Et devant leur raison qu'un faux brillant égare,
L'honneur est étranger, & la candeur barbare;
Nous sommes trop heureux, Soldats qu'elle a nourris,
De mériter ce titre & d'avoir leur mépris:
Ils sont dignes du nôtre; & l'amour de la gloire
Du côté des François passe avec la victoire,
Au faste qui les suit nous devons ce bonheur,
Et leur luxe fatal est leur premier vainqueur.
C'est le seul ennemi que Pharamond redoute.
Tout ce que je demande au Ciel qui nous écoute,
Est de nous garantir de ce poison honteux,
Et puisse-t'il toujours épargner nos neveux!
Puissent-ils conserver notre heureuse ignorance,
Et ne jamais subir le joug de l'opulence!

SCENE II.

Les Acteurs précedens, VINDORIX, *Suite de Gaulois.*

VINDORIX.

VAinqueur de nos tirans, Vindorix devant vous,
Au nom de nos Gaulois vient fléchir les génoux,
Et vous jurer pour eux les hommages sincéres
Et la fidélité qu'ils eurent pour vos peres.

La Gaule en même tems vous presse par ma voix,
De retablir les siens dans leurs premieres Loix;
Avec le joug de Rôme éteignez ses usages,
Et faites refleurir nos mœurs simples & sages.

PHARAMOND.

Oui, je promets, pour prix de leur fidelité
De ramener les tiens à leur simplicité,
Telle que le François la conserve encor pure;
Et telle qu'il la tient des mains de la nature.
Sa justice est son bras; sa loi, la probité,
Sa replique, le fer; son bien, la liberté;
Pour ce bien précieux il n'est rien que je n'ose;
Au péril de mes jours je défendrai leur cause
Si je fonde un état, & prétends le regir,
C'est pour le rendre libre & non pour l'asservir.
Laissons aux vils Tirans l'urbanité Romaine,
Et sans leur envier cette qualité vaine,
Pour la liberté seule illustrons notre rang,
Et faisons voir un Roy digne d'un Peuple Franc.
Dans la Gaule à jamais j'abolis l'esclavage;
La nature gémit d'un si cruel usage.
Tous les Peuples sont faits pour être gouvernés,
Mais les coupables seuls doivent être enchaînés;
Et parmi les Germains, les Francs & les Bataves,
L'honneur fait les sujets, le crime les esclaves;

Dans mes justes desseins ils m'ont sçû maintenir,
Dans leurs droits à mon tour je dois les soutenir.
Je veux que tout soit libre entrant dans cet empire,
La franchise est un droit de l'air qu'on y respire :
J'étends cette faveur jusqu'à mes ennemis,
Et je brise leurs fers quand je les ai soumis.
Maxime dans ma Cour n'a plus rien qui le lie,
Il peut avec les siens partir pour l'Italie,
Et dire à leur Cezar qu'un Prince des Germains
Fait sur l'humanité des leçons aux Romains,
Que nous suivons sans art l'équité naturelle,
Et que nous préferons, en combattant pour elle,
L'ignorance aux clartez qui vous ont amolis,
Et la vertu sauvage à des vices polis.

MAXIME.

Tu m'as vaincu deux fois, & je mettrai ma gloire
A publier par tout ta derniere victoire ;
J'obtiens la liberté, mais je ne la reçoi,
Que pour me souvenir que je la tiens de toi.
Heureux, si je puis rendre un Roi si magnanime,
L'allié des Romains, & l'ami de Maxime !

PHARAMOND.

Les nobles sentimens que tu fais éclater,
Me frappent à leur tour & te font respecter.
Pharamond est touché de ta reconnoissance ;
Il pourra des Romains accepter l'alliance,

Si ton cœur le désire, & s'il l'obtient par toi,
Sans abbaisser le sceptre & dégrader le Roi ;
Et que me distinguant de la foule des Princes,
Ils renoncent aux droits qu'ils ont sur ces Provinces :
Qu'Honorius & lui marchent d'un pas égal,
Et qu'il soit son ami sans être son vassal.

(Maxime sort.)

SCENE III.

PHARAMOND, VINDORIX, *Suite.*

PHARAMOND, *à sa Suite.*

ALlez, braves Soldats, fiers vengeurs de la terre,
Jouir dans le repos des honneurs de la guerre.

(La Suite sort.)

SCENE IV.

PHARAMOND, *seul.*

DEbarrassé des soins du Prince & du Guerrier,
Je puis à mon ardeur me livrer tout entier.
Je n'ai plus de mon camp à redouter le blâme ;
Ma gloire satisfaite autorise ma flâme.

L'amour doit délasser un Monarque vainqueur,
Et de tous ses travaux être le prix flatteur.
J'ai le droit desormais de brûler sans foiblesse,
Ma Captive s'avance, & prévient ma tendresse.

SCENE V.

PHARAMOND, ARMINIE.

ARMINIE.

DU bruit de vos bienfaits ce Palais retentit,
Tout est libre, Seigneur, & tout vous applaudit.
Souffrez que partageant l'allegresse publique,
Je joigne mes transports à ceux de la Belgique.
Plus qu'un autre je dois louer votre bonté,
Puisqu'elle rompt le cours de ma captivité.
Je ressens vivement le don que vous me faites,
Et profitant des droits qu'ont toutes vos Sujettes,
Pour revoir mes parens, je quitte votre Cour,
Et je vais, dans les lieux où j'ai reçu le jour,
Publier vos bienfaits, & goûter les premices
D'un régne florissant qui fera nos délices.

PHARAMOND.

A ce discours fatal tous mes sens étonnés
Demeurent suspendus, & sont comme enchaînés.

Vous voulez me quitter, ô Ciel! eſt-il poſſible?
Vous oſez me porter le coup le plus ſenſible,
Et ſous l'humble dehors d'une fauſſe douceur,
En me remerciant, vous me percez le cœur.

ARMINIE.

Je vous porte à regret cette atteinte cruelle;
Mais, Seigneur, mon devoir dans d'autres lieux m'appelle.
Un eſpace trop grand vous ſépare de moi:
Je ſçai que pour me voir l'épouſe de mon Roi,
La ſource de mon ſang n'eſt pas aſſez brillante,
Et j'aurois à rougir du nom de ſon Amante.

PHARAMOND.

Ah! ſortez au plutôt d'une fatale erreur;
Je prétens par mes ſoins m'aſſurer votre cœur,
Il peut faire lui ſeul mon bonheur véritable.
Si je puis obtenir un bien ſi deſirable
De toute ma grandeur je ſçaurai l'acheter,
Et la Couronne encor ne pourra m'acquitter.

ARMINIE.

Votre gloire, Seigneur, en ſeroit offenſée,
Et le bien de l'Etat m'en défend la penſée.
Adieu: votre repos me preſſe de partir.

PHARAMOND.

Non, non, cruelle, non je n'y puis conſentir,

Demeurez dans ma Cour, il y va de ma vie :
Votre Prince le veut, votre Amant vous en prie.

ARMINIE.

Pharamond malgré moi veut donc me retenir ?
Dans un jour où chacun s'empreſſe à le bénir,
Où le plus vil eſclave obtient de ſa puiſſance,
La liberté qu'il donne aux Sujets de la France,
Il me prive d'un bien dont il fait une loi,
Et le pere du Peuple eſt un tyran pour moi.

PHARAMOND.

Ingrate, pouvez-vous de ce nom que j'abhorre,
Pouvez-vous appeller un Roi qui vous adore ?
Je ne vous retiens point en Maître impérieux,
Qui ſe ſert contre vous d'un pouvoir odieux.
C'eſt en amant rempli de l'ardeur la plus vive,
Qui s'attache lui-même au char de ſa captive.
Si j'arrête vos pas, c'eſt pour votre bonheur :
Eſt-ce un tourment pour vous de regner ſur mon cœur ?
Vous ne ſentirez point le poids de ma puiſſance ;
Les bienfaits, les honneurs & la reconnoiſſance,
Sont les nœuds dont je veux vous lier à ma Cour.
Vous voir, eſt le ſeul prix qu'exige mon amour.
Vous ne pouvez me fuir, ſans me faire un outrage :
Vivre auprès de ſon Roi, n'eſt pas un eſclavage.
J'ai de la ſervitude affranchi mes Etats,
Pour faire des heureux, & non pas des ingrats.

Gardez-vous d'abuſer des fruits de ma clémence ;
Et ſongez que je ſouffre avec impatience,
Qu'on s'arme contre moi de mes propres bienfaits,
Et qu'on m'oſe punir des graces que je fais.
Une autre récompenſe eſt dûe à ma tendreſſe.
C'eſt vous en dire aſſez : penſez-y, je vous laiſſe.
Avant la fin du jour, je verrai ſi je doi
Me conduire en amant, ou commander en Roi.
(Il ſort.)

SCENE VI.

ARMINIE, *ſeule.*

A Languir dans ſa Cour me voilà condamnée,
Par ſon amour fatal je m'y vois enchaînée.
D'une autre cet amour feroit tout le bonheur,
Et de mon cœur fidele il comble la douleur.

SCENE VII.

MAXIME, ARMINIE.

MAXIME.

JE vous revois enfin, ô ma chere Arminie!
Et le deſtin me rend le ſeul bien que j'envie,

Au pouvoir des François ſa rigueur m'a livré ;
Mais, puiſque je vous parle, il a tout réparé :
J'attache à ce bonheur & ma vie & ma gloire,
Et ſi j'ai dans ces lieux ſouhaité la victoire,
C'étoit moins pour venger notre Empire jaloux,
Que pour y revenir plus digne encor de vous
Vous ne répondez rien à mon ardeur preſſante,
Et je lis dans vos yeux une froideur glaçante.
Au malheur qui me ſuit ſans doute je la dois,
Et Maxime vaincu n'a plus les mêmes droits.

ARMINIE.

Ah ! Seigneur, étouffez un ſoupçon qui m'offenſe,
C'eſt mon amour pour vous qui cauſe mon ſilence,
Le coup le plus cruel nous menace en ce jour,
Et va nous ſéparer peut-être ſans retour.

MAXIME.

Quel obſtacle s'oppoſe au nœud que je ſouhaite,
Quand tout ſert mes deſirs juſques à ma défaite,
Elle vient de porter votre Roi généreux,
A détruire des fers l'uſage rigoureux.
De la captivité tous deux il nous délivre :
J'abandonne la Gaule, & vous pouvez me ſuivre.

ARMINIE.

Par de nouveaux liens mes pas ſont retenus,
Et nos plus grands revers ne vous ſont pas connus.

Ce Monarque si grand, que vous louez vous-même...
Dont je suis la Sujette...

MAXIME.

Eh-bien ?

ARMINIE.

Seigneur, il m'aime.
Et ce penchant fatal qui l'attache à mes pas,
M'ôte la liberté qui régne en ses Etats.

MAXIME.

Pharamond mon rival ! ah ! ce nom dans mon ame
Allume ma colére, & révolte ma flâme.
Mon cœur, qui dans sa Cour vous voit avec terreur,
Lui pardonne sa gloire, & non pas son ardeur.
Vous êtes le seul bien où ma tendresse aspire :
J'armerai pour ce bien tous les bras de l'Empire.
Fuïez, si vous m'aimez, fuïez de ce Palais;
Epargnez à mes feux les plus cruels excès :
Je vois en frémissant le danger qui vous presse.

ARMINIE.

Vous voulez que je fuïe ; en suis-je la maitresse ?
Pharamond, malgré moi, m'arrête dans sa Cour;
Et rien n'abuse un Prince éclairé par l'amour.

MAXIME.

Par ce fier Souverain vous m'êtes donc ravie ?
Non, il faudra plutôt qu'il m'arrache la vie.

Frappé de ſes vertus, ſéduit par ſes bienfaits,
J'allois porter Céſar & les miens à la paix;
Mais le prix qu'il m'enleve, & que je lui diſpute,
Entraînera ma perte, ou cauſera ſa chûte.
La rage eſt mon ſeul guide, & mon bras furieux
Va reporter la flâme & le fer en ces lieux.
Je puis dans mon parti ramener la victoire:
J'ai des ſecours tous prêts aux rives de la Loire,
Je cours les raſſembler, & je laiſſe dans Reims
La moitié des Gaulois, qui ſont encor Romains.
Ils feront les premiers à m'en ouvrir les portes.
J'y reviendrai ſuivi de nos fieres cohortes,
Vous arracher des bras d'un rival odieux,
L'immoler ſur ſon Trône, ou périr à vos yeux.

ARMINIE.

Ah! cruel, arrêtez, prenez-moi pour victime,
Plutôt que d'attaquer mon Prince légitime.
A ce noir attentat je préfere la mort,
Et ne reconnois plus Maxime à ce tranſport.
Il a par la vertu mérité mon eſtime,
Veut-il donc aujourd'hui la perdre par le crime?
Non, mon honneur bleſſé ne le ſouffrira pas;
Et, ſi contre mon Roi vous armiez votre bras,
Des horreurs qui ſuivroient une injuſte querelle
Je me verrois, Seigneur, la cauſe criminelle;

Mon amour deviendroit funeste à nos Gaulois,
Et je rendrois mon nom exécrable aux François:
J'irois porter le fer au sein de ma Patrie,
Exposer de mon Prince & le sceptre & la vie,
Mes yeux verroient pour eux ravager ses Etats!
Que la terre plutôt s'entrouvre sous mes pas.
Il a brisé vos fers, & la reconnoissance
Vous défend, comme moi, d'écouter la vengeance.
Songez par ce moïen que vous perdrez mon cœur;
Il ne sera jamais le prix de la fureur.

MAXIME.

Mais pour vous posseder je n'ai que cette voïe,
Vous n'êtes plus à moi, si mon bras ne l'emploïe.
Si comme mon amour vos feux étoient ardens,
Ils auroient plus d'audace, & seroient moins prudens.
Le devoir prend sur vous un trop puissant empire,
Ou la grandeur plutôt a l'art de vous séduire;
Vos sens sont éblouis d'un éclat enchanteur,
Et suivent en secret les Drapeaux du Vainqueur.
Mais Maxime jaloux d'un si grand avantage,
Doit, pour l'en dépouiller, signaler son courage;
Et forçant la fortune à changer d'Etendards,
Le punir de sa gloire & de tous vos regards.

ARMINIE.

Pouvez-vous soupçonner ma tendresse fidelle,
Et faire à ma vertu cette injure mortelle?

Sçachez que ma foiblesse est de vous trop aimer ;
Et c'est la seule, ingrat, dont on peut me blâmer.
Votre seul interêt a reglé ma conduite ;
Et par l'éclat du Roy, loin que je sois séduite,
Apprenez que ses soins ont fait couler mes pleurs ;
Et que j'ai mis ses feux au rang de mes malheurs.
J'ai refusé pour vous son cœur, son diadême ;
Et toute sa grandeur que vous croyez que j'aime.
Ma flame a dans ces murs de sa fidélité
Un garant sans reproche, un témoin respecté.
C'est Vindorix, Seigneur,

MAXIME.

Votre pere ?

ARMINIE.

Oui mon pere ;
Il a le sort propice autant qu'il l'eut contraire.
Il est de Pharamond le Ministre & l'appui,
Vous pouvez dans ces lieux tout espérer de lui ;
Il sçait qu'il tient de vous la clarté qu'il respire,
Moi-même de nos feux j'ai pris soin de l'instruire ;
A cet aveu pour vous, j'ai sçu forcer mon cœur ;
J'ai plus fait : à m'unir à son liberateur
J'ai porté sa tendresse & sa reconnoissance ;
Et renonçant pour vous aux droits de ma naissance
J'aurois suivi vos pas, si le Roy l'eût permis.
Cruel ! de tant d'amour vos fureurs sont le prix ;

Vous ne me croyez pas ; mais je le vois paroître,
Et vous allez enfin apprendre à me connoître.

SCENE VIII.

ARMINIE, MAXIME, VINDORIX.

ARMINIE, *à Vindorix.*

SEigneur à vos bontez votre fille a recours,
Elle n'a plus d'espoir que dans votre secours.
Quand mon Roy me retient, Maxime me soupçonne;
A d'aveugles transports son ame s'abandonne.
Daignez à ses regards justifier mon cœur,
Détournez les effets d'une injuste fureur.
Vous sçavez à quel point son estime m'est chere ;
Et je puis l'avouer en présence d'un pere :
D'un retour mérité je ne dois point rougir,
Vous l'approuvez vous-même, & devez le régir.
C'est à des feux honteux, à des ardeurs coupables,
A craindre les regards des parens redoutables :
Mais une flâme juste, un amour vertueux
Les prend pour confidens, & se conduit par eux ;
Daignez regler, Seigneur, ma démarche timide ;
Soyez dans ce péril mon conseil & mon guide.

Pour quitter ce Palais & fuir mon Souverain ;
Vôtre ſecours peut ſeul me frayer un chemin :
Je ne puis deſormais y demeurer ſans crime ;
J'expoſe ma Patrie au courroux de Maxime.
Me ſéparer de vous, fait toute ma douleur ;
Mais ce regrêt mortel doit céder au malheur
De devenir ici le flambeau de la guerre,
Le fléau de la Gaule & l'horreur de la Terre.

VINDORIX.

Ta priere eſt trop juſte, & je dois l'exaucer
Ta fuite eſt néceſſaire, & je cours la preſſer.
A votre himen, Seigneur, je ſuis prêt de ſouſcrire.
Quels que ſoient vos ſoupçons, ce mot doit les détruire.
Maxime obtient de moi par ſes nobles bienfaits
Ce que par ſon pouvoir César n'auroit jamais.
Qu'il ſoit ſûr de ſa main, puiſqu'il a la puiſſance
De me faire oublier la plus mortelle offenſe,
Et m'inſpire l'amour que j'aurois pour un fils,
Au milieu de l'horreur que j'ai pour ſon Païs.

MAXIME.

Ce bien ineſperé, cette gloire imprevûe
Eſt de toutes les honneurs le plus cher à ma vûe.
Seigneur, votre vertu qui fait votre ſplendeur,
Vous rend à mes regards plus grand que l'Empéreur.
Le Thrône n'eſt qu'un don de l'aveugle fortune,
Il n'éleve qu'aux yeux de la foule commune,

L'heroiſme

L'heroïsme parfait a seul de si beaux droits,
Et par là le grand homme est au-dessus des Rois.
Je viens par mes soupçons d'offenser Arminie,
Permettez qu'à ses pieds mon amour les expie.

VINDORIX *l'arrêtant.*

Ils prouvent votre flâme & vous sont pardonnés;
Ces instans précieux doivent être donnés
Au soin plus important de dérober sa fuite;
Mais aux yeux de la Cour cachons notre conduite;
Rentrons; Nos pas ici peuvent être éclairés.
Pour choisir des moyens aussi prompts qu'assurés,
Allons dans d'autres lieux cousulter la prudence.
Hâtons votre bonheur, & celui de la France;
Je trompe les desirs d'un Prince généreux,
Mais je dois préferer sa grandeur à ses feux,
Et l'on ne rougit point d'employer l'artifice,
Quand l'honneur le commande, & qu'on suit la justice.

SCENE IX.

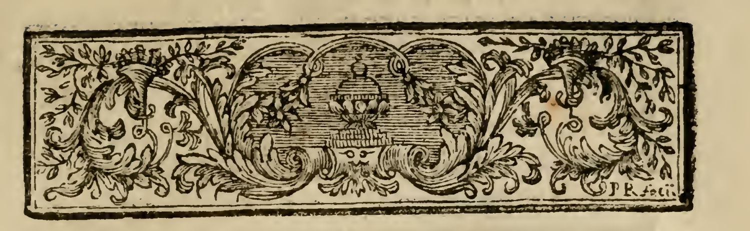
MAXIME *seul.*

REgne, heureux Pharamond, & sois tout à la fois,
L'arbitre, le modele, & le vengeur des Rois:

Je ne ſuis point jaloux de ta grandeur nouvelle,
La gloire qu'on m'accorde eſt plus flatteuſe qu'elle.
Sûr d'être poſſeſſeur d'un bien ſi précieux,
Tout défait que je ſuis, je parts victorieux :
Je quitterois pour lui l'empire de la Terre,
Et ce prix de l'amour vaut tous ceux de la guerre.

Fin du troiſiéme Acte.





ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ARMINIE, AMBIOMER.

AMBIOMER.



Es ſecrets importans que vous m'avez appris
Je connois le danger, & je ſens tout le prix.
Je ne trahirai point les vœux de votre pere,
Et ſur tous vos deſſeins je jure de me taire.
Le repos de l'Etat, eſt pour Ambiomer,
L'interêt le plus fort, & l'honneur le plus cher.
Je ſens que vous devez fuir loin de cette Ville,
Et que votre départ eſt un malheur utile.
Madame, je ſuis prêt à le favoriſer,
Et pour le rendre ſûr, je vais tout diſpoſer.

Vous pouvez d'autant plus compter ſur ma promeſſe,
Que je ſers Pharamond en trompant ſa tendreſſe.
Pour ſa gloire, je dois vous prêter mon appui,
Il porte ici ſes pas, je vous laiſſe avec lui.

SCENE II.

PHARAMOND, ARMINIE.

PHARAMOND.

EH! Bien dans vos deſſeins êtes-vous affermie,
Et vous déclarez-vous ma conſtante ennemie?

ARMINIE.

Pour vous rendre à l'Etat, tout m'ordonne de fuir,
Et mon cœur par reſpect doit vous deſobéir.

PHARAMOND.

C'en eſt trop, mes regards percent votre conduite.
C'eſt une autre raiſon qui preſſe votre fuite.
Vous vous parez en vain d'un prétexte impoſant;
Et pour abandonner votre bonheur préſent,
Pour mépriſer l'honneur d'enchaîner votre Prince,
Et préferer l'ennui d'une obſcure Province,
A l'éclat d'une Cour, qui prévient vos ſouhaits;
Où Pharamond lui-même eſt un de vos ſujets,

Où de nos rangs, l'amour rapprochant la diſtance,
Peut un jour vous placer au Trône de la France ;
Le repos de l'Etat, le ſoin de mon honneur,
Sont de foibles motifs, que rejette mon cœur ;
Votre ſexe n'a point ces craintes politiques :
Ces frivoles reſpects, ces périls chimériques,
Sont un voile trompeur, qui ne ſert qu'à couvrir
La ſecrette raiſon, qui vous oblige à fuir.
Elle fait le ſujet de mon inquiétude.
Je ne puis demeurer dans cette incertitude ;
Pour dévoiler ici l'obſcure vérité,
Je vous demande enfin, de la ſincerité.
Pour ne me rien cacher, faites-vous violence :
Je n'exige de vous que cette récompenſe.

ARMINIE.

Ah ! Seigneur, ſe peut-il que le plus grands des Rois,
Dont les hautes vertus égalent les exploits,
Et qui remplit les vœux . . . . .

PHARAMOND.

Quand je vous interroge,
Je veux de la franchiſe, & non pas un éloge.
Parlez, & ſans détour, ouvrez-moi votre cœur.
Un autre n'a-t'il point prévenu mon ardeur ?

ARMINIE.

Puiſqu'il faut vous répondre avec cette franchiſe,
Que votre ame demande, & ma gloire autoriſe,

Apprennez que mon cœur plus fort que les revers
S'eſt toujours conſervé libre au milieu des fers;
Et qu'il ne reconnoît de maître, & de puiſſance,
Que l'honneur, le devoir, & la reconnoiſſance.
Il a le Ciel pour Juge, & ſans m'humilier,
Ma conduite ſuffit pour me juſtifier.
Ce cœur ne s'eſt jamais nourri que de triſteſſe;
Mais quand même il ſeroit capable de foibleſſe,
Le droit de le ſçavoir ne vous eſt point acquis,
Il n'appartient qu'aux Dieux, d'en percer les replis.

PHARAMOND.

Vain détour, qui ne fait que révolter mon ame,
Et convaincre mes yeux de ta ſecrette flâme!

ARMINIE.

Seigneur, je n'aime point, & ce ſoupçon fatal....

PHARAMOND.

Ton trouble le confirme, & me nomme un Rival,
Qu'un autre avant ton Roy, t'ait ſçû paroître aimable;
C'eſt un crime, du ſort tu n'en es point coupable;
Mais quand ce même Roy, t'en demande l'aveu;
Que ton ame s'obſtine à déguiſer ſon feu,
C'eſt une trahiſon, qui part de ton audace,
Et qui devant ſes yeux ne doit point trouver grace.
Un Guerrier de mon ſang, & de ma Nation,
Aiſément de l'amour reſſent l'impreſſion;

Mais ſi ſon cœur eſt prompt à ſe laiſſer ſéduire,
D'un ſexe ſéducteur, il ſçait borner l'empire.
Il veut en l'adorant n'être point mépriſé,
Et redoute ſur tout l'affront d'être abuſé.
Quelque ardeur qui l'entraîne, il rougiroit dans l'ame
S'il étoit le jouet des détours d'une femme;
A triompher par tout, il eſt accoutumé,
S'il n'étoit prévenu, ton Roy ſeroit aimé.

ARMINIE.

A d'injuſtes aveux vous voulez me contraindre,
Vous me croïez coupable, & je ne ſuis qu'à plaindre.

SCENE III.

PHARAMOND, VINDORIX, ARMINIE

VINDORIX.

PRince, en votre faveur tout ſe déclare enfin.
La ſœur de Gondebaud doit arriver demain,
Pour former l'union que la Gaule déſire,
Un Envoïé, Seigneur, vient ici vous le dire:
Hâtez-vous de répondre à ſon empreſſement.

PHARAMOND.

Quel parti dois-je prendre en ce cruel moment?
Et pour mon cœur troublé quelle atteinte mortelle

ARMINIE.

Ne me retenez plus, Seigneur, cette nouvelle

Vous dit votre devoir, & presse mon départ.

PHARAMOND.

Cruelle, à ce devoir vous avez trop d'égard.

VINDORIX.

Pharamond, un moment peut-il être en balance;
Pour remplir un traité nécessaire à la France?
Aux transports de l'amour, peut-il s'abandonner,
Dans un jour solemnel, qui doit le couronner,
Et servir de modele au reste de sa vie?
Un Guerrier dont le bras fonde une Monarchie,
Peut-il être incertain, quand il faut l'affermir,
S'il doit suivre la gloire, ou croire un vain desir;
Et peser l'interêt d'une flâme frivole,
Avec l'honneur sacré de tenir sa parole.

PHARAMOND.

Quel est le joug cruel d'un rang trop éclatant!

VINDORIX.

L'Envoïé, par ma voix, vous presse en cet instant.

PHARAMOND.

Il faut à mes sujets, que je me sacrifie.
Je m'arrache à moi-même, en quittant Arminie;
Et c'est me préparer un éternel regret.

ARMINIE.

Ma présence retarde un si noble projet.

PHARAMOND.

Non, ne me quittez point dans mon trouble éfroïable,
Vous ne pouvez partir, sans vous rendre coupable.

VINDORIX.

Ne tardez plus, Seigneur, c'eſt trop vous arrêter.

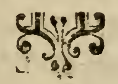
PHARAMOND *ſortant.*

Quelle contrainte affreuſe, & qu'il va m'en couter!

SCENE IV.

ARMINIE *ſeule.*

Pour ſortir de l'abîme, où le ſort ma conduite ;
Je ne vois que la mort, ou qu'une prompte fuite.
L'amour de Pharamond, eſt la terreur du mien.
Si je devois ſubir un ſecond entretien,
Je ne ſoutiendrois point cette attaque nouvelle,
Et je ſuccomberois à ma peine mortelle.
Il faudroit dans la gêne où l'on mettroit mon feu,
Expirer du ſilence, ou mourir de l'aveu.
Quel ſupplice pour moi, qui ſuis tendre & ſincere,
D'être réduite au point de manquer à mon pere !
D'expoſer mon amant, ou de tromper mon Roy,
De déguiſer mon ame, ou de trahir ma foy !



SCENE V.

VINDORIX, ARMINIE, MAXIME.

VINDORIX.

MA fille, à nos desseins le sort est favorable,
Ambiomer nous prête un appui secourable,
Tandis que Pharamond est ailleurs occupé,
Et que de ses regards je me suis échappé;
Il faut fuir de ces lieux, & le péril te presse:
Profite du loisir que ce Prince te laisse.
Cede au sort inflexible, & viens dans ces momens
Recevoir mes adieux, & mes embrassemens.

ARMINIE.

Hélas! je n'ai gouté dans mon destin contraire,
Qu'un instant, la douceur de recouvrer un pere;
Pour le perdre si-tôt, faut-il le retrouver!
Le jour qui me le rend, me force à m'en priver.

VINDORIX.

L'honneur du Roy le veut, ton repos le demande,
L'interêt de la Gaule enfin te le commande.
Mais je dois m'occuper d'un autre soin pour toi,
Et la nécessité m'en impose la loi.
Maxime, mon pouvoir l'un à l'autre vous lie.
Je vous remets le bien le plus cher de ma vie.

Qu'il m'acquite envers vous, du jour que je vous dois;
Et quand je vous préfere au Chef de nos Gaulois;
Et que ses yeux vont voir une Terre ennemie,
Soïez-y son époux, son pere, & sa patrie.

MAXIME.

Oui devant vous, Seigneur, j'en atteste le Ciel,
Garant de ma parole & du nœud mutuel....

VINDORIX.

Il suffit, & j'en crois votre simple promesse.
Pour former un himen, & lier la tendresse,
Le commun des mortels a besoin de sermens,
Mais l'honneur entre nous fait les engagemens.
Quand je donne à ma fille un époux que j'estime,
Pour rendre cette chaîne auguste & légitime,
Mon seul aveu suffit avec leur volonté;
Votre nom & le mien en font la seureté.
Je veux Maxime seul pour garant autentique;
Vindorix pour Ministre, & pour témoin unique,
Ma fille & son amour pour lien solemnel;
Vos vertus pour serment, & vos cœurs pour autel.

MAXIME.

Vous comblez mon bonheur; & me rendez justice.

VINDORIX.

Hâtez-vous de saisir le seul moment propice.
Pour mieux tromper l'amour & les yeux d'un Rival,
Maxime, fuyez seul de ce Palais fatal. *(Maxime sort.)*

Et toi, ma fille; adieu : va joindre les captives
Qui doivent avec toi s'éloigner de ces rives :
Ton destin pour jamais t'appelle en d'autres lieux.

ARMINIE.

Mon pere recevez mes larmes pour adieux.

(Elle sort.)

SCENE VI.

VINDORIX *seul.*

POur la seconde fois, Grands Dieux ! je perds ma fille.
Je n'ai plus desormais que l'Etat pour famille :
J'immole la nature à son bien, à sa paix,
Qu'il fleurisse à ce prix, mes vœux sont satisfaits ;
Puisse l'ame du Roy n'être plus retenue....
Mais il vient & son trouble éclate dans sa vûe.

SCENE VII.

PHARAMOND, VINDORIX, UN GARDE.

PHARAMOND.

AH ! cruel Vindorix, j'ai trop crû tes conseils,
Je n'ai jamais souffert des supplices pareils,

J'ai trop ſubi le joug d'une raiſon barbare.
Si mon cœur eſt heureux, qu'importe s'il s'égare.
Mon bonheur plus que tout doit m'être précieux.
Quoi, pour mon Peuple ſeul ai-je affranchi ces lieux?
Non, c'eſt un préjugé qu'il eſt tems que je brave;
Tout eſt libre par moi; ſerai-je ſeul eſclave?

VINDORIX.

Eh! ne l'êtes-vous pas d'une fatale ardeur?
S'il faut ſubir des fers, portez ceux de l'honneur,
D'un Roy digne de l'être ils ſont le vrai partage,
Et vous ne regnerez que par cet eſclavage;
Les liens de l'amour ſont faits pour avilir;
Rompez, rompez les ſeuls dont vous devez rougir;
Et ſoyez par l'effet d'une plus noble ivreſſe,
L'eſclave de la gloire, & non de la foibleſſe.

PHARAMOND.

Non, tu fais ſur mon cœur des efforts ſuperflus,
Dans l'excès de ſa flâme il ne ſe connoît plus;
L'amour peut faire ſeul le bonheur de ma vie,
Et pour me rendre heureux, je dois voir Arminie.
Qu'on aille l'avertir. *(à un Garde.)*

VINDORIX *à part.*

Dieux! quelle eſt ma terreur!

PHARAMOND *au Garde.*

Obéïs, qu'attens-tu? vole; ſers mon ardeur.

LE GARDE.

Seigneur, de ses liens votre esclave affranchie,
A quitté ce Palais pour revoir sa patrie.

PHARAMOND.

Elle a fui de ces lieux sans l'ordre de son Roy ?
Quelle audace ! mon cœur n'est plus maître de soi.

VINDORIX.

Seigneur, c'est un départ, & non pas une fuite ;
Vous devez pour vous-même approuver sa conduite ;
Et c'est vous épargner . . . .

PHARAMOND.

Non, non, je suis bravé.
C'est un affront sanglant, il doit être lavé.
L'amour a préparé cette fuite hardie ;
Je dois punir l'auteur de cette perfidie,
Et pour le découvrir, employer les moyens . . . .

VINDORIX.

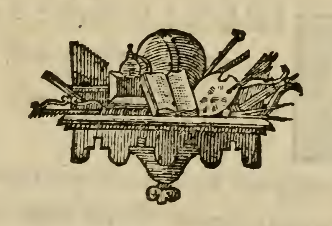
Efforcez-vous plûtôt de briser vos liens.

PHARAMOND.

Tout le sang abhorré d'un rival qui m'outrage,
A peine suffira pour éteindre ma rage ;
Soldats, de toutes parts que l'on vole après eux,
Ma bouche, quel qu'il soit, fait un serment affreux ;
D'exposer le coupable à toute ma justice,
Et d'effrayer ces lieux de son cruel supplice ;

Je jure en même tems par mon pouvoir ſacré
Et par tout ce que l'homme a de plus réveré,
D'accorder à celui qui, découvrant le traître
Viendra me le livrer, ou le faire connoître,
La faveur qu'il voudra pour le prix d'un tel ſang.
Pharamond outragé, n'excepte que ſon rang;
Et faiſant publier la peine avec la grace,
Il veut montrer à tous, pour étonner l'audace,
Qu'un Prince généreux que l'on oſe offenſer,
Eſt extrême à punir, comme à recompenſer.

Fin du quatriéme Acte.





ACTE V.

SCENE PREMIERE.

VINDORIX *seul.*



IEUX ! la fureur du Prince à son comble est montée,
Et par aucun pouvoir, ne peut être domptée.
L'amour est pour les Rois le plus grand des fléaux ;
Et va faire peut-être un Tyran d'un Héros.
Par ses ordres cruels ma fille infortunée,
Bien-tôt dans cette Cour va se voir ramenée.
Si pour surcroît d'horreur, Maxime est découvert.....
Je pâlis à l'aspect de cet abîme ouvert.
Malheureux Vindorix ! à ce coup effroyable,
Reconnois l'ascendant d'un astre impitoyable.
Ta vie est destinée aux revers éclatans.
Voici l'heure où tu vas pleurer en même tems ;

La

La gloire de ton Roy qui ſe couvre de blâme ;
Le malheur de ta fille expoſée à ſa flâme,
La mort de ſon époux ; que l'aveugle fureur ;
Va punir & traiter en lâche raviſſeur ;
Et le renverſement peut-être de la France,
Qui va voir ſa grandeur périr dans ſa naiſſance.
Pernicieux amour, ce ſont là de tes coups!
Et les Thrônes détruits ſont tes jeux les plus doux.
Mon cœur impatient . . .

SCENE II.

VINDORIX, SEGESTE.

VINDORIX.

AH! te voilà ; Segeſte?
Sur ton front abbatu je lis mon ſort funeſte :
Ramène-t'on ma fille? Eclairci mon effroi.

SEGESTE.

Oui, les Francs ont, Seigneur, trop bien ſervi leur Roy
Par eux elle s'eſt vûe arrêtée en ſa fuite.
Et devant Pharamond ils l'ont déja conduite.

VINDORIX.

Maxime eſt pris ſans doute, & le ſort déchaîné . . .

SEGESTE.

Il n'eſt point pris, Seigneur, ni même ſoupçonné ;

Et ce Héros trompant la fortune jalouse,
N'avoit point par bonheur joint encor son épouse,
Quand on a sur sa trace envoïé des soldats,
Ni même aucun Romain n'accompagnoit ses pas.
Elle avoit seulement des Captives près d'elle :
Un Gaulois leur servoit de Conducteur fidelle.
C'étoit d'Ambiomer un serviteur zélé ;
Comme aux yeux des François il a paru troublé,
Ils l'ont chargé de fers & conduit comme un traître.
Sa prise a fait tomber les soupçons sur son Maître.
Les jours d'Ambiomer, Seigneur, sont en danger.
Dans d'obscures prisons le Roy l'a fait plonger :
Il a votre secret & celui d'Arminie,
Il peut le découvrir pour conserver sa vie.

VINDORIX.

Je n'ai point cette crainte après ce qu'il a fait :
Je tremble pour ses jours, & non pour mon secret ;
Et plutôt qu'à la mort j'oppose l'innocence,
Je serai le premier à rompre le silence.
Pour la sauver, Segeste, & la justifier,
Il faut oser tout perdre & tout sacrifier.
Au lieu de ce malheur, que ton ame redoute,
La vérité prendra peut-être une autre route,
Pour se développer & sortir de la nuit ;
Et par la trahison ce coup sera conduit.

Que ne découvre point l'avarice perfide!
Les regards pénétrans du délateur avide,
Excités par l'éclat du prix qu'on lui promet,
Sçauront percer le voile, & démêlant l'objet,
Qui doit fixer sur lui l'horreur de la tempête,
Acheter la fortune aux dépens de sa tête.
O Ciel! sauve Maxime, & détourne l'effet,
De l'horrible serment que Pharamond a fait,
Ou par ta volonté, s'il faut qu'il s'accomplisse,
Rempli-le sur moi seul, & je vole au supplice.

SEGESTE.

Seigneur, par un des miens secretement parti,
Déja de ces revers Maxime est averti.

SCENE III.

VINDORIX, ARMINIE, SEGESTE,

Gardes qui accompagnent Arminie.

VINDORIX.

DIeux! ma fille paroît... ô! trop malheureux pere!
Faut-il que le retour d'une fille si chere,
Mette aujourd'hui le comble à mes vives douleurs?
Je ne puis te revoir sans répandre des pleurs.

ARMINIE.

Mon malheur eſt affreux. Toute ſon étendue,
Seigneur, dans cet inſtant ne vous eſt pas connue.
C'eſt peu de me revoir captive en ce Palais,
Et de mon triſte époux ſéparée à jamais.
Pharamond veut forcer ma main infortunée,
D'allumer le flambeau d'un nouvel himenée.

VINDORIX.

Ah! Ciel!

ARMINIE.

Du Diadême il veut orner mon front,
Et pour moi cet honneur eſt le plus grand affront.
Je vois de toutes parts l'aſpect d'un précipice :
Si je parle, Seigneur, je vous livre au ſupplice :
Si je me tais, le Prince abſolu dans ſes vœux,
Va m'attacher à lui par un lien affreux.
Il aſſemble ſon peuple, & de ce nœud barbare,
Par ſon ordre déja l'appareil ſe prépare;
Il ne laiſſe à mon ame aucun retardement,
Pour me déterminer, je n'ai que ce moment.
Dans un ſi juſte effroi j'ai recours à mon pere.

VINDORIX.

Dans ce péril preſſant, Grands Dieux! que dois-je faire?

ARMINIE.

Détournez les apprêts d'un nœud fatal.

VINDORIX.

J'y cours.
J'empêcherai le crime aux dépens de mes jours.
(Il ſort.)

SCENE IV.

ARMINIE, *ſeule.*

AUx dépens de ſes jours! qu'eſt-ce donc qu'il projette?
Il porte dans mon ame une terreur ſecrette.
Peut-être qu'à la mort mon malheur le conduit.
Mais, Dieux! le Roy paroît, & ſon peuple le fuit.

SCENE V.

PHARAMOND, ARMINIE, *Suite.*

PHARAMOND.

FRançois, j'ai dans ce jour ſatisfait à la gloire,
Et je veux que l'himen couronne ma victoire.
J'ai fait votre bonheur, & par ce doux lien,
Il eſt juſte, à mon tour, que j'aſſure le mien.
Il dépend de l'objet que ma main vous préſente,
Si mon bras eſt vainqueur, ſa vûe eſt triomphante:

Elle doit attirer l'univers à ses pieds.
Vous approuvez mon choix, puisque vous la voïez,
Les cœurs en l'approchant la nomment Souveraine.
La valeur m'a fait Roy, la beauté l'a fait Reine.
A des peuples guerriers, je puis parler ainsi,
Et pour me rendre heureux je les assemble ici.
Quand je viens d'affranchir des Nations sujettes,
Je demande à jouir des graces que j'ai faites :
Les cris de Gondebaud ne m'intimident pas,
J'aurai pour moi vos cœurs, vos armes, & mon bras.
Sur vos fronts satisfaits, je lis votre suffrage.
Venez, belle Arminie, acceptez leur hommage,
Et qu'un lien flatteur nous lie en ces instans.

ARMINIE.

Seigneur, je sens le prix de ces nœuds éclatans,
Mais malgré mon respect & ma reconnoissance,
Jouir d'un tel honneur, n'est pas en ma puissance.

PHARAMOND.

Quel motif vous retient....

ARMINIE.

Le plus puissant de tous,
Et puisqu'il faut le dire, un autre est mon époux.

PHARAMOND.

Un autre est ton époux? Ah! quelle perfidie!
Je ne laisserai point cet audace impunie.
Perfide Ambiomer!...

ARMENIE.

Non, un autre a ma foy.

PHARAMOND.

Quel qu'il ſoit, ne crois point qu'il fléchiſſe ton Roy,
Tremble, ſi de ſes jours, je puis me rendre maître.

SCENE VI.

PHARAMOND, ARMINIE, MAXIME, *Suite.*

MAXIME.

PHaramond, je puis ſeul te le faire connoître,
Et vais te le livrer dans ce même moment;
Mais promets avant tout de remplir ton ſerment.

PHARAMOND.

A la face des miens je te le renouvelle.
Que mon nom ſoit flétri d'une tache éternelle,
Si m'offrant ce rival que je ne connois pas,
Tu n'en obtiens le prix que tu demanderas.
Périſſe en même tems notre grandeur naiſſante,
S'il n'éprouve ſoudain la mort la plus ſanglante.

MAXIME.

Tu n'as qu'à le punir, il eſt devant tes yeux.

PHARAMOND.

Maxime eſt mon rival!

MAXIME.

Oui, je le ſuis.

PHARAMOND.

Ah! Dieux!

MAXIME.

J'ai livré la victime, & j'attens le ſalaire.

PHARAMOND.

Parles ſans balancer, je vais te ſatisfaire.
Je tiendrai ma parole avec fidélité.
Quel prix demandes-tu, réponds ?

MAXIME, *montrant Arminie.*

Sa liberté.
Ne retiens plus ſes pas, & fais périr Maxime.

PHARAMOND.

Dieux ! toujours de mes dons, ſerai-je la victime ?
Quand j'ai rompu tes fers de mes nobles bienfaits,
Perfide, voilà donc l'uſage que tu fais ?
C'eſt ainſi que par toi ma Captive eſt ſéduite ;
Tu prends le nom d'époux pour colorer ſa fuite ;
Et ſous un faux himen couvrant ton attentat,
Tu viens me l'enlever au ſein de mon Etat.
Tu te pares en vain du maſque de grand homme,
Tu n'as que les vertus d'un habitant de Rome.

MAXIME.

J'affranchis mon épouſe, & j'en ſuis eſtimé ;
Je mourrai glorieux, & tu vivras blâmé.
Par un heureux trépas illuſtre ma mémoire ;
En ordonnant ma mort, tu prépares ma gloire.

PHARAMOND.

Tes vœux ſeront remplis. Soldats, exécutez
L'Arrêt qu'il me demande....

SCENE VII. ET DERNIERE.

PHARAMOND, VINDORIX, ARMINIE, MAXIME, *Suite.*

VINDORIX.

AH ! Seigneur, arrêtez !
Vous allez vous couvrir du ſang de l'innocence,
Et flétrir votre nom par l'injuſte vengeance.
Non, Maxime n'eſt point un lâche raviſſeur.
Vous allez, en ſuivant une aveugle fureur,
Immoler un époux avoué par un pere.
C'eſt moi qui les ai joints d'un nœud que l'on révére.

PHARAMOND.

Qu'entêns-je, Vindorix?

VINDORIX.

Ils n'ont fait qu'obéir.
Je ſuis l'auteur de tout, c'eſt moi qu'il faut punir.

PHARAMOND.

Dieux ! c'eſt peu de me voir trompé par ce que j'aime,
Je ſuis encore trahi par Vindorix lui-même ;
Lui, qui dans mes devoirs m'a toujours affermi,
Mon guide, mon conſeil, & mon plus tendre ami.

Quand ta fille pouvoit partager sa puissance,
Qui t'as porté, cruel, à cacher sa naissance?

VINDORIX.

Votre gloire, Seigneur, le bien de vos sujets,
Mon devoir, son repos & l'amour de la paix.

PHARAMOND.

T'obligeoient-ils d'unir un Romain avec elle?

VINDORIX.

Mes jours qu'il a sauvés, leur ardeur mutuelle,
Ont exigé, Seigneur, ce grand effort de moi.
Votre propre péril m'en a fait une loi.
En éloignant l'objet d'une funeste flâme,
Je voulois épargner des combats à votre ame,
Et lui sauver sur-tout l'affront d'y succomber.
Aux yeux de vos sujets je voulois dérober
Le spectacle fatal où l'aveugle tendresse
Expose un Souverain, jouet de sa foiblesse:
Et jaloux des Traitez dont je suis le garant,
Vous forcer d'être juste en les accomplissant;
Faire voir qu'un Ministre ami de la droiture,
Doit toujours au devoir immoler la nature,
Et les cris de l'orgueil dont il est combattu,
A l'honneur d'affermir son Roy dans la vertu.
Je vous devois, Seigneur, cet aveu véritable,
Punissez Vindorix, s'il vous paroît coupable:

Il n'a pû de ſon cœur fléchir l'auſtérité,
Et ſa régle toujours fut l'exacte équité.

PHARAMOND.

Elle ſera la mienne, & ta vertu m'éclaire;
Ton exemple à ton Prince apprend ce qu'il doit faire.
Il auroit à rougir ſi quelqu'un aujourd'hui,
Se montroit dans ſa Cour plus généreux que lui.
Non, vous ne l'aurez pas ſurpaſſé l'un & l'autre,
Et ſon courage au moins doit égaler le vôtre.
Maxime, quel que ſoit le pouvoir de l'amour,
Pour ſuivre le devoir, je le dompte en ce jour.
Vis heureux, ton rival renonce à ce qu'il aime:
Le Vainqueur des Romains doit l'être de lui-même.

MAXIME.

Seigneur, un trait ſi grand me ravit, me confond,
Et Maxime eſt toujours vaincu par Pharamond.

PHARAMOND.

Qu'on tire Ambiomer d'une priſon injuſte.
* Toi, jouis deſormais du rang le plus auguſte;
Après ce qu'il a fait, un ſujet tel que toy,
Ne ſçauroit être aſſis aſſez près de ſon Roy.

VINDORIX.

Seigneur, dans ces momens j'aime à vous reconnoître,
Vous me rendez mon Prince enfin tel qu'il doit être.

* A Vindorix.

PHARAMOND.

Mon retour à la gloire eſt ton ouvrage heureux.
Un Miniſtre éclairé, prudent & vertueux,
Eſt du Ciel pour les Rois la faveur la plus chere;
Pour regner ſagement il leur eſt néceſſaire.
Dans la paix qu'il procure il met tout ſon éclat,
Fait la grandeur du Prince & le bien de l'Etat.

Fin du cinquiéme & dernier Acte.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, *Pharamond*, Tragédie. A Paris ce 27 Septembre 1736.

LA SERRÉ.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS par la grace de Dieu Roi de France & de Navarre, à nos amez & feaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT. Notre bien amé LAURENT-FRANÇOIS PRAULT fils, Libraire à Paris, Nous ayant fait supplier de lui accorder nos Lettres de Permission pour l'impression d'un Manuscrit qui a pour titre, *Pharamond Tragédie, par le Sieur de C****, offrant pour cet effet de le faire imprimer en bon papier & beaux caracteres, suivant la feuille imprimée & attachée pour modele sous le contre-scel des Présentes; Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, de faire imprimer ledit Livre cy-dessus spécifié, conjointement ou séparément, & autant de fois que bon lui semblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le tems de trois années consecutives, à compter du jour de la date desdites Présentes: Faisons défenses à tous Libraires, Imprimeurs & autres personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance; à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression de ce Livre sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, & que l'Impétrant se conformera en tout aux Reglemens de la Librairie, & notamment à celui du dix Avril 1725. & qu'avant que de l'exposer en vente, le Manuscrit ou Impri-

mé qui aura servi de copie à l'impression dudit Livre, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & feal le Sieur Chauvelin, Chevalier, Garde des Sceaux de France, Commandeur de nos Ordres; & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & feal Chevalier Garde des Sceaux de France le Sieur Chauvelin, Commandeur de nos Ordres; le tout à peine de nullité des Présentes: Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir l'Exposant ou ses ayans cause pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons qu'à la copie desdites Présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Livre, foi soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires; Car tel est notre plaisir. Donné à Versailles le deuxiéme jour d'Octobre l'an de grace mil sept cens trente-six, & de notre Regne le vingt-deux. Par le Roy en son Conseil.

SAINSON.

Registré sur le Registre IX. de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N. 363. fol. 314. conformément aux anciens Réglemens, confirmés par celui du 25 Février 1723. A Paris ce 13 Octobre 1736.

G. MARTIN, *Syndic.*

LE
RETOUR
DE
MARS

LE RETOUR DE MARS

COMEDIE EN UN ACTE en vers, avec un divertissement

PAR Mr. DE LANOUE.



A PARIS,
Chez PRAULT Fils, Quay de Conty, vis-à-vis la descente du Pont-Neuf, à la Charité.

M. DCC. XXXVI.
Avec Approbation & Privilege du Roy.

PERSONNAGES.

MARS.

APOLLON.

L'AMOUR.

MERCURE.

PLUTUS.

VENUS.

LA FIDELITE.

THEMIS.

La Scéne est à Cythere.



LE RETOUR DE MARS.

SCENE PREMIERE.

VENUS, LA FIDELITÉ.

VENUS.

ON, je ne conçois point de plus cruel martyre,
Que de vivre ſous votre empire.

LA FIDELITÉ.

La Déeſſe de la beauté,
Soumiſe à la fidelité?
En bonne foi, Venus, vous voulez rire.

VENUS.

Vous plaiſantez encor?

LA FIDELITÉ.

Je ne dirai plus rien.

VENUS.

Vous m'ennuyez.

LA FIDELITÉ.

Je le sçai bien.
D'aujourd'hui cependant vous m'avez rappellée.

VENUS.

Et je voudrois déja vous avoir exilée.
Une belle avec vous est toujours en procès.

LA FIDELITÉ.

Helas! J'ai beau plaider, je ne gagne jamais.
Sans raison toutefois vous me grondez, Déesse;
Le jour que Mars partit. Rappellons-nous les faits;
Dans ces tendres momens, que rassemblant ses traits
L'amour dans un adieu confond avec adresse
Et sa rigueur & ses bienfaits;
Lorsqu'épuisant la plus vive tendresse
Deux cœurs ne craignent plus que la fin d'une yvresse;
Qui malgré de tendres regrets
S'échappe & fuit avec vitesse;
Quand l'aimable essein des plaisirs,
Indigens dans leur abondance,
Plus vifs par leur prochaine absence,
Sont prêts à s'envoler sur l'aîle des soupirs:
Dans ces tendres moments vous m'avez appellée.
» Allez, dites vous à Mars,
» Emmenez des Amours la troupe déso-
lée,

» A l'abri de vos Etendarts
» Qu'ils vous ſuivent dans les hazards :
» Pendant votre abſence cruelle,
» Voilà ma compagne éternelle;
» Partez, preſſez votre retour.
Mars partit, emmena l'amour;
Je reſtai près de vous : combien de tems Déeſſe ?
Le premier jour on m'embraſſa,
Le ſecond mon abord glaça
Et le troiſiéme on me chaſſa.
L'hiſtoire eſt vraye, elle vous bleſſe.

VENUS.

Elle me bleſſe, j'en conviens.
Et voilà les beaux entretiens
Qui vous font tant aimer des belles;
Vos cris, vos plaintes éternelles
Ont toujours fait déteſter vos liens.

LA FIDELITE'.

Toujours ? Non. Et j'ai vû ma puiſſance affermie
Faire le charme de la vie.
Jadis compagne de l'amour
Ses ſujets & les miens ne formoient qu'une Cour;
De nos états communs je réglois l'harmonie,
Avec prudence, avec economie,
De ſes aimables dons je verſois la douceur,
Ce que l'amant gagnoit ſur l'amante ravie
Etoit toujours ſalaire, étoit toujours faveur.

Par de nouveaux desirs augmentée & nourrie ;
Sa flamme par le tems n'étoit point amortie.
Près du temple de la beauté ,
Long-tems avec un œil avide ,
Contraint dans sa temerité
Voltigeoit le plaisir , aujourd'hui moins timide ;
Long-tems exclus il gemissoit ;
Privé de son aîle perfide
Je l'admettois , il se fixoit ,
Par mes soins il rajeunissoit ;
Il n'étoit point alors de légere piqûre
Je conduisois d'une main sûre
Tous les traits que l'Amour lançoit ;
Et de deux cœurs qu'il unissoit
J'éternisois la profonde blessure.

VENUS.

Ce portrait , Déesse , est flatté ;
On chercheroit envain les douceurs qu'il rassemble ;
Pour en faire un qui vous ressemble ,
Interrogeons la verité.
Incommode autant qu'ennuyeuse ;
Tyrannisant un triste cœur ,
La passion la plus joyeuse
Par vous dégenere en langueur.
Dans votre sombre pruderie
Habile à tout empoisonner ,
L'enjoüement seducteur , l'aimable étourderie ,
Un seul grain de coquetterie ,
Sont des crimes chez vous qu'on ne peut pardonner.

A vos côtez ont pris séance
Le respect timide & muet,
Le devoir imposant, le scrupule inquiet,
L'insipide perséverance,
L'ennui, le dégout, l'indolence,
L'offensante satieté,
Et la triste uniformité:
Pour la laideur, pour la vieillesse
Gardez vos plaisirs peu touchans;
Vrai partage de la jeunesse
L'inconstance a les siens plus doux & plus piquans.

LA FIDELITÉ.

De la beauté qui me chasse
Le pouvoir est passager;
La honte saisit ma place,
Le remord sçait me vanger.

VENUS.

Bon, vous chasser! Qui songe à vous exclure?
Quelle amante jamais a formé le dessein
De devenir inconstante & parjure?
Le hazard fournit l'avanture
Votre foiblesse en avance la fin.
Mais ne disputons plus de grace.
En faveur du Dieu des combats,
Au près de moi reprenez votre place;
A son retour s'il ne vous trouvoit pas,
Il est d'une humeur peu tranquille,

D'un emportement inutile
Je veux éviter le fracas.
Pendant l'Eté, la trompette guerriere
A guidé loin de moi les amours éperdus ;
Abandonnée & ſolitaire,
Pour m'égayer un peu, j'ai reçu dans Cythere
Themis, Apollon, & Plutus :
Mais voyez mon malheur Déeſſe ;
En introduiſant la richeſſe
Plutus avoit oublié net
Le gout & la delicateſſe ;
Sous les replis de ſa robe traitreſſe
Themis nous apporta l'ennui, la ſechereſſe
Echappez de ſon cabinet,
Et pour achever mon martyre
Apollon vint ſans la ſatyre.

LA FIDELITE'.

Mais s'ils vous ennuyoient, pourquoi juſqu'à ce jour
Sont-ils reſté dans votre cour ?

VENUS.

Les chaſſer c'eût été me montrer trop ſévere,
Car enfin ce ſont ſes amans ;
Et fuſſenteils ſans agrémens
Leur perte n'eſt jamais légere.

LA FIDELITE'.

Je ne ſçai comment Mars recevra tout ceci.

VENUS.

Taiſons-nous, Themis vient ici.

SCENE II.

VENUS, THEMIS.

THEMIS.

On dit que Mars arrive de l'armée.

VENUS.

Oüi, si j'en crois la renommée.

THEMIS.

Aujourd'hui?

VENUS.

Je le crois.

THEMIS.

Adieu belle Venus.

VENUS.

Quoi, sitôt?

THEMIS.

Ne m'arrêtez plus;
Il est tems que je me retire.

VENUS.

Ecoutez-donc, on a quelque chose à vous dire.
Hé bien, qu'avez-vous fait du Seigneur Apollon?
Vous quittez ma Cour l'un & l'autre;
Qu'il vous donne son cœur, qu'il reçoive le vôtre,
Vous-êtes fille, il est garçon,

Vous auriez dû déja faire ce mariage.

THEMIS.

Apollon & Themis! Le plaisant assemblage!

VENUS.

Hé, mais Déesse, pourquoi non?
Il est entre vous deux certaine convenance.....

THEMIS.

De la convenance entre nous!
Et de grace, où la trouvez vous?
C'est un fou, plein de péculance,
Sans gravité, sans consistence,
Dont l'esprit libertin voltige incessament
Sur des riens, dont-il fait son subtil aliment:
Tête sans poids, cervelle sans prudence;
Il parcourt en moins d'un moment
Des flots, des airs, l'espace immense;
Il s'éleve, il tombe, il s'élance
Au gré du Caprice & du vent.
Il seroit beau le voir dans son extravagance
Prononcer de mon tribunal
Une Sentence en madrigal!
Adieu, je vais dans mon domaine
Rassembler mes sujets épars.

VENUS.

Mais pourquoi donc fuyez-vous Mars?
D'où vous peut venir tant de haine?

THEMIS.

THEMIS.

C'eſt un petit brutal, qui ſans ménagement
Bruſque ſouvent mon caractere;
Ses ſujets & les miens s'accordent rarement.
Il prétend que tout cede à ſon audace altiere.
Près des belles ſur tout, Mars & ſes favoris
Nous pourſuivent avec outrance;
Venus, je ſoutiens que mes fils
Doivent ſur ſes enfans avoir la préference.

VENUS.

Dans mes Etats, ce point eſt conteſté.

THEMIS.

On dit que Mars eſt eſtimable;
Je le crois; mais en verité
J'ignore ce que la beauté
Peut en lui découvrir d'aimable;
Dans le portrait qu'Apollon m'en a fait
Je ne l'ai trouvé qu'effroyable;
Je l'ai retenu trait pour trait,
Ecoutez s'il eſt veritable.
Loin devant lui la farouche terreur
D'un bras ſanglant, d'une voix menaçante
Chaſſe la peur & la froide épouvante.
Plus près du Dieu, l'intrépide valeur
Le glaive haut, l'œil fier, l'ame raſſiſe;
Porte en tous lieux la mort qu'elle mépriſe.

Du Char d'acier chef-d'œuvre de Vulcain;
L'activité tient les rênes en main,
Fiers tourbillons, ses coursiers indomptables
Sement au loin des feux inévitables,
Le Dieu terrible environné d'éclairs
Brise en passant les Sceptres, les Couronnes;
Frappe les Rois écrasez sous leurs Thrônes,
Lance la foudre, ébranle l'univers,
Et fait trembler Pluton en peuplant les enfers.

VENUS.

Oüi, tel il est dans sa colere,
Tels sont ses genereux enfans;
Mais quant à la beauté les fripons veulent plaire;
Ah Déesse qu'ils sont charmans!
Heureux s'ils n'étoient inconstans;
Plus heureux s'ils pouvoient se taire.

THEMIS.

Et les miens donc? Ah qu'ils sont doux!....

VENUS.

Oüi, vos jeunes sujets sont tous petits bijoux.
Auprès d'une beauté qu'ils plaident bien leur cause!
Regards poupins, tons précieux,
Discours musquez tout distilants d'eau-rose,
Tout en eux satisfait & l'oreille & les yeux.
Graceyant avec art, riant par habitude,
Gesticulant avec étude,

Eſprits legers à railler inclinez,
Eſprits clincans tout à jour façonnez;
Le ſemillant papillonage,
L'éloquent petit badinage,
Que de ſoins, quelle propreté,
Quel teint mignard, quelle peau douce & fine!
Joignez-y la mouche aſſaſſine
Un jeune Senateur, eſt preſque une beauté.

THEMIS.

En effet rien n'eſt plus aimable.
Je vois avec raviſſement
Que la beauté leur devient favorable;
Pour vous remercier d'un portrait ſi galant,
Pendant la Campagne future
Vous en aurez chez vous bon nombre je vous jure.
Elle ſort.

VENUS.

Hé! non, je peins *gratis*.



SCENE III.

LA FIDELITE', VENUS.

LA FIDELITE'.

AH Déesse ! voici
Mon plus implacable ennemi.

VENUS.

Hé qui donc ?

LA FIDELITE'.

C'est Plutus.

VENUS.

Ah ! vous-êtes perduë.

LA FIDELITE'.

Soumettez-vous toute entiere à mes loix ;
Jurez le, moi, sa force est confonduë.

VENUS.

Hélas je l'ai juré cent fois ;
Et j'ai cent fois été vaincuë.

LA FIDELITE'.

Il vient, un peu de fermeté.

SCENE IV.

VENUS, LA FIDELITÉ, PLUTUS.

PLUTUS.

Ah, je vous trouve en compagnie!
Pourquoi donc cette nouveauté?
à la Fidelité.
Ma bonne, laisse-nous de grace en liberté;
Delogeons, le trio m'ennuye.

LA FIDELITÉ.

Plutus & ses enfans sont sans cérémonie.
Me connois-tu?

PLUTUS.

Moi? Non en verité,
Et n'en ai même aucune envie.
Allons, allons, sans compliment,
Sors vite..... Attendez donc..... Je rappelle en mon ame....
C'est la fidelité! C'est elle assurément....
Hé! que faites-vous donc ici de cette femme?

VENUS.

Plutus.....

LA FIDELITÉ.

Point de discours foible divinité;
Devant Plutus la beauté doit se taire

Pour ne laiſſer parler que la fidelité ;
Ceſt le moyen de s'en défaire.

PLUTUS.

Qui Diable eût deviné qu'elle étoit en ces lieux ?

LA FIDELITE'.

Tu ne me connois pas ?

PLUTUS.

Moi ? chez plus d'une belle
J'ai vû jadis ton Phantôme ennuyeux ;
Mais il s'offre aujourd'hui rarement à mes yeux.

LA FIDELITE'.

Que viens-tu faire ici ?

PLUTUS.

La demande eſt nouvelle.
Ce que je fais par tout, donner, pour recevoir.

LA FIDELITE'.

Vas, ſors, on ne veut plus te voir.

PLUTUS.

On ne veut plus me voir, dit-elle ?
Tai-toi babillarde éternelle.
Nous ſçavons juſqu'où va ton fragile pouvoir ;
Sur terre ardents à te détruire
Mes Sujets ont ſçu m'en inſtruire.

Subalternes commis, d'auprès de la beauté
Tu les exclus avec fierté ;
Sur eux je jette un œil de pere ;
Ils percent les degrez, soustraits à tes rigueurs ;
De tems en tems ils voguent à Cythere ;
Toujours chiffrant, nombrant, les voilà directeurs :
Contre toi dans l'instant éclate leur colere,
Tu les fuis en tous lieux, par tout ils sont vainqueurs ;
Et si je voulois moi, j'obtiendrois tes faveurs.

LA FIDELITÉ.

Tes enfans t'ont flatté d'un triomphe facile ;
Je reconnois leur vanité.
Sur la terre, Plutus, tout n'est pas infecté :
Il est encor plus d'un azile ;
Où mon pouvoir est respecté.
Il est des beautés mortelles
Tendres autant que fidelles ;
Au-dessus de tes efforts ;
Leur cœur à mes loix docile
Dédaigne l'appas servile
De tes immenses thrésors ;
Je connois leur petit nombre ;
Et je couvre de mon ombre
Leurs plaisirs & leurs transports.

PLUTUS.

Ne diroit-on pas à t'entendre
Que sur terre on m'a revêtu

D'un pouvoir qui ne m'eſt pas dû ?
Que je ſuis un Tyran dont-on doit ſe défendre ?
Qu'eſt-ce ſans moi que la beauté ?
Un flambeau fumant ſans clarté,
Une étoile obſcurcie, une fleur ignorée
Sous l'humble buiſſon enterrée ;
Seul j'en connois & rehauſſe le prix.
Au feu des yeux d'une brune piquante
J'allume du rubis le vivant incarnat,
Du diamant je brillante l'éclat ;
J'unis d'une main ſçavante
Sur de ſomptueux habits,
L'or & la perle innocente
Au ſuperbe Coloris
De la fleur la plus brillante ;
Ajuſtemens & traits par moi ſont aſſortis.
Pour conſerver cette beauté cherie,
Seul je diſpenſe les ſecours :
L'aſtre brulant ſeche-t'il la prairie ?
Des bois j'ombrage les détours.
L'Aquilon glace-t'il la plaine refroidie ?
Sous un lambris doré j'échauffe les amours.
J'écarte les chagrins ſiniſtres,
Je conduis l'embonpoint ſur les pas de Comus ;
J'ouvre les celliers de Bacchus,
Et les plaiſirs ſont mes miniſtres.

LA FIDELITÉ.

De ton pouvoir voila l'éloge fait,
Faiſons celui de ta perſonne

Premie-

Premierement. . . . .

PLUTUS.

Tout beau ma bonne ;
Si je ſuis curieux de me voir en portrait
J'ai des peintres en abondance ;
Et j'ai déja choiſi pour me tirer au net
Un batard d'Apollon que j'ai payé d'avance.

LA FIDELITE'.

En attendant laiſſe-nous en repos;

PLUTUS.

Tête à tête à Venus je veux dire deux mots ;
Tiens, prens ce Diamant & laiſſe moi tranquille ;

LA FIDELITE'.

Garde de m'approcher.

PLUTUS.

Ah ! Duegne indocile !
Quoi Venus, à vos yeux je ſerai mal mené
Comme un ſoûtraitant ruiné !

VENUS.

Mais, Plutus, ce n'eſt pas ma faute.
Vous le traitez auſſi d'une façon trop haute,
Il ne reviendra plus.

LA FIDELITE'.

Vous le plaignez encor ?

PLUTUS.

Lançons lui notre fleche d'or.

Fleche univerſelle & puiſſante ;
Arme doublement trenchante,
Tu ſçais porter des coups infaillibles & ſûrs ;
Seul mobile de la terre
Tu ramenes la paix, tu ſuſcites la guerre,
Tu perces les rochers, tu renverſes les murs,
Poſſeſſeur de qui te poſſede,
A ton éclat à ta force tout cede :
Par toi l'hymen allume ſon flambeau,
Par toi Themis écarte ſon bandeau,
Par toi la vertu ſommeille ;
Par toi la beauté s'éveille,
Pour vaincre Danaé Jupiter t'emprunta,
Pour ſoumettre Daphné Phœbus te ſouhaita :
Sois moi ſecourable & fidelle ;
Paſſe par le cœur de ma belle ;
Et va percer cette mégere-là.

LA FIDELITÉ.

Ta fleche eſt ſans effet, apprens à me connoître ;
Porte ailleurs ta honte & tes pas.
Quand d'un cœur tu te rens le maître
Ou j'y ſuis languiſſante, ou bien je n'y ſuis pas.

VENUS.

Fidelité notre victoire eſt belle,
Et nouvelle.
J'ai reſiſté Plutus, & je reſſens
Qu'il eſt bien glorieux d'avoir été fidelle ;
Mais qu'il eſt mal aiſé de l'être bien long-tems.

LA FIDELITÉ.

D'un inſtant ſeulement j'ai hâté ta défaite,
Mars revient, ſonge à la retraite.

PLUTUS, *rammaſſe la fleche & dit d'un ton excedé.*

Adieu.

SCENE V.

APOLLON, PLUTUS, VENUS, LA FIDELITÉ.

APOLLON, *arretant Plutus.*

SEigneur Plutus, quoi comme un exilé
Vous fuyez la Cour de Cythere ?
Arretez donc.

PLUTUS.

Redoute ma colere ;
Fade rimeur, pedant doublé ;
Ne ſçauras-tu jamais qu'ennuyer & deplaire ?

APOLLON.

Ah je vois d'où naît ton chagrin!
Mars revient aujourd'hui ; l'avanture eſt cruelle.
Tiens toi clos & couvert juſqu'au printems prochain ;
Tes favoris chez plus d'une mortelle
Ont bien l'air d'eſſuyer un ſemblable deſtin.

PLUTUS.

Railleur glacé, cauſtique impitoyable;
Tu ris du revers qui m'accable;
Tremble, tu vas avoir ton tour;
Et de plus, je jure en ce jour
De conſerver une haine immortelle
Pour tes muſes, pour toi, pour toute ta ſequelle.
Tes enfans amaigris m'imploreront envain,
J'aurai pour eux le cœur d'airain;
Dans les bras de la faim cruelle
Aujourd'hui pour jamais je fixe leur deſtin;
Juſque ſur le plus vil faquin
Je verſerai plûtôt ma prodigue abondance,
Que d'arracher à l'indigence
Ton éleve le plus divin.

Il ſort.

APOLLON.

Le gout ſçaura ſauver les bons de ta vengeance;
J'abandonne le reſte à ton courroux mutin.

SCENE VI.

APOLLON, VENUS, LA FIDELITÉ.

APOLLON.

REine des cœurs, beauté puiſſante,
Voyez raſſembler votre Cour;
Je ramene les jeux dans ce brillant ſéjour,
Mars & ſa troupe floriſſante.

Y conduiront bientôt l'amour.
Impatient de revoir tant de charmes
Il vole vers ces lieux guidé par ſes deſirs;
Quelqu'amour qu'on ait pour les armes,
On quitte ſans regret le ſéjour des allarmes,
Pour arriver au ſéjour des plaiſirs.

VENUS.

Je connois Apollon à ce trait de prudence.
A la faveur des plaiſirs qu'il diſpenſe;
Il veut reſter auprès de nous.

LA FIDELITE'.

Hé bien, Mars n'en eſt point jaloux.

VENUS.

Mars ne le connoît pas. C'eſt un fin hypocrite
Dont la tendreſſe paraſite
Tournant ſans ceſſe auprès d'une beauté
Goute ſouvent un mets pour un autre apprêté.
Sur vingt tons differens il ſçait monter ſa lire,
Il anime, éleve, attendrit,
Il échauffe le cœur, il entraine l'eſprit,
Par la douceur des accens qu'il en tire:
Là dans le tête à tête en ſes vivants portraits
D'un pinceau delicat il emprunte la touche,
Déguiſe la raiſon ſous un air moins farouche,
Prête à la volupté les plus riants attraits,
L'expreſſion eſt dans ſes traits,
La ſéduction dans ſa bouche.

LA FIDELITÉ.

Eſt-ce Apollon que vous peignez Venus ?
A ce portrait je ne le connois plus.

APOLLON.

Sujet zélé de votre empire ;
A regret je l'ai vû détruire ;
Je vous aime toujours vous le ſçavez ; jadis
Aux pieds d'une beauté, reſpectueux, ſoumis,
Tendre, delicat & fidelle
Je nourriſſois une flame éternelle ;
Pour arriver au ſéjour enchanteur
Que le plaiſir de loin offroit à ma conſtance,
Je ne ſçavois que la route du cœur :
J'attaquois de ce cœur la fiere reſiſtance
Par l'aſſemblage ſcrupuleux
De mille ſoins, de mille vœux ;
De mille ſoupirs tout de feux ;
Mais quelle étoit ma récompenſe ?
Joüet d'une inflexible & conſtante rigueur
J'emportois, penêtré de rage & de douleur,
Le mépris inſultant, la mordante Ironie,
Le degout & la raillerie :
J'ai vû d'autres chemins ouverts ;
Ainſi que la beauté j'ai changé de méthode,
Elle eſt plus courte, plus commode ;
Je la mépriſe, & je m'en ſers.

LA FIDELITÉ.

Apollon devient petit maître!
Je meurs si j'y puis rien connoître.

VENUS.

Il s'est moqué de Plutus exilé;
Mais à son tour il faut qu'il sorte;
Et qu'il sorte bien querellé.

APOLLON.

Toutes deux contre moi? la partie est trop forte.
Mars revient aujourd'hui, je cede sans aigreur.
Sous l'étendart de la France
Il conduisoit la vaillance
La victoire & la terreur;
Effrayé de leur presence
L'ennemi dans le silence
A respecté son vainqueur.
Je cours de mes sujets renouveller l'ardeur;
Je veux à leurs travaux que la beauté préside;
De leurs succès je veux qu'elle decide;
Et je promets de n'inspirer
Que ceux qui pour lui plaire oseront m'implorer.
Il sort.

VENUS.

Mars & moi, nous l'aimons, Déesse;
Il nous amuse & nous instruit.

LA FIDELITÉ.

C'en est fait, pour jamais mon pouvoir est détruit;
J'ai tout perdu, jusqu'au Dieu du Permesse.

SCENE VII.

L'AMOUR, LA FIDELITE', VENUS.

VENUS.

On apporte l'amour.

QUe vois-je ? c'eſt mon fils ! qu'il eſt foible, grands Dieux !
Il ſe meurt ? Ah faut-il qu'il expire à mes yeux !
Fidelité, je vous en prie,
Aidez moi donc à lui rendre la vie.

LA FIDELITE'.

Ne ſois point ſourd aux cris de la Fidelité
Amour, c'eſt ma voix qui t'appelle.
Il renaît . . . Connoiſſez ma puiſſance immortelle.

L'AMOUR *ouvrant les yeux.*

La Fidelité ! La beauté !
L'amour ne peut mourir quand il vous trouve enſemble,
Mais rarement il vous raſſemble.
Ma mere !

VENUS.

Hé bien.

L'AMOUR.

Ma mere !

VENUS.

Hé bien mon fils.

L'AMOUR.

L'AMOUR.

Ne m'envoyez plus à la guerre.
Voyez l'état où Mars m'a mis.
Laiſſez-moi comme à l'ordinaire
En tapinois & ſans éclat,
La Campagne prochaine arborer le rabat :
J'y ferai bien mieux mes affaires.

VENUS.

Mais qu'avez-vous fait de vos freres?

L'AMOUR.

Nous partîmes trois mille, & par un triſte ſort
Nous revenons dix-ſept tous malades à mort.

VENUS.

Dix-ſept ! O Ciel dix-ſept ! qu'eſt devenu le reſte ?

L'AMOUR.

Tout a ſenti les coups d'une abſence funeſte !
Les uns ſont morts, d'autres plus libertins
Ont deſerté ſur les chemins ;
En partant de ces lieux, ſous diverſes brigades
Chef habile, j'avois rangé mes Camarades.
Tous frais, luiſants, potelez, biens nourris
Tels qu'on les voit folâtrer dans Paris.
Tous bruloient de me ſuivre, & leur boüillante audace
Bravoit dans ſa fiere menace
Le tems, l'abſence & la langueur ;
Inutile fierté, trop fugitive ardeur,

J'ai vû perir ma troupe entiere ;
De l'oubli le vent nébuleux
En renverſe pluſieurs la tête la premiere ;
Tel en courant la poſte a perdu la lumiere,
Tel reçoit ſon congé dans un hameau bourbeux ;
Tel autre expire de foibleſſe
Aux pieds de la premiere Hôteſſe.

VENUS.

Ne pleurez plus mon fils, moderez vos tranſports ;
Si les amours, ſi vos freres ſont morts
Sçachez que bientôt de leurs cendres
Il en renaîtra de plus tendres,
Qui jureront d'être à jamais conſtants.

L'AMOUR.

Ma mere pour les croire attendons le printems :
Je vous épargne hélas la moitié de l'hiſtoire
Des maux que nous avons ſoufferts ;
La fatigue en ſon humeur noire
Nous laiſſoit au fond des deſerts ;
La gloire nous mettoit aux fers,
Et Bacchus nous crevoit de boire.
Je n'y penſe point ſans frémir ;
Avec Mars, avec ſes éleves,
Les amours n'ont ni paix ni treves.
A leur retour, loin de les accueillir,
Les belles ſans pitié les devroient tous bannir ;
Elles n'en feront rien, les traitres ſont aimables.

LA FIDELITE'.

Et les belles ſont traitables.

VENUS.

Prenez des ſentiments plus doux.
Mais de la part de Mars qu'avez-vous à me dire ?

L'AMOUR.

Ah pourquoi m'interrogez-vous ?

VENUS.

Quoi donc, a-t'il abjuré mon empire ?

L'AMOUR.

Oublions le paſſé, bientôt il vous verra ;
Croyez à ſon retour tout ce qu'il vous dira.
Dans un détail qui lui peut nuire
Ma douleur contre lui vient de s'émanciper,
Mais ſi vous ne voulez tout à fait me détruire
Ma mere, laiſſez vous tromper.

VENUS.

à la fidelité.

Plaignez-vous donc encor des belles,
Chicaneuſe divinité ;
Mon fils eſt bien plus maltraité
Par les amants, que vous par elles.

LA FIDELITE'.

De pretexte jamais les belles n'ont manqué,
Ou c'eſt aujourd'hui par vengeance

Que leur cœur eſt revendiqué ;
Ou ce ſera demain par inconſtance,
Un jour en fait la difference.

L'AMOUR.

Voila votre éternel jargon.
Toujours entre vous deux la diſpute foiſonne ;
Je juge, & je ſoutiens mon jugement fort bon,
Que tout amant eſt un fripon,
Et toute amante une friponne,
Demandez, aujourd'hui l'on s'aime ſur ce ton.

LA FIDELITÉ.

Avant-coureur de bon augure
Tenez voici déja Mercure,
Bientôt nous aurons votre amant.

SCENE VIII.

LA FIDELITÉ, VENUS, L'AMOUR, MERCURE.

VENUS.

QUe fait Mars ?

MERCURE.

Mars vous fait ſes complimens, Déeſſe.

VENUS.

Où l'avez vous laiſſé ?

MERCURE.

Bien loin d'ici.

VENUS.

Comment ?

N'eſt-il pas en chemin ?

MERCURE.

Oüi, mais rien ne le preſſe.

VENUS.

Et pourquoi donc ne vient-il pas ?

L'hyver conduiſant les frimats. . . . .

MERCURE.

Il eſt avec un peuple inſuportable

Qui ſe moque des Almanachs ;

Toujours prêt à ſe battre, en Eté ſur le ſable,

En plein hyver ſur le verglas.

VENUS.

Que ne les quitte-t'il ?

MERCURE.

Il les aime à la rage ;

Et même encor dernierement

Il a pris leur habillement ;

S'il n'étoit immortel, il ne ſeroit pas ſage.

Fardeau lourd & deshonorant
Son bouclier n'eſt plus qu'une inutile maſſe?
En petit hauſſecol brillant
Il a converti ſa cuiraſſe,
Sa cotte d'arme en juſteau-corps galant;
Pour un chapeau coquet il a troqué ſon caſque,
Chapeau qui tombe au moindre vent;
Contre la mort la défenſe eſt fantaſque.
Oh! la prudence aſſurément
N'en a pas introduit l'uſage;
Elle eut moins fait pour l'ornement;
Et moins hazardé le courage.

VENUS.

De tout tems cet habit m'a plû
Mercure, & j'ai l'ame ravie
Que Mars enfin l'ait revêtu.

MERCURE.

Auſſitôt que vous l'aurez vû.
Vous l'aimerez à la folie.
Il va, vient, court, boit, chante, rit,
Pour chaque belle il s'attendrit;
Dans ſon regard la vivacité brille,
Dans ſon geſte le feu petille;
Il eſt badin, ſemillant, étourdi,
Mais il n'en eſt que plus joli.

VENUS.

Hé quoi donc? une abſence & ſi longue & ſi dure
Ne lui peut arracher ni larmes, ni murmure?

MERCURE.

J'ai vû force vin répandu ;
De larmes, je n'en ai point vû.

VENUS.

Que je vais le gronder !

L'AMOUR.

C'est fort bien fait ; ma mere,
Querellez toujours la premiere.

On entend un bruit de guerre.

MERCURE.

Tenez à ces ſons éclatans
Je gagerois que c'eſt lui.

VENUS.

Je l'attens.

MERCURE.

Je vais chez les mortels, ou bien mieux qu'à Cythere
On recompenſe mes talens.

Il ſort.

LA FIDELITÉ.

Hé ! Venus, croyez moi, point d'éclairciſſemens.
Craignez vous même ſa colere.



SCENE IX. ET DERNIERE.

VENUS, LA FIDELITE', L'AMOUR, MARS.

MARS *à la Françoise avec empressement.*

AH! je vous vois enfin, objet de tous mes feux;
Beauté digne de ma constance;
Souffrez que mes transports augmentez par l'absence;
Par mille baisers amoureux. . . .

VENUS.

Doucement, s'il vous plaît, point tant de pétulance.

MARS.

Quoi? vous me refusez, je pense?
Hé si donc, vous faites l'enfant.

VENUS.

Encor une fois doucement.

MARS.

Ah ah! voici du neuf. Vous boudez donc, Déesse;
Peut-on vous demander pourquoi?

VENUS.

Parce que je vous hais; de grace, laissez moi.

MARS.

Hé bien, c'est assez, je vous laisse.

VENUS.

VENUS.

Meritez-vous, ingrat, d'être admis dans ma Cour?
Vous aviez emmené l'amour;
En quel état l'avez vous ſçu reduire?
Cruel, s'il voit encor le jour,
C'eſt par moi ſeule qu'il reſpire.

MARS.

Quoi, ce n'eſt que cela? ma foi vous avez tort;
Je voudrois moi que cet amour fût mort.

VENUS.

Vous-êtes un traître, un perfide;
Si j'en croyois le tranſport qui me guide
De ces lieux à jamais je ſçaurois vous bannir.

MARS.

Venus, point tant de violence;
Je ſerois faché d'en ſortir,
Mais vous regretteriez bien vîte ma préſence.

VENUS.

Hé que perdrois-je en vous? un amant indiſcret
Prompt à jurer, plus prompt à trahir ſa promeſſe;
Promenant d'objet en objet
Une avide, & vague tendreſſe;
Eſclave imperieux, qui ſans menagement
Veut maîtriſer ſa ſouveraine;

Dont la vivacité n'eſt qu'un emportement ;
Que la nouveauté guide, & le plaiſir entraine ;
De l'encens le plus delicat
Raſſaſiant la beauté qu'il adore,
Et l'immolant avec éclat
Dès que ſon feu bruyant s'éclipſe & s'évapore.

MARS.

Vous avez mis tous mes traits au grand jour ;
Vous peignez à miracle. Oh ça, c'eſt donc mon tour.
Fidelité, ma chere amie,
Un petit mot je vous en prie?

VENUS *intriguée.*

Que voulez-vous à la Fidelité ?

MARS.

Moins que rien.

VENUS.

Mais encor ?

MARS.

Un mot de verité ;
Un ſuplément pour votre éloge.

VENUS.

Je ne veux pas qu'on l'interroge.

MARS.

Elle eſt adorable, Venus.

VENUS.

Vous plaiſantez encor ? Ah ſortez de Cythere
Perfide, & craignez ma colere.

MARS.

Qui moi ?

VENUS.

Sortez, vous dis-je, & ne revenez plus.

MARS.

Hé bien, je ſors.... Mais le diable m'emporte ;
J'étouffe l'amour à la porte.

VENUS *tendrement.*

Vous le pouvez, ingrat, briſez des nœuds ſi doux.

MARS *d'un air piqué.*

Oüi, c'eſt fort bien fait, plaignez vous.
On eſt huit mois éloigné d'elle,
Huit mois à regretter un ſi cher entretien,
Huit mois triſte, huit mois fidelle :
On arrive, on vient avec zéle,
On veut prendre un baiſer ſur une main ſi belle ;
Baiſer qui ne lui coûte rien !
Et l'on eſt reçu comme un chien,
L'accueil eſt regalant, & la façon nouvelle.

VENUS.

Cruel, vous voudriez que notre amour fût mort ?

MARS.

Hé que vous importe ſon ſort ?
Connoiſſez mieux votre puiſſance,
Et ne regrettez plus un amour vieilliſſant,
Fatigué par huit mois d'abſence,
Reſte d'un feu preſqu'éteint, languiſſant,
Qu'entretient avec nonchalance
Une morne perſéverance,
Et qu'elle plaint en l'étouffant.
J'arrive, je vous vois, mon cœur vous rend les armes,
Je vous offre un amour naiſſant,
Fils impetueux de vos charmes :
Amour tout neuf, & d'autant plus preſſant ;
Aujourd'hui ſon flambeau s'allume,
De nouveaux feux il me conſume,
Il me frappe d'un trait plus doux & plus perçant,
Un nouveau tranſport me poſſede ;
Ah ! ſouhaitons qu'aux pieds d'un objet raviſſant
Un amour meure à chaque inſtant ;
Pourvû qu'à chaque inſtant un autre lui ſuccede.
Mais non ingrate . . . il faut vous obéïr,
De ces lieux à jamais vous m'ordonnez de fuir.
Vous le voulez . . . Je ſors.

VENUS *à l'amour.*

Ah calmez ſa colere !
Ramenez-le, mon fils, aux pieds de votre mere.

L'AMOUR *ramene Mars & se met entre lui & Venus.*

Hé bien, finirons-nous? (*à Venus*) regardez votre amant.

Vous (*à Mars*) regardez la Reine de Cythere;
Vous souriez tous deux? Je n'ai plus rien à faire.

MARS.

Consentez-vous à mon éloignement.

VENUS.

Pour vous, ingrat, ma foiblesse m'étonne,
Je devrois vous punir.... Mais non je vous pardonne.

MARS.

A quel excès va sa bonté!
Donnez-moi cette main. (*il la baise*) Ceci vaut un traité.

VENUS.

Hé, quoi? vous badinez sans cesse!

MARS.

C'est un don de l'habit que j'ai sçu revêtir.
En tout lieu chercher le plaisir,
Suivre Bacchus, bannir l'yvresse,
De tems en tems trahir une maitresse,
En possedant éguiser le desir,
N'écouter rien quand l'honneur presse,
Donner la mort en badinant,
La recevoir en plaisantant,

C'eſt la morale enchantereſſe
Du peuple heureux dont j'ai pris l'ornement.
Mais, Venus, votre Cour me paroît tenebreuſe :
Qu'on s'apperçoive enfin que je ſuis de retour,
Rappellons dans ce beau ſéjour
Des jeux, & des plaiſirs la troupe pareſſeuſe,
C'eſt par eux ſeulement qu'auprès de la beauté
Mars ſçait fixer l'amour, & la fidelité.

Fin de la Comedie.



DIVERTISSEMENT.

LE CHANTEUR.

Printems ne vante plus tes charmes;
De la tendre beauté tu fais couler les pleurs;
Ton retour importun eſt celui des allarmes.
Si-tôt que le Zephir vient careſſer les fleurs
Les fiers enfans de Mars dedaignant tes douceurs
Quittent l'amour, volent aux armes.
L'hyver eſt la ſaiſon aimable
Qui doit fixer tous vos deſirs,
Beautez ſa rigueur favorable
Ramene auprès de vous l'amour & les plaiſirs.

MARS.

Sans valeur, ſans combat, il n'eſt point de victoire
Pour le guerrier, ni pour l'amant:
Sur l'ennemi, ſur un objet charmant
Sans valeur, ſans combat, il n'eſt point de victoire.
En attaquant, en combattant,
Du triomphe on obtient la gloire;
Sans valeur, ſans combat, il n'eſt point de victoire
Pour le guerrier, ni pour l'amant.

L'AMOUR.

Des bienfaits que ma main diſpenſe
Beautez, la ſource eſt dans vos yeux:
L'amour ne doit qu'à leur puiſſance
L'empire qu'il a ſur les dieux:

Mais n'abuſez point de vos armes;
D'un tendre amant partagez les deſirs,
Un pouvoir acquis par les charmes
S'augmente encor par les plaiſirs.

VAUDEVILLE.

LE CHANTEUR.

Comme un Zéphir dans la plaine;
Careſſe de ſon haleine,
Toutes les fleurs d'alentour;
Du guerrier plus coquet encore;
Bientôt la flame s'évapore,
Ne comptez point ſur ſon retour.

VENUS.

Comme la roſe nouvelle;
Que le Zéphir d'un coup d'aîle
Embellit & met au jour;
Auſſi brillante que la roſe,
La beauté paſſe à peine écloſe,
Ne comptez point ſur ſon retour.

L'AMOUR.

Comme une abeille innocente
S'attache à la fleur naiſſante,
L'âge heureux fixe l'amour:
Sitôt que la fleur eſt ſechée;
Ailleurs il cherche la roſée,
Ne comptez point ſur ſon retour.

LA FIDELITÉ.

Comme la neige brillante,
Perd ſa blancheur éclatante
Aux feux de l'aſtre du jour;
Par un nouvel amour détruite
La fidelité prend la fuite,
Ne comptez point ſur ſon retour.

ARLEQUIN.

Comme un paſſager ſur l'onde
Effrayé quand le vent gronde
L'Auteur ſe trouve en ce jour;
Tremblant pour ſon premier voyage;
Il abordera ſans orage,
Si vous approuvez le retour.

FIN.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, *le Retour de Mars*, *Comedie en un Acte*, & j'ai cru qu'elle auroit le même succès à la lecture qu'elle a eu sur le Théâtre. Fait à Paris le 3e. Janvier 1736. DE BEAUCHAMPS.

PRIVILEGE.

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, ROY DE FRANCE ET DE NAVARRE; A nos amez & féaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes Ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra : SALUT. Notre bien amé LAURENT-FRANÇOIS PRAULT fils, Libraire à Paris, Nous ayant fait remontrer qu'il souhaiteroit faire imprimer & donner au Public *le Retour de Mars*, *Comedie en un Acte*, *avec un divertissement de M. de la Noue*, s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilege sur ce necessaires; offrant pour cet effet de les faire imprimer en bon papier & beaux caracteres, suivant la feuille imprimée & attachée pour modele sous le Contrescel des Presentes. A CES CAUSES; Voulant traiter favorablement ledit Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Presentes, de faire imprimer lesdits Livres ci-dessus specifiés, en un ou plusieurs Volumes, conjointement ou séparément, & autant de fois que bon lui semblera, sur papier & caracteres conformes à ladite feuille imprimée & attachée sous notredit

Contrefcel,& de les vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le tems de fix années confecutives, à compter du jour de la date defdites Prefentes : Faifons défenfes à toutes fortes de perfonnes de quelque qualité & condition qu'elles foient, d'en introduire d'impreffion étrangere dans aucun lieu de notre obéiffance; comme auffi à tous Libraires-Imprimeurs & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, debiter ni contrefaire les Livres ci-deffus expofés, en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns extraits, fous quelque prétexte que ce foit, d'augmentation, correction, changement de titre ou autrement, fans la permiffion expreffe & par écrit dudit Expofant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confifcation des Exemplaires contrefaits, de trois-mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Expofant, & de tous dépens, dommages & interêts; à la charge que ces Préfentes feront enregiftrées tout au long fur le Regiftre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la date d'icelles : que l'impreffion de ces Livres fera faite dans notre Roïaume & non ailleurs; & que l'Impétrant fe conformera en tout aux Reglemens de la Librairie, & notamment à celui du dix Avril 1725. & qu'avant que de les expofer en vente les Manufcrits ou Imprimés qui auront fervi de copie à l'impreffion defdits Livres, feront remis dans le même état où les Approbations y auront été données, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Garde des Sceaux de France le fieurChauvelin; & qu'il en fera enfuite remis deux Exemplaires de chacun dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très cher & feal Chevalier, Garde des Sceaux de Fran-

ce le ſieur Chauvelin, le tout à peine de nullité des Préſentes : Du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire joüir l'Expoſant ou ſes ayans-cauſe pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement : Voulons que la copie deſdites Préſentes qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin deſdits Livres, ſoit tenuë pour dûëment ſignifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez & feaux Conſeillers & Secretaires, foi ſoit ajoûtée comme à l'original : Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent, de faire pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant clameur de haro, Chartre Normande & Lettres à ce contraires : Car tel eſt notre plaiſir. Donné à Verſailles le vingt-neuviéme jour du mois de Juin, l'an de grace mil ſept cent trente-cinq, & de notre Regne le vingtiéme. Par le Roi en ſon Conſeil. SAINSON.

Regiſtré ſur le Regiſtre IX. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris N°. 120. *fol.* 119. *conformément aux anciens Reglemens confirmés par celui du* 28. *Février* 1723. *à Paris le* 30 *Juin* 1735.

G. MARTIN, Syndic.

